John Carter Brown
Library
Brown University

Lavington

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

FROM THE
WILBERFORCE LIBRARY
BACKSETTOWN

No. Shelf

ŒUVRES

DE M. THOMAS,

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de Madame
LA DAUPHINE, rue du Hurepoix,
à S. Ambroise.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

MORDEN

ELOGE
DE RENÉ
DESCARTES,
DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE
en 1765.

ÉLOGE

DE RENÉ DESCARTES.

LORSQUE les cendres de DESCARTES né en France & mort en Suède, furent rapportées, seize ans après sa mort, de Stokolm à Paris; lorsque tous les sçavans rassemblés dans un temple, rendoient à sa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant sa vie; & qu'un Orateur se préparoit à louer devant cette assemblée le grand Homme qu'elle regrettoit, tout-à-coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet éloge funèbre. Sans doute on pensoit alors que les Grands seuls ont droit aux Eloges publics; & l'on craignit de

donner à la nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avoit eu que le mérite & la distinction du génie. Je viens après cent ans prononcer cet éloge. Puisse-t-il être digne de celui à qui il est offert, & des sages qui vont l'entendre ! Peut-être au siècle de DESCARTES on étoit encore trop près de lui pour le bien louer. Le temps seul juge les Philosophes comme les Rois, & les met à leur place. Le temps a détruit les opinions de DESCARTES : mais sa gloire subsiste. Il est semblable à ces Rois détrônés qui, sur les ruines même de leur Empire, paroissent nés pour commander aux hommes. Tant que la philosophie & la vérité seront quelque chose sur la terre, on honorera celui qui a jetté les fondemens de nos connoissances, & recréé, pour ainsi-dire, l'entendement humain. On louera DESCARTES par admiration, par reconnoissance, par intérêt même ; car si la vérité est un

bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce ſeroit aux pieds de la ſtatue de Newton qu'il faudroit prononcer l'éloge de DESCARTES; ou plutôt ce ſeroit à Newton à louer DESCARTES. Qui mieux que lui ſeroit capable de meſurer la carrière parcourue avant lui? Auſſi ſimple qu'il étoit grand, Newton nous découvriroit toutes les penſées que les penſées de DESCARTES lui ont fait naître. Il y a des vérités ſtériles, & pour ainſi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature: il y a des erreurs de grands Hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Après DESCARTES, on a été plus loin que lui; mais DESCARTES a frayé la route. Louons Magellan d'avoir fait le tour du globe; mais rendons juſtice à Colomb, qui le premier a ſoupçonné, a cherché, a trouvé un nouveau monde.

Tout dans cet ouvrage ſera conſa-

cré à la philoſophie & à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma nation, qui ne me pardonneroient point l'éloge d'un Philoſophe vivant; mais DESCARTES eſt mort, & depuis cent quinze ans il n'eſt plus; je ne crains ni de bleſſer l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger DESCARTES, pour voir ce que l'eſprit d'un ſeul homme a ajouté à l'eſprit humain, il faut voir le point d'où il eſt parti. Je peindrai donc l'état de la philoſophie & des ſciences au moment où naquit ce grand Homme. Je ferai voir comment la nature le forma, & comment elle prépara cette révolution qui a eu tant d'influence. Enſuite je ferai l'hiſtoire de ſes penſées. Ses erreurs même auront je ne ſçais quoi de grand. On verra l'eſprit humain frappé d'une lumière nouvelle, ſe réveiller, s'agiter & marcher ſur ſes pas. Le mouvement philoſophique ſe communiquera d'un bout de l'Europe à l'autre. Cependant

au milieu de ce mouvement général, nous reviendrons sur DESCARTES; nous contemplerons l'homme en lui; nous chercherons si le génie donne des droits au bonheur; & nous finirons peut-être par répandre des larmes sur ceux qui, pour le bien de l'humanité & leur propre malheur, sont condamnés à être de grands Hommes.

La philosophie (1) née dans l'Egypte, dans l'Inde & dans la Perse, avoit été en naissant presque aussi barbare que les hommes. Dans la Grèce, aussi féconde que hardie, elle avoit créé tous ces systêmes qui expliquoient l'univers, ou par le principe des élémens, ou par l'harmonie des nombres, ou par les idées éternelles, ou par des combinaisons de masses, de figures & de mouvemens, ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la matière. Dans Alexandrie, & à la cour des Rois, elle avoit perdu ce caractère

original & ce principe de fécondité que lui avoit donné un pays libre. A Rome, parmi des maîtres & des eſclaves, elle avoit été également ſtérile; elle s'y étoit occupée, ou à flatter la curioſité des Princes, ou à lire dans les aſtres la chûte des tyrans. Dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, vouée aux enchantemens & aux myſtères, elle avoit cherché à lier commerce avec les puiſſances céleſtes ou infernales. Dans Conſtantinople, elle avoit tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement eſclave & par ſa religion & par ſon gouvernement, elle avoit eu ce même caractère d'eſclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les ſiècles barbares de l'Occident, elle n'avoit été qu'un jargon abſurde & inſenſé, que conſacroit le fanatiſme & qu'adoroit la ſuperſtition.

Enfin, à la renaiſſance des lettres, elle n'avoit profité de quelques lumières, que pour ſe remettre par choix dans les chaînes d'Ariſtote. Ce Philoſophe, depuis plus de cinq ſiècles, combattu, proſcrit, adoré, excommunié, & toujours vainqueur, dictoit aux nations ce qu'elles devoient croire. Ses ouvrages étant plus connus, ſes erreurs étoient plus reſpectées. On négligeoit pour lui l'univers; & les hommes accoutumés depuis long-temps à ſe paſſer de l'évidence, croyoient tenir dans leurs mains les premiers principes des choſes, parce que leur ignorance hardie prononçoit des mots obſcurs & vagues qu'ils croyoient entendre.

Voilà les progrès que l'eſprit humain avoit faits pendant trente ſiècles. On remarque pendant cette longue révolution de temps, cinq ou ſix hommes qui ont penſé & créé des idées; & le reſte du monde a travaillé

ſur ces penſées, comme l'artiſan, dans ſa forge, travaille ſur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu pluſieurs ſiècles de ſuite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité; il y a eu des nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la maſſe des idées générales. Du ſiècle d'Ariſtote à celui de DESCARTES, j'apperçois un vuide de deux mille ans. Là, la penſée originale ſe perd, comme un fleuve qui meurt dans les ſables, ou qui s'enſevelit ſous terre, & qui ne reparoît qu'à mille lieues de là, ſous de nouveaux cieux & ſur une terre nouvelle. Quoi donc, y a-t-il pour l'eſprit humain des temps de ſommeil & de mort, comme il y en a de vie & d'activité? Ou le don de penſer par ſoi-même eſt-il réſervé à un ſi petit nombre d'hommes? Ou les grandes combinaiſons d'idées ſont-elles bornées par la nature, & s'épuiſent-elles avec rapidité? Dans cet état de l'eſprit humain, dans cet engourdiſſement

général, il falloit un homme qui remontât l'eſpèce humaine ; qui ajoutât de nouveaux reſſorts à l'entendement ; qui ſe reſſaisît du don de penſer ; qui vît ce qui étoit fait, ce qui reſtoit à faire, & pourquoi les progrès avoient été ſuſpendus tant de ſiècles ; un homme qui eût aſſez d'audace pour renverſer, aſſez de génie pour reconſtruire, aſſez de ſageſſe pour poſer des fondemens sûrs, aſſez d'éclat pour éblouir ſon ſiècle & rompre l'enchantement des ſiècles paſſés ; un homme qui étonnât par la grandeur de ſes vues ; un homme en état de raſſembler tout ce que les ſciences avoient imaginé, ou découvert dans tous les ſiècles, & de réunir toutes ces forces diſperſées, pour en compoſer une ſeule force, avec laquelle il remuât pour ainſi-dire l'univers ; un homme d'un génie actif, entreprenant, qui sût voir où perſonne ne voyoit, qui déſignât le but & qui traçât la route, qui ſeul

& ſans guide franchît par-deſſus les précipices un intervalle immenſe, & entraînât après lui le genre humain. Cet homme devoit être DESCARTES. Ce ſeroit ſans doute un beau ſpectacle de voir comment la nature le prépara de loin & le forma ; mais qui peut ſuivre la nature dans ſa marche ? Il y a ſans doute une chaîne des penſées des hommes depuis l'origine du monde juſqu'à nous, chaîne qui n'eſt ni moins myſtérieuſe, ni moins grande que celle des êtres phyſiques. Les ſiècles ont influé ſur les ſiècles, les nations ſur les nations, les vérités ſur les erreurs, les erreurs ſur les vérités. Tout ſe tient dans l'univers. Mais qui pourroit tracer la ligne ? On peut du moins entrevoir ce rapport général ; on peut dire que ſans cette foule d'erreurs qui ont inondé le monde, DESCARTES peut-être n'eût point trouvé la route de la vérité. Ainſi chaque philoſophe en s'égarant avançoit le terme. Mais

laiſſant là les temps trop reculés, je veux chercher dans le ſiècle même de DESCARTES, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé ſa naiſſance, tout ce qui a pu ſervir à le former en influant ſur ſon génie.

Et d'abord j'aperçois dans l'univers une eſpèce de fermentation générale. La nature ſemble être dans un de ces momens où elle fait les plus grands efforts. Tout s'agite. On veut partout remuer les anciennes bornes. On veut étendre la ſphère humaine (2). Vaſco de Gama découvre les Indes. Colomb découvre l'Amérique. Cortès & Pizare ſubjuguent des contrées immenſes & nouvelles. Magellan cherche les Terres auſtrales. Drak fait le tour du monde. L'eſprit des découvertes anime toutes les nations. De grands changemens dans la politique & les religions ébranlent l'Europe, l'Aſie & l'Afrique. Cette ſecouſſe ſe communique aux ſciences. L'Aſtronomie renaît dès

le quinzième ſiècle. Copernic rétablit le ſyſtême de Pythagore & le mouvement de la terre ; pas immenſe fait dans la nature ! Tycho-Brahé ajoute aux obſervations de tous les ſiècles ; il corrige & perfectionne la théorie des Planètes, détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région que les comètes occupent dans l'eſpace. Le nombre des phénomènes connus s'augmente. Le Légiſlateur des cieux paroît ; Képler confirme ce qui a été trouvé avant lui, & ouvre la route à des vérités nouvelles. Mais il falloit de plus grands ſecours. Les verres concaves & convexes, inventés par hazard au treizième ſiècle, ſont réunis trois cents ans après, & forment le premier téleſcope. L'homme touche aux extrémités de la création. Galilée fait dans les cieux ce que les grands navigateurs faiſoient ſur les mers ; il aborde à de nouveaux mondes. Les ſatellites de Jupiter ſont connus. Le

mouvement de la terre eſt confirmé par les phaſes de Vénus. La Géométrie eſt appliquée à la doctrine du mouvement. La force accélératrice dans la chûte des corps eſt meſurée; on découvre la peſanteur de l'air; on entrevoit ſon élaſticité. Bacon fait le dénombrement des connoiſſances humaines & les juge. Il annonce le beſoin de refaire des idées nouvelles, & prédit quelque choſe de grand pour les ſiècles à venir. Voilà ce que la nature avoit fait pour DESCARTES avant ſa naiſſance; & comme par la bouſſole elle avoit réuni les parties les plus éloignées du globe, par le téleſcope rapproché de la terre les dernières limites des cieux, par l'imprimerie elle avoit établi la communication rapide du mouvement entre les eſprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout étoit diſpoſé pour une révolution. Déjà eſt né (3) celui qui doit faire ce grand changement. Il ne reſte

à la nature que d'achever ſon ouvrage, & de mûrir DESCARTES pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. Je ne m'arrête point ſur ſon éducation (4). Dès qu'il s'agit des ames extraordinaires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire ; il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie, que celle qu'il ſe donne à lui-même ; elle conſiſte preſque toujours à détruire la première. DESCARTES par celle qu'il reçut, jugea ſon ſiècle. Déja il voit au delà. Déjà il imagine & preſſent un nouvel ordre des ſciences. Tel, de Madrid ou de Gênes, Colomb preſſentoit l'Amérique.

La nature qui travailloit ſur cette ame & la diſpoſoit inſenſiblement aux grandes choſes, y avoit mis d'abord une forte paſſion pour la vérité. Ce fut là peut-être ſon premier reſſort. Elle y ajoute ce déſir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les ſiècles & à

toutes les nations ; désir qu'on ne s'étoit point encore aviſé de calomnier. Elle lui donne enſuite, pour tout le temps de ſa jeuneſſe, une activité inquiéte (5), ces tourmens du génie, ce vuide d'une ame que rien ne remplit encore, & qui ſe fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle le promène dans l'Europe entière, & fait paſſer rapidement ſous ſes yeux les plus grands ſpectacles (6). Elle lui préſente, en Hollande, un peuple qui briſe ſes chaînes & devient libre, le Fanatiſme germant au ſein de la liberté, les querelles de la religion changées en factions d'Etat ; en Allemagne, le choc de la Ligue Proteſtante & de la Ligue Catholique, le commencement d'un carnage de trente années ; aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la Poméranie & le Hoſtein, les contre-coups de cette guerre affreuſe ; en Flandre, le contraſte de dix provinces opulen-

tes reſtées ſoumiſes à l'Eſpagne, tandis que ſept provinces pauvres combattoient depuis cinquante ans pour leur liberté ; dans la Valteline, les mouvemens de l'ambition Eſpagnole, les précautions inquiétes de la Cour de Savoie ; en Suiſſe, des loix & des mœurs, une pauvreté fière, une liberté ſans orages ; à Gênes, toutes les factions des républiques, tout l'orgueil des monarchies ; à Veniſe, le pouvoir des nobles, l'eſclavage du peuple, une liberté tyrannique ; à Florence, les Médicis, les arts & Galilée ; à Rome, toutes les nations raſſemblées par la religion, ſpectacle qui vaut peut-être bien celui des ſtatues & des tableaux ; en Angleterre, les droits des peuples luttant contre ceux des Rois, Charles I ſur le trône, & Cromwel encore dans la foule (7). L'ame de DESCARTES à travers tous ces objets, s'élève & s'aggrandit. La religion, la politique, la liberté, la nature, la morale,

tout contribue à étendre ſes idées; car l'on ſe trompe, ſi l'on croit que l'ame du Philoſophe doit ſe concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe. Il doit tout embraſſer, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités ſe touchent; & la vérité univerſelle n'eſt elle même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre humain ſous toutes les faces, DESCARTES ſe mêle dans ces jeux ſanglans des Rois, où le génie s'épuiſe à détruire, & où des milliers d'hommes aſſemblés contre des milliers d'hommes, exercent le meurtre par art & par principes (8). Ainſi Socrate porta les armes dans ſa jeuneſſe. Par-tout il étudie l'homme & le monde. Il analyſe l'eſprit humain. Il obſerve les opinions, ſuit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur ſource. De ces opinions, les unes naiſſent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la religion, d'autres de la forme

des langues, quelques-unes des mœurs, d'autres des loix, plusieurs de toutes ces causes réunies. Il y en a qui sortent du fond même de l'esprit humain & de la constitution de l'homme ; & celles-là sont à-peu-près les mêmes chez tous les peuples. Il y en a d'autres qui sont bornées par les montagnes & par les fleuves ; car chaque pays a ses opinions comme ses plantes. Toutes ensemble forment la raison du peuple. Quel spectacle pour un Philosophe ! DESCARTES en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raison humaine ! Dès ce moment il sentit s'ébranler tout l'édifice de ses connoissances : il voulut y porter la main pour achever de le renverser ; mais il n'avoit point encore assez de force, & il s'arrêta. Il poursuit ses observations ; il étudie la nature physique. Tantôt il la considère dans toute son étendue, comme ne formant qu'un seul & immense ouvrage ; tantôt il la suit dans

ſes détails. La nature vivante & la nature morte, l'être brut & l'être organiſé, les différentes claſſes de grandeurs & de formes, les deſtructions & les renouvellemens, les variétés & les rapports, rien ne lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout ſur la cîme des Alpes, élevé par ſa ſituation au deſſus de l'Europe entière; ſuivant de l'œil la courſe du Pô, du Rhin, du Rhône & du Danube, & delà s'élevant par la penſée vers les cieux qu'il paroît toucher, pénétrant dans les réſervoirs deſtinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenſes; quelquefois obſervant à ſes pieds les eſpèces innombrables de végétaux ſemés par la nature ſur le penchant des précipices, ou entre les pointes des rochers; quelquefois meſurant la hauteur de ces montagnes de glace, qui ſemblent jettées dans les vallons des Alpes pour les combler; ou méditant profondé-

ment à la lueur des orages (9). Ah! c'eſt dans ces momens que l'ame du Philoſophe s'étend, devient immenſe & profonde comme la nature. C'eſt alors que ſes idées s'élèvent & parcourent l'univers. Inſatiable de voir & de connoître, par-tout où il paſſe, DESCARTES interroge la vérité. Il la demande à tous les lieux qu'il parcourt, il la pourſuit de pays en pays. Dans les villes priſes d'aſſaut, ce ſont les ſçavans qu'il cherche. Maximilien de Bavière voit dans Prague dont il s'eſt rendu maître, la capitale d'un royaume conquis. DESCARTES n'y voit que l'ancien ſéjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y étoit encore récente; il interroge tous ceux qui l'ont connu; il ſuit les traces de ſes penſées; il raſſemble dans les converſations, le génie d'un grand homme. Ainſi voyageoient autrefois les Pithagore & les Platon, lorſqu'ils alloient dans l'Orient étudier ces colonnes, archives

des nations & monumens des découvertes antiques. DESCARTES, à leur exemple, ramaſſe tout ce qui peut l'inſtruire. Mais tant d'idées acquiſes dans ſes voyages ne lui auroient encore ſervi de rien, s'il n'avoit eu l'art de ſe les approprier par des méditations profondes, art ſi néceſſaire au Philoſophe, ſi inconnu au vulgaire, & peut-être ſi étranger à l'homme. En effet, qu'eſt-ce que méditer? C'eſt ramener au dedans de nous notre exiſtence répandue toute entière au dehors; c'eſt nous retirer de l'univers pour habiter dans notre ame; c'eſt anéantir toute l'activité des ſens, pour augmenter celle de la penſée; c'eſt raſſembler en un point toutes les forces de l'eſprit; c'eſt meſurer le temps, non plus par le mouvement & par l'eſpace, mais par la ſucceſſion lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans DESCARTES, avoient tourné en habitude (10). Elles le ſuivoient par-

tout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupations les plus tumultueuſes, il avoit toujours un aſyle prêt où ſon ame ſe retiroit au beſoin. C'étoit là qu'il appelloit ſes idées. Elles accouroient en foule. La méditation les faiſoit naître. L'eſprit géométrique venoit les enchaîner. Dès ſa jeuneſſe il s'étoit avidement attaché aux mathématiques, comme au ſeul objet qui lui préſentoit l'évidence (11). C'étoit là que ſon ame ſe repoſoit de l'inquiétude qui la tourmentoit par-tout ailleurs. Mais dégoûté bientôt de ſpéculations abſtraites, le deſir de ſe rapprocher des hommes le rentraînoit à l'étude de la nature. Il ſe livroit à toutes les ſciences. Il n'y trouvoit pas la certitude de la géométrie, qu'elle ne doit qu'à la ſimplicité de ſon objet; mais il y tranſportoit du moins la méthode des Géomètres. C'eſt d'elle qu'il apprenoit à fixer toujours le ſens des termes,

mes, & à n'en abuſer jamais; à décompoſer l'objet de ſon étude; à lier les conſéquences aux principes; à remonter par l'analyſe; à deſcendre par la ſynthèſe. Ainſi l'eſprit géométrique affermiſſoit ſa marche; mais le courage & l'eſprit d'indépendance briſoient devant lui les barrières, pour lui frayer des routes. Il étoit né avec l'audace qui caractériſe le génie; & ſans doute les événemens dont il avoit été témoin, les grands ſpectacles de liberté qu'il avoit vus en Allemagne, en Hollande, dans la Hongrie & dans la Bohème, avoient contribué à développer encore en lui cette fierté d'eſprit naturelle. Il oſa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans de la raiſon. Mais avant de détruire tous les préjugés qui étoient ſur la terre, il falloit commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir? Comment anéantir des formes qui ne ſont point notre ou-

vrage, & qui ſont le réſultat néceſſaire de mille combinaiſons faites ſans nous? Il falloit, pour ainſi dire, détruire ſon ame & la refaire. Tant de difficultés n'effrayèrent point DESCARTES. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour ſecouer toutes ſes opinions. Il demande compte à ſes ſens, de toutes les idées qu'ils ont portées dans ſon ame; il examine tous les tableaux de ſon imagination, & les compare avec les objets réels; il deſcend dans l'intérieur de ſes perceptions qu'il analyſe; il parcourt le dépôt de ſa mémoire, & juge tout ce qui y eſt raſſemblé. Par-tout il pourſuit le préjugé, il le chaſſe de retraite en retraite; ſon entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un déſert immenſe, mais où déſormais la vérité peut entrer (12).

Voilà donc la révolution faite dans l'ame de DESCARTES: voilà ſes idées

anciennes détruites. Il ne s'agit plus que d'en créer d'autres. Car pour changer les nations, il ne ſuffit point d'abattre, il faut reconſtruire. Dès ce moment, DESCARTES ne penſe plus qu'à élever une philoſophie nouvelle. Tout l'y invite ; les exhortations de ſes amis, le deſir de combler le vuide qu'il avoit fait dans ſes idées, je ne ſçais quel inſtinct qui domine le grand homme, & plus que tout cela, l'ambition de faire des découvertes dans la nature, pour rendre les hommes moins miſérables ou plus heureux. Mais pour exécuter un pareil deſſein, il ſentit qu'il falloit ſe cacher. Hommes du monde, ſi fiers de votre politeſſe & de vos avantages, ſouffrez que je vous diſe la vérité; ce n'eſt jamais parmi vous que l'on fera, ni que l'on penſera de grandes choſes. Vous poliſſez l'eſprit, mais vous énervez le génie. Qu'a-t-il beſoin de vos vains ornemens ? Sa grandeur fait ſa beauté.

C'eſt dans la ſolitude que l'homme de génie eſt ce qu'il doit être; c'eſt là qu'il raſſemble toutes les forces de ſon ame. Auroit-il beſoin des hommes? N'a-t-il pas avec lui la nature? & il ne la voit point à travers les petites formes de la ſociété, mais dans ſa grandeur primitive, dans ſa beauté originale & pure. C'eſt dans la ſolitude que toutes les heures laiſſent une trace, que tous les inſtans ſont repréſentés par une penſée, que le temps eſt au ſage, & le ſage à lui-même. C'eſt dans la ſolitude ſur-tout que l'ame a toute la vigueur de l'indépendance (13). Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le deſpotiſme & la ſuperſtition ſecouent ſur leurs eſclaves: elle eſt libre comme la penſée de l'homme qui exiſteroit ſeul. Cette indépendance, après la vérité, étoit la plus grande paſſion de DESCARTES. Ne vous en étonnez point; ces deux paſſions tiennent l'une à l'autre.

La vérité eſt l'aliment d'une ame fière & libre, tandis que l'eſclave n'oſe même lever les yeux juſqu'à elle. C'eſt cet amour de la liberté qui engage DESCARTES à fuir tous les engagemens, à rompre tous les petits liens de ſociété, à renoncer à ces emplois, qui ne ſont trop ſouvent que les chaînes de l'orgueil. Il falloit qu'un homme comme lui ne fût qu'à la nature & au genre-humain. DESCARTES ne fut donc ni Magiſtrat, ni Militaire, ni Homme de cour (14). Il conſentit à n'être qu'un Philoſophe, qu'un homme de génie, c'eſt-à-dire rien aux yeux du peuple. Il renonce même à ſon pays; il choiſit une retraite dans la Hollande. C'eſt dans le ſéjour de la liberté qu'il va fonder une philoſophie libre. Il dit adieu à ſes parens, à ſes amis, à ſa patrie. Il part (15). L'amour de la vérité n'eſt plus dans ſon cœur un ſentiment ordinaire; c'eſt un ſentiment religieux qui élève &

remplit ſon ame. Dieu, la nature, les hommes, voilà quels vont être, le reſte de ſa vie, les objets de ſes penſées. Il ſe conſacre à cette occupation aux pieds des autels. O jour! ô moment remarquable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain! Je crois voir DESCARTES, avec le reſpect dont il étoit pénétré pour la Divinité, entrer dans le temple, & s'y proſterner. Je crois l'entendre dire à Dieu: O Dieu! puiſque tu m'as créé, je ne veux point mourir ſans avoir médité ſur tes ouvrages. Je vais chercher la vérité, ſi tu l'a miſe ſur la terre. Je vais me rendre utile à l'homme, puiſque je ſuis homme. Soutiens ma foibleſſe, agrandis mon eſprit, rends-le digne de la nature & de toi. Si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grace en mourant, & ne me repentirai point d'être né.

Je m'arrête un moment: l'ouvrage de la nature eſt achevé. Elle a préparé

avant la naiſſance de DESCARTES tout ce qui devoit influer ſur lui; elle lui a donné les prédéceſſeurs dont il avoit beſoin; elle a jetté dans ſon ſein les ſemences qui devoient y germer; Elle a établi entre ſon eſprit & ſon ame les rapports néceſſaires; elle a fait paſſer ſous ſes yeux tous les grands ſpectacles & du monde phyſique & du monde moral; elle a raſſemblé autour de lui, ou dans lui, tous les reſſorts; elle a mis dans ſa main tous les inſtrumens; ſon travail eſt fini. Ici commence celui de DESCARTES. Je vais faire l'hiſtoire de ſes penſées. On verra une eſpèce de création. Elle embraſſera tout ce qui eſt; elle préſentera une machine immenſe, mue avec peu de reſſorts: on y trouvera le grand caractère de la ſimplicité, l'enchaînement de toutes les parties, & ſouvent, comme dans la nature phyſique, un ordre réel caché ſous un déſordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même (16). Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jetter les fondemens ; il faut creuſer juſqu'à la ſource de la vérité ; il faut établir l'évidence, & diſtinguer ſon caractère. Nous avons vu DESCARTES renverſer toutes les fauſſes opinions qui étoient dans ſon ame; il fait plus, il s'élève à un doute univerſel (17). Celui qui s'eſt trompé une fois, peut ſe tromper toujours. Auſſi-tôt les cieux, la terre, les figures, les ſons, les couleurs, ſon corps même, & les ſens avec leſquels il voyage dans l'univers, tout s'anéantit à ſes yeux. Rien n'eſt aſſuré; rien n'exiſte. Dans ce doute général, où trouver un point d'appui? Quelle première vérité ſervira de baſe à toutes les vérités? Pour Dieu, cette première vérité eſt par-tout. DESCARTE la trouve dans ſon doute même. Puiſque je doute, je penſe; puiſque je penſe, j'exiſte. Mais à quelle marque

la reconnoît-il ? A l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui eſt évident, c'eſt-à-dire ce qui eſt clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel eſt ce fameux doute philoſophique de DESCARTES (18). Tel eſt le premier pas qu'il fait pour en ſortir, & la première règle qu'il établit. C'eſt cette règle qui a fait la révolution de l'eſprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyſe au doute. Décompoſer les queſtions & les diviſer en pluſieurs branches ; avancer par degrés des objets les plus ſimples aux plus compoſés, & des plus connus aux plus cachés ; combler l'intervalle qui eſt entre les idées éloignées, & le remplir par toutes les idées intermédiaires ; mettre dans ces idées un tel enchaînement, que toutes ſe déduiſent aiſément les unes des autres, & que les énoncer, ce ſoit pour ainſi dire les dé-

montrer: voilà les autres règles qu'il a établies, & dont il a donné l'exemple (19). On entrevoit déja toute la marche de sa philosophie. Puisqu'il faut commencer par ce qui est évident & simple, il établira des principes qui réuniſſent ce double caractère. Pour raisonner sur la nature, il s'appuyera sur des axiomes, & déduira des causes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer; DESCARTES a tracé un plan trop élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connoître, comme Dieu même connoît; c'est-à-dire par les principes: mais sa méthode n'en est pas moins la créatrice de la philosophie. Avant lui, il n'y avoit qu'une logique de mots. Celle d'Aristote apprenoit plus à définir & à diviſer, qu'à connoître; à tirer les conséquences, qu'à découvrir les principes. Celle des Scholastiques, absurdement subtile, laiſſoit les réalités pour s'égarer

dans des abſtractions barbares. Celle de Raimond Lulle n'étoit qu'un aſſemblage de caractères magiques pour interroger ſans entendre, & répondre ſans être entendu. C'eſt DESCARTES qui créa cette logique intérieure de l'ame, par laquelle l'entendement ſe rend compte à lui-même de toutes ſes idées, calcule ſa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part & le terme où il veut arriver, eſprit de raiſon plutôt que de raiſonnement, & qui s'applique à tous les arts comme à toutes les ſciences.

Sa méthode eſt créée: il a fait comme ces grands architectes, qui concevant des ouvrages nouveaux, commencent par ſe faire de nouveaux inſtrumens & des machines nouvelles. Aidé de ce ſecours, il entre dans la métaphyſique. Il y jette d'abord un regard. Qu'apperçoit-il? une audace puérile de l'eſprit humain, des êtres imaginaires, des rêveries pro-

fondes, des mots barbares; car dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connoître, a créé des ſignes pour repréſenter des idées qu'il n'avoit pas, & il a pris ces ſignes pour des connoiſſances. DESCARTES vit d'un coup d'œil ce que devoit être la métaphyſique. Dieu, l'ame & les principes généraux des ſciences: voilà ſes objets (20). Je m'élève avec lui juſqu'à la première cauſe. Newton la chercha dans les mondes; DESCARTES la cherche dans lui-même. Il s'étoit convaincu de l'exiſtence de ſon ame; il avoit ſenti en lui l'être qui penſe; c'eſt-à-dire l'être qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet être intelligent eſt donc ſujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection ſuppoſe l'idée d'un être plus parfait. De l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée? Comment l'homme, dont

les facultés ſont ſi bornées, l'homme qui paſſe ſa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle étroit, comment cet être ſi foible a-t-il pu embraſſer & concevoir l'infini? Cette idée ne lui eſt-elle pas étrangère? Ne ſuppoſe-t-elle pas hors de lui un être qui en ſoit le modèle & le principe? Cet être n'eſt-il pas Dieu? Toutes les autres idées claires & diſtinctes que l'homme trouve en lui, ne renferment que l'exiſtence poſſible de leur objet: l'idée ſeule de l'être parfait renferme une exiſtence néceſſaire. Cette idée eſt pour DESCARTES le commencement de la grande chaîne. Si tous les êtres créés ſont une émanation du premier être; ſi toutes les loix, qui ſont l'ordre phyſique & l'ordre moral, ſont, ou des rapports néceſſaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connoiſſant ce qui eſt le plus conforme à ſes attributs, on connoîtra les loix primitives

de la nature. Ainſi la connoiſſance de tous les êtres ſe trouve enchaînée à celle du premier. C'eſt elle auſſi qui affermit la marche de l'eſprit humain, & ſert de baſe à l'évidence. C'eſt elle qui en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai, tout ce que ma raiſon me préſentera comme évident.

Appuyé de ce principe, & sûr de ſa marche, DESCARTES paſſe à l'analyſe de ſon ame. Il a remarqué que, dans ſon doute, l'étendue, la figure & le mouvement s'anéantiſſoient pour lui. Sa penſée ſeule demeuroit; ſeule elle reſtoit immuablement attachée à ſon être, ſans qu'il lui fût poſſible de l'en ſéparer. Il peut donc concevoir diſtinctement que ſa penſée exiſte, ſans que rien n'exiſte autour de lui. L'ame ſe conçoit donc ſans le corps. De-là naît la diſtinction de l'être penſant & de l'être matériel. Pour juger

de la nature des deux ſubſtances, DESCARTES cherche une propriété générale dont toutes les autres dépendent. C'eſt l'étendue dans la matière ; dans l'ame c'eſt la penſée. De l'étendue naiſſent la figure & le mouvement ; de la penſée naît la faculté de ſentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue eſt diviſible de ſa nature ; la penſée, ſimple & indiviſible. Comment ce qui eſt ſimple, appartiendroit-il à un être compoſé de parties ? Comment des milliers d'élémens, qui forment un corps, pourroient-ils former une perception ou un jugement unique ? Cependant il exiſte une chaîne ſecrette entre l'ame & le corps. L'ame n'eſt-elle que ſemblable au pilote qui dirige le vaiſſeau ? Non, elle fait un tout avec le vaiſſeau qu'elle gouverne. C'eſt donc de l'étroite correſpondance qui eſt entre les mouvemens de l'un, & les ſenſations ou penſées de l'autre, que dépend la liaiſon de ces

deux principes si divisés & si unis(21). C'est ainsi que DESCARTES tourne autour de son être, & examine tout ce qui le compose. Nourri d'idées intellectuelles, & détaché de ses sens, c'est son ame qui le frappe le plus. Voici une pensée faite pour étonner le peuple, mais que le Philosophe concevra sans peine. DESCARTES est plus sûr de l'existence de son ame, que de celle de son corps. En effet, que sont toutes les sensations, sinon un avertissement éternel pour l'ame, qu'elle existe ? Peut-elle sortir hors d'elle-même, sans y rentrer à chaque instant par la pensée ? Quand je parcours tous les objets de l'univers, ce n'est jamais que ma pensée que j'apperçois. Mais comment cette ame franchit-elle l'intervalle immense qui est entr'elle & la matière ? Ici DESCARTES reprend son analyse & le fil de sa méthode. Pour juger s'il existe des corps, il consulte d'abord ses

idées. Il trouve dans ſon ame les idées générales d'étendue, de grandeur, de figure, de ſituation, de mouvement, & une foule de perceptions particulières. Ces idées lui apprennent bien l'exiſtence de la matière, comme objet mathématique; mais ne lui diſent rien de ſon exiſtence phyſique & réelle. Il interroge enſuite ſon imagination. Elle lui offre une ſuite de tableaux où des corps ſont repréſentés: ſans doute l'original de ces tableaux exiſte, mais ce n'eſt encore qu'une probabilité. Il remonte juſqu'à ſes ſens. Ce ſont eux qui ſont la communication de l'ame & de l'univers; ou plutôt ce ſont eux qui créent l'univers pour l'ame. Ils lui portent chaque portion du monde en détail; par une métamorphoſe rapide, la ſenſation devient idée; & l'ame voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui eſt hors d'elle. Les ſens ſont donc les meſſagers de l'ame;

mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport ? Souvent ce rapport la trompe. DESCARTES remonte alors jusqu'à Dieu. D'un côté, la véracité de l'être ſuprême ; de l'autre, le penchant irréſiſtible de l'homme, à rapporter ſes ſenſations à des objets réels qui exiſtent hors de lui ; voilà les motifs qui le déterminent ; & il ſe reſſaiſit de l'Univers phyſique qui lui échappoit.

Ferai-je voir ce grand Homme, malgré la circonſpection de ſa marche, s'égarant dans la métaphyſique, & créant ſon ſyſtême des idées innées ? Mais cette erreur même tenoit à ſon génie. Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des ſens, à chercher dans ſon ame ou dans l'eſſence de Dieu, l'origine, l'ordre & le fil de ſes connoiſſances, pouvoit-il ſoupçonner que l'ame fût entiérement dépendante des ſens pour les idées ? N'étoit-il pas trop aviliſſant pour elle, qu'elle ne fût

occupée qu'à parcourir le monde phyſique, pour y ramaſſer les matériaux de ſes connoiſſances, comme le Botaniſte qui cueille ſes végétaux, ou à extraire des principes de ſes ſenſations, comme le Chymiſte qui analyſe les corps ? Il étoit réſervé à Loke de nous donner ſur les idées le vrai ſyſtême de la nature, en développant un principe connu par Ariſtote & ſaiſi par Bacon, mais dont Loke n'eſt pas moins le créateur. Car un principe n'eſt créé, que lorſqu'il eſt démontré aux hommes. Qui nous démontrera de même ce que c'eſt que l'ame des bêtes ? Quels ſont ces êtres ſinguliers, ſi ſupérieurs aux végétaux par leurs organes, ſi inférieurs à l'homme par leurs facultés ? Quel eſt ce principe qui ſans leur donner la raiſon, produit en eux des ſenſations, du mouvement & de la vie ? Quelque parti que l'on embraſſe, la raiſon ſe trouble, la dignité de l'homme s'offenſe, ou la re-

ligion s'épouvante. Chaque ſyſtême eſt voiſin d'une erreur ; chaque route eſt ſur le bord d'un précipice. Ici DESCARTES eſt entraîné par la force des conſéquences & l'enchaînement de ſes idées, vers un ſyſtême auſſi ſingulier que hardi, & qui eſt digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus ſublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organiſation tient lieu de principe intelligent ; dont tous les reſſorts ſont différens, ſelon les différentes eſpèces, & les différens buts de la création ; où tout eſt prévu, tout combiné pour la conſervation & la réproduction des êtres ; où toutes les opérations ſont le réſultat toujours sûr des loix du mouvement ; où toutes les cauſes qui doivent produire des millions d'effets, ſont arrangées juſqu'à la fin des ſiècles, & ne dépendent que de la correſpondance & de l'harmonie de quelque partie de ma-

tière. Avouons-le; ce ſyſtème donne la plus grande idée de l'art de l'éter-tel Géomètre, comme l'appelloit Pla-ton. C'eſt ce même caractère de gran-deur que l'on a retrouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz; ca-ractère plus propre que tout autre à ſéduire les hommes de génie, qui ai-ment mieuxv oir tout en un inſtant dans une grande idée, que de ſe traî-ner ſur des détails d'obſervations & ſur quelques vérités éparſes & iſolées.

DESCARTES s'eſt élevé à Dieu, eſt deſcendu dans ſon ame, a ſaiſi ſa penſée, l'a ſéparée de la matière, s'eſt aſſuré qu'il exiſtoit des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ſes connoiſſances, il va maintenant s'é-lancer dans l'univers phyſique. Il va le parcourir, l'embraſſer, le connoî-tre; mais auparavant il perfectionne l'inſtrument de la géométrie dont il a beſoin. C'eſt ici une des parties les plus ſolides de la gloire de DESCAR-

TES ; c'eſt ici qu'il a tracé une route qui ſera éternellement marquée dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. L'algèbre étoit créée depuis long-temps. Cette géométrie métaphyſique qui exprime tous les rapports par des ſignes univerſels, qui facilite le calcul en le généraliſant, opère ſur les quantités inconnues, comme ſi elles étoient connues, accélère la marche & augmente l'étendue de l'eſprit, en ſubſtituant un ſigne abrégé à des combinaiſons nombreuſes ; cette ſcience inventée par les Arabes, ou du moins tranſportée par eux en Eſpagne, cultivée par les Italiens, avoit été agrandie & perfectionnée par un François ; mais malgré les découvertes importantes de l'illuſtre Viète, malgré un pas ou deux qu'on avoit faits après lui en Angleterre, il reſtoit encore beaucoup à découvrir. Tel étoit le ſort de DESCARTES, qu'il ne pouvoit approcher d'une ſcience, ſans qu'auſ-

ſi-tôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille ſur les méthodes de l'analyſe pure. Pour ſoulager l'imagination, il diminue le nombre des ſignes; il repréſente par des chiffres les puiſſances des quantités, & ſimplifie, pour ainſi dire, le méchaniſme algébrique. Il s'élève enſuite plus haut; il trouve ſa fameuſe méthode des *indéterminées*, artifice plein d'adreſſe, où l'art, conduit par le génie, ſurprend la vérité, en paroiſſant s'éloigner d'elle; il apprend à connoître le nombre & la nature des racines dans chaque équation, par la combinaiſon ſucceſſive des ſignes; règle auſſi utile que ſimple, que la jalouſie & l'ignorance ont attaquée, que la rivalité nationale a diſputée à DESCARTES, & qui n'a été démontrée que depuis quelques années *. C'eſt

* Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1741.

ainſi que les grands Hommes découvrent, comme par inſpiration, des vérités que les hommes ordinaires n'entendent quelquefois qu'au bout de cent ans de pratique & d'étude; & celui qui démontre ces vérités après eux, acquiert encore une gloire immortelle. L'algèbre ainſi perfectionnée, il reſtoit un pas plus difficile à faire. La méthode d'Appollonius & d'Archimède, qui fut celle de tous les anciens Géomètres, exacte & rigoureuſe pour les démonſtrations, étoit peu utile pour les découvertes. Semblable à ces machines qui dépenſent une quantité prodigieuſe de forces pour peu de mouvement, elle conſumoit l'eſprit dans un détail d'opérations trop compliquées, & le traînoit lentement d'une vérité à l'autre. Il falloit une méthode plus rapide. Il falloit un inſtrument qui élevât le Géomètre à une hauteur d'où il pût dominer ſur toutes ſes opérations, &

ſans

ſans fatiguer ſa vue, voir d'un coup-d'œil des eſpaces immenſes ſe reſſerrer comme en un point. Cet inſtrument, c'eſt DESCARTES qui l'a créé: c'eſt l'application de l'algèbre à la géométrie. Il commença donc par traduire les lignes, les ſurfaces & les ſolides en caractères algébriques; mais ce qui étoit l'effort du génie, c'étoit après la réſolution du problême, de traduire de nouveau les caractères algébriques en figures. Je n'entreprendrai point de détailler les admirables découvertes ſur leſquelles eſt fondée cette analyſe créée par DESCARTES. Ces vérités abſtraites & pures, faites pour être meſurées par le compas, échappent au pinceau de l'éloquence; & j'affoiblirois l'éloge d'un grand Homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons-nous de remarquer ici, que par ſon analyſe DESCARTES fit faire plus de progrès à la géomé-

trie, qu'elle n'en avoit fait depuis la création du monde. Il abrégea les travaux, il multiplia les forces, il donna une nouvelle marche à l'esprit humain. C'est l'analyse qui a été l'instrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'est l'analyse qui, dans les mains des Léibnitz, des Newton & des Bernouilli, a produit cette géométrie nouvelle & sublime qui soumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de DESCARTES. Quel est donc cet homme extraordinaire qui a laissé si loin de lui tous les siècles passés, qui a ouvert de nouvelles routes aux siècles à venir, & qui dans le sien avoit à peine trois hommes qui fussent en état de l'entendre? Il est vrai qu'il avoit répandu sur toute sa géométrie, une certaine obscurité; soit qu'accoutumé à franchir d'un saut des intervalles immenses, il ne s'apperçût pas seulement de toutes les idées intermédiaires qu'il supprimoit,

& qui ſont des points-d'appui néceſſaires à la foibleſſe ; ſoit que ſon deſſein fût de ſecouer l'eſprit humain, & de l'accoutumer aux grands efforts ; ſoit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux & foibles, il voulût une fois les accabler de ſon génie, & les épouvanter de toute la diſtance qui étoit entr'eux & lui (22).

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'eſprit de DESCARTES, c'eſt qu'il eſt le premier qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les ſciences, & de les faire ſervir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avoit tranſporté dans ſa logique la méthode des Géomètres. Il ſe ſervit de l'analyſe logique pour perfectionner l'algèbre ; il appliqua enſuite l'algèbre à la géométrie ; la géométrie & l'algèbre à la méchanique ; & ces trois ſciences combinées enſemble, à l'aſtronomie. C'eſt donc à lui qu'on doit les premiers eſſais de l'application de

la géométrie à la physique ; application qui a créé encore une science toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, DESCARTES marche à la nature ; il entreprend de déchirer ses voiles, & d'expliquer le système du monde. Voici un nouvel ordre de choses : voici des tableaux plus grands peut-être que ceux que présente l'histoire de toutes les Nations & de tous les Empires (23).

Qu'on me donne de la matière & & du mouvement, dit DESCARTES, & je vais créer un monde. D'abord il s'élève par la pensée vers les cieux, & delà il embrasse l'univers d'un coup d'œil. Il voit le monde entier comme une seule & immense machine, dont les roues & les ressorts ont été disposés au commencement, de la manière la plus simple, par une main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps & de mouvemens, il cherche la disposition des centres. Chaque

corps a ſon centre particulier ; chaque ſyſtème a ſon centre général. Sans doute auſſi il y a un centre univerſel, autour duquel sont rangés tous les ſyſtèmes de la nature. Mais où est-il, & dans quel point de l'eſpace ? DESCARTES place dans le ſoleil le centre du ſyſtème auquel nous sommes attachés. Ce ſyſtème est une des roues de la machine; le ſoleil eſt le point-d'appui. Cette grande roue embraſſe dix-huit cent millions de lieues dans sa circonférence, à ne compter que juſqu'à l'orbe de Saturne. Que ſeroit-ce ſi on pouvoit ſuivre la marche excentrique des comètes ? Cette roue de l'univers doit communiquer à une roue voiſine, dont la circonférence eſt peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troiſième, cette troiſième à une autre, & ainſi de ſuite dans une progreſſion infinie, juſqu'à celles qui sont bornées par les dernières limites de l'eſpace. Toutes,

par la communication du mouvement, se balancent & se contrebalancent, agiſſent & réagissent l'une sur l'autre, ſe ſervent mutuellement de poids & de contre-poids, d'où réſulte l'équilibre de chaque ſyſtême, & de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle eſt l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues que l'imagination n'en peut concevoir, & dont toutes les roues sont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'eſt cette machine que DESCARTES conçoit, & qu'il entreprend de créer avec trois loix de méchanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'eſpace, de la matière & du mouvement. D'abord, comme toutes les parties ſont enchaînées, que nulle part le méchaniſme n'eſt interrompu, & que la matière ſeule peut agir ſur la matière, il faut que tout ſoit plein. Il admet donc un

fluide immense & continu, qui circule entre les parties solides de l'univers; ainsi le vuide est proscrit de la nature. L'idée de l'espace est nécessairement liée à celle de l'étendue; & DESCARTES confond l'idée de l'étendue avec celle de la matière: car on peut dépouiller successivement les corps de toutes leurs qualités; mais l'étendue y restera, sans qu'on puisse jamais l'en détacher. C'est donc l'étendue qui constitue la matière, & c'est la matière qui constitue l'espace. Mais où sont les bornes de l'espace? DESCARTES ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'étendre au-delà. L'univers est donc illimité: il semble que l'ame de ce grand homme eût été trop resserrée par les bornes du monde; il n'ose point les fixer. Il examine ensuite les loix du mouvement: mais qu'est-ce que le mouvement? C'est le plus grand phénomène de la nature, & le plus inconnu. Jamais l'homme

ne ſaura comment le mouvement d'un corps peut paſſer dans un autre. Il faut donc ſe borner à connoître par quelles loix générales il ſe diſtribue, ſe conserve, ou ſe détruit; & c'eſt ce que perſonne n'avoit cherché avant DESCARTES. C'eſt lui qui le premier a généraliſé tous les phénomènes, a comparé tous les réſultats & tous les effets, pour en extraire ces loix primitives: & puiſque dans les mers, sur la terre & dans les cieux, tout s'opère par le mouvement, n'étoit-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature? Il se trompa, je le ſais. Mais, malgré ſon erreur, il n'en eſt pas moins l'auteur des loix du mouvement. Car, pendant trente ſiècles, les Philoſophes n'y avoient pas même penſé; & dès qu'il en eût donné de fauſſes, on s'appliqua à chercher les véritables. Trois Mathématiciens célèbres * les trouvèrent en même tems;

* Huyghens, Wallis & Wren.

c'étoit l'effet de ſes recherches & de la ſecouſſe qu'il avoit donnée aux eſprits. Du mouvement il paſſe à la matière, choſe auſſi incompréhenſible pour l'homme. Il admet une matière primitive, unique, élémentaire, ſource & principe de tous les êtres, diviſée & diviſible à l'infini; qui ſe modifie par le mouvement; qui ſe compoſe & ſe décompoſe; qui végète ou s'organise; qui, par l'activité rapide de ſes parties, devient fluide; qui, par leur repos, demeure inactive & lente; qui circule ſans ceſſe dans des moules & des filières innombrables, & par l'aſſemblage des formes, conſtitue l'univers. C'eſt avec cette matière qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois élémens ſi connus, formés par des millions de particules entaſſées, qui ſe heurtent, ſe froiſſent & ſe briſent; ces élémens emportés

d'un mouvement rapide autour de divers centres, & marchant par tourbillons ; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire ; chaque élément qui se place à différentes distances, à raison de sa pesanteur ; la matière la plus déliée qui se précipite vers les centres & y va former des soleils ; la plus massive rejettée vers les circonférences ; les grands tourbillons qui engloutissent les tourbillons voisins trop foibles pour leur résister, & les emportent dans leurs cours ; tous ces tourbillons roulans dans l'espace immense, & chacun en équilibre, à raison de leur masse & de leur vîtesse. C'est au Physicien plutôt qu'à l'Orateur à donner l'idée de ce système, que l'Europe adopta avec transport, qui a présidé si long-temps au mouvement des cieux, & qui est aujourd'hui tout-à-fait renversé. En vain les hommes les plus savans du siècle passé & du nôtre, en vain les

Huyghens, les Bulfinger, les Malle-branche, les Léibnitz, les Kirker & les Bernouilli, ont travaillé à réparer ce grand édifice ; il menaçoit ruine de toutes parts, & il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce ſyſtème, tel qu'il eſt, ne ſoit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Perſonne encore n'avoit conçu une machine auſſi grande, ni auſſi vaſte ; perſonne n'avoit eu l'idée de raſſembler toutes les obſervations faites dans tous les ſiècles, & d'en bâtir un ſyſtème général du monde ; perſonne n'avoit fait un uſage auſſi beau des loix de l'équilibre & du mouvement ; perſonne, d'un petit nombre de principes ſimples, n'avoit tiré une foule de conſéquences ſi bien enchaînées. Dans un temps où les loix du méchaniſme étoient ſi peu connues, où les obſervations aſtronomiques étoient ſi imparfaites, il eſt beau d'avoir même ébauché l'univers.

D'ailleurs tout ſembloit inviter l'homme à croire que c'étoit là le ſyſtème de la nature ; du moins le mouvement rapide de toutes les ſphères, leur rotation ſur leur propre centre, leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre commun, les loix de l'impulſion établies & connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'enchaînement de tous les corps de l'univers, enchaînement qui doit être formé par des liens phyſiques & réels ; tout ſemble nous dire que les ſphères céleſtes communiquent enſemble, & ſont entraînées par un fluide inviſible & immenſe qui circule autour d'elles. Mais quel eſt ce fluide ? Quelle eſt cette impulſion ? Quelles ſont les cauſes qui la modifient, qui l'altèrent & qui la changent ? Comment toutes ces cauſes ſe combinent, ou ſe diviſent-elles, pour produire les plus étonnants effets ? C'eſt ce que DESCARTES ne

nous apprend pas; c'eſt ce que l'homme ne ſaura peut-être jamais bien; car la géométrie, qui eſt le plus grand inſtrument dont on ſe ſerve aujourd'hui dans la phyſique, n'a de priſe que ſur les objets ſimples. Auſſi Newton, tout grand qu'il étoit, a été obligé de ſimplifier l'univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les aſtres dans des eſpaces libres : dès-lors plus de fluide, plus de réſiſtances, plus de frottemens; les liens qui uniſſent enſemble toutes les parties du monde, ne ſont plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir; un tel univers eſt bien plus aiſé à calculer que celui de DESCARTES, où toute action eſt fondée ſur un méchaniſme. Le Newtonien tranquille dans ſon cabinet, calcule la marche des ſphères, d'après un ſeul principe qui agit toujours d'une manière uniforme. Que la main du Génie qui préſide à

l'univers, saisisse le géomètre & le transporte tout-à-coup dans le monde de DESCARTES. Viens, monte, franchis l'intervalle qui te sépare des cieux, approche de Mercure, passe l'orbe de Vénus, laisse Mars derrière toi, viens te placer entre Jupiter & Saturne; te voilà à quatre-vingt mille diamètres de ton globe. Regarde maintenant; vois-tu ces grands corps qui de loin te paroissent mus d'une manière uniforme? Vois leurs agitations & leurs balancemens, semblables à ceux d'un vaisseau tourmenté par la tempête, dans un fluide qui presse & qui bouillonne; vois & calcule, si tu peux, ces mouvemens. Ainsi, quand le système de DESCARTES n'eût point été aussi défectueux, ni celui de Newton aussi admirable, les géomètres devoient, par préférence, embrasser le dernier; & ils l'ont fait. Quelle main plus hardie, profitant des nouveaux phénomènes

connus & des découvertes nouvelles, oſera reconſtruire avec plus d'audace & de ſolidité ces tourbillons, que DESCARTES lui-même n'éleva que d'une main foible? ou, rapprochant deux Empires diviſés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulſion, en découvrant la chaîne qui les joint? ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue juſqu'à ce jour, qui nous rende compte également & des phénomènes des cieux, & de ceux de la terre? Mais l'exécution de ce projet eſt encore reculée. Au ſiècle de DESCARTES il n'étoit pas temps d'expliquer le ſyſtème du monde. Ce temps n'eſt pas venu pour nous. Peut-être l'eſprit humain n'eſt-il qu'à ſon enfance. Combien de ſiècles faudra-t-il encore pour que cette grande entrepriſe vienne à ſa maturité? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées ſe rapprochent de nous, & deſcendent dans

la partie inférieure de leurs orbites? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de Satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes des Satellites déja connus? Combien de mouvemens irréguliers aſſigner à leurs véritables cauſes? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes diſtances, ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumière? Combien attendre de haſards qui ſerviront mieux la philoſophie, que des ſiècles d'obſervations? Combien découvrir de chaînes & de fils imperceptibles, d'abord entre tous les êtres qui nous environnent, enſuite entre les êtres éloignés? Et peut-être après ces collections immenſes de faits, fruits de deux ou trois cents ſiècles, combien de bouleverſemens & de révolutions ou phyſiques ou morales ſur le globe, ſuſpendront encore pendant des milliers d'années les progrès de l'eſprit

humain dans cette étude de la nature? Heureux, si après ces longues interruptions, le genre-humain renoue le fil de ses connoissances au point où il avoit été rompu! C'est alors peut-être qu'il sera permis à l'homme de penser à faire un système du monde; & que ce qui a été commencé dans l'Egypte & dans l'Inde, poursuivi dans la Grèce, repris & développé en Italie, en France, en Allemagne & en Angleterre, s'achevera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelqu'endroit sauvage de l'Amérique Septentrionale ou des Terres Australes; tandis que notre Europe savante ne sera plus qu'une solitude barbare, ou sera peut-être engloutie sous les flots de l'Océan rejoint à la Méditerranée. Alors on se souviendra de DESCARTES, & son nom sera prononcé peut-être dans des lieux où aucun son ne s'est fait entendre depuis la naissance du monde.

Il pourſuit ſa création : des cieux il deſcend ſur la terre. Les mêmes mains qui ont arrangé & conſtruit les corps céleſtes, travaillent à la compoſition du globe de la terre. Toutes les parties tendent vers le centre. La peſanteur eſt l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide qui tend à s'éloigner, pouſſe vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper ; ainſi la matière n'a par elle-même aucun poids. Bientôt tout devoit changer : la peſanteur eſt devenue une qualité primitive & inhérente, qui s'étend à toutes les diſtances & à tous les mondes, qui fait graviter toutes les parties les unes vers les autres, retient la lune dans ſon orbite, & fait tomber les corps ſur la terre. On devoit faire plus : on devoit peſer les aſtres ; monument ſingulier de l'audace de l'homme ! Mais toutes ces grandes découvertes ne ſont que des calculs ſur les effets ;

DESCARTES plus hardi, a osé chercher la cause. Il continue sa marche: l'air, fluide léger, élastique & transparent, se détache des parties terrestres plus épaisses, & se balance dans l'athmosphère; le feu naît d'une agitation plus vive, & acquiert son activité brûlante; l'eau devient fluide, & ses gouttes s'arrondissent; les montagnes s'élèvent, & les abîmes des mers se creusent; un balancement périodique soulève & abaisse tour à tour les flots, & remue la masse de l'Océan, depuis la surface jusqu'aux plus grandes profondeurs; c'est le passage de la lune au dessus du méridien, qui presse & resserre les torrens de fluide contenus entre la lune & l'Océan. L'intérieur du globe s'organise, une chaleur féconde part du centre de la terre, & se distribue dans toutes ses parties; les sels, les bitumes & les soufres se composent; les minéraux naissent de plusieurs mêlanges; les

veines métalliques s'étendent; les volcans s'allument; l'air dilaté dans les cavernes ſouterraines éclate, & donne des ſecouſſes au globe. De plus grands prodiges s'opèrent; la vertu magnétique ſe déploie, l'aimant attire & repouſſe, il communique ſa force, & ſe dirige vers les pôles du monde. Le fluide électrique circule dans les corps, & le frottement le rend actif. Tels ſont les principaux phénomènes du globe que nous habitons, & que DESCARTES entreprend d'expliquer. Il ſoulève une partie du voile qui les couvre. Mais ce globe eſt enveloppé d'une maſſe inviſible & flottante, qui eſt entraînée du même mouvement que la terre, preſſe ſur ſa ſurface, & y attache tous les corps: c'eſt l'athmoſphère; océan élaſtique, & qui, comme le nôtre, eſt ſujet à des altérations & à des tempêtes; région détachée de l'homme, & qui, par ſon poids, a ſur l'homme la plus grande

influence; lieu où ſe rendent ſans ceſſe les particules échappées de tous les êtres; aſſemblage des ruines de la nature, ou volatiliſée par le feu, ou diſſoute par l'action de l'air, ou pompée par le ſoleil; laboratoire immenſe, où toutes ces parties iſolées & extraites d'un million de corps différens, ſe réuniſſent de nouveau, fermentent, ſe compoſent, produiſent de nouvelles formes, & offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple, & que recherche le Philoſophe. DESCARTES, après avoir parcouru la terre, s'élève dans cette région (24). Déja on commençoit dans toute l'Europe à étudier la nature de l'air. Galilée le premier avoit découvert ſa peſanteur. Toricelli avoit meſuré la preſſion de l'athmoſphère. On l'avoit trouvée égale à un cylindre d'eau de même baſe & de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expé-

riences n'étonnent point DESCARTES : elles étoient conformes à ses principes. Il avoit deviné la nature avant qu'on l'eût mesurée. C'est lui qui donne à Pascal l'idée de sa fameuse expérience sur une haute montagne* ; expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baissoit, à proportion que la colonne d'air diminuoit en hauteur. Pourquoi Pascal n'a-t-il point avoué qu'il devoit cette idée à DESCARTES ? N'étoient-ils pas tous deux assez grands pour que cet aveu pût l'honorer ?

Les propriétés de l'air, sa fluidité, sa pesanteur & son ressort le rendent un des agens les plus universels de la nature. De son élasticité naissent les vents. DESCARTES les examine dans leur marche. Il les voit naître sous

---

* Le Pui de Dôme, en Auvergne.

l'impreſſion du ſoleil qui raréfie les vapeurs de l'athmoſphère ; ſuivre entre les tropiques le cours de cet aſtre, d'Orient en Occident ; changer de direction à trente degrés de l'équateur ; ſe charger de particules glacées, en traverſant des montagnes couvertes de neiges ; devenir ſecs & brûlans en parcourant la Zone torride ; obéir ſur les rivages de l'Océan au mouvement du flux & du reflux ; ſe combiner par mille cauſes différentes des lieux, des météores & des ſaiſons ; former par-tout des courans ou lents ou rapides, plus réguliers ſur l'eſpace immenſe & libre des mers, plus inégaux ſur la terre, où leur direction eſt continuellement changée par le choc des forêts, des villes & des montagnes qui les brisent, & qui les réfléchiſſent. Il pénètre enſuite dans les ateliers ſecrets de la nature ; il voit la vapeur en équilibre ſe condenſer en nuage ; il analyſe l'organiſation des

neiges & des grêles; il décompose le tonnerre, & assigne l'origine des tempêtes qui bouleversent les mers, ou ensevelissent quelquefois l'Africain & l'Arabe sous des monceaux de sable.

Un spectacle plus riant vient s'offrir. L'équilibre des eaux suspendues dans le nuage s'est rompu; la verdure des campagnes est humectée; la nature rafraîchie se repose en silence; le soleil brille; un arc paré de couleurs éclatantes se dessine dans l'air. DESCARTES en cherche la cause. Il la trouve dans l'action du soleil sur les gouttes d'eau qui composent la nue. Les rayons partis de cet astre tombent sur la surface de la goutte sphérique, se brisent à leur entrée, se réfléchissent dans l'intérieur, ressortent, se brisent de nouveau, & vont tomber sur l'œil qui les reçoit (25) Je ne cherche point à parer DESCARTES d'une gloire étrangère; je sais qu'avant lui Antonio de Dominis avoit expliqué l'arc-

l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumière ; mais je sais que ce prélat célèbre avoit mêlé plusieurs erreurs à ces vérités. DESCARTES expliqua ce phénomène d'une manière plus précise & plus vraie ; il découvrit le premier la cause de l'arc-en-ciel extérieur ; il fit voir qu'il dépendoit de deux réfractions, & de deux réflexions combinées. S'il se trompa dans les raisons qu'il donne de l'arrangement des couleurs, c'est que l'esprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité ; c'est qu'on n'avoit point encore analysé la lumière ; c'est qu'on ne savoit point alors qu'elle est composée de sept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui est propre, & que c'est de la différence des angles sous lesquels ces rayons se brisent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étoient réservées à Newton ; mais quoique DESCARTES ne connût

pas bien la nature de la lumière, quoiqu'il la crût une matière homogène & globuleuſe répandue dans l'eſpace, & qui, pouſſée par le ſoleil, communique en un inſtant ſon impreſſion juſqu'à nous ; quoique la fameuſe obſervation de Rômer ſur les Satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hommes que la lumière emploie ſept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du ſoleil à la terre ; DESCARTES n'en explique pas avec moins de préciſion & les propriétés générales de la lumière, & les loix qu'elle ſuit dans ſon mouvement, & ſon action ſur l'organe de l'homme. Il repréſente la vue comme une eſpèce de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire & plus parfaite, qui ne s'exerce point par le contact immédiat des corps, mais qui s'étend juſqu'aux extrémités de l'eſpace, va ſaiſir ce qui eſt hors de l'empire de tous les autres ſens, &

unit à l'exiſtence de l'homme, l'exiſtence des objets les plus éloignés. C'eſt par le moyen de la lumière que s'opère ce prodige. Elle eſt pour l'homme éclairé, ce que le bâton eſt pour l'aveugle. Par l'un, on voit pour ainſi dire avec ſes mains ; par l'autre, on touche avec ſes yeux. Mais pour que la lumière agiſſe ſur l'œil, il faut qu'elle traverſe des eſpaces immenſes. Ces eſpaces ſont ſemés de corps innombrables, les uns opaques, les autres tranſparens ou fluides. DESCARTES ſuit la lumière dans ſa route, & à travers tous ces chocs. Il la voit dans un milieu uniforme, ſe mouvoir en ligne droite ; il la voit ſe réfléchir ſur la ſurface des corps ſolides, & toujours ſous un angle égal à celui d'incidence ; il la voit enfin, lorſqu'elle traverſe différens milieux, changer ſon cours, & ſe briſer ſelon différentes loix.

La lumière mue en ligne droite,

ou réfléchie, ou briſée, parvient juſqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel eſt cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquièrent tour à tour une exiſtence ſucceſſive; où les eſpaces, les figures & les mouvemens qui m'environnent ſont créés; où les aſtres qui exiſtent à cent millions de lieues, deviennent comme partie de moi-même; où dans un demi-pouce de diamètre eſt contenu l'univers? Quelles loix préſident à ce méchaniſme? Quelle harmonie fait concourir au même but tant de parties différentes? DESCARTES analyſe & deſſine toutes ces parties; & celles qui ont beſoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue; & celles qui ſe rétréciſſent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir; & ces humeurs d'une nature, comme d'une denſité différente, où la lumière ſouffre trois réfractions ſucceſſives; &

cette membrane ſi déliée, compoſée des filets du nerf optique, où l'objet vient ſe peindre; & ces muſcles ſi agiles, qui impriment à l'œil tous les mouvemens dont il a beſoin. Par le jeu rapide & ſimultané de tous ces reſſorts, les rayons raſſemblés viennent peindre ſur la rétine l'image des objets; & les houppes nerveuſes tranſmettent par leur ébranlement leur impreſſion juſqu'au cerveau. Là finiſſent les opérations méchaniques, & commencent celles de l'ame. Cette peinture ſi admirable eſt encore imparfaite, & il faut en corriger les défauts: il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil eſt renverſée; il faut remettre les objets dans leur ſituation. L'image eſt double; il faut la ſimplifier. Mais vous n'aurez point encore les idées de diſtance, de figure & de grandeur; vous n'avez que des lignes & des angles mathématiques. L'ame s'aſſure d'abord de la diſtance, par le

ſens du toucher & le mouvement progreſſif. Elle juge enſuite les grandeurs relatives par les diſtances, en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil. Des diſtances & des grandeurs combinées réſulte la connoiſſance des figures. Ainſi le ſens de la vue ſe perfectionne & ſe forme par degrés ; ainſi l'organe qui touche, prête ſes ſecours à l'organe qui voit ; & la viſion eſt en même temps le réſultat de l'image tracée dans l'œil, & d'une foule de jugemens rapides & imperceptibles, fruits de l'expérience. DESCARTES, ſur tous ces objets, donne des règles que perſonne n'avoit encore développées avant lui ; il guide la nature, & apprend à l'homme à ſe ſervir du plus noble de ſes ſens. Mais dans un être auſſi borné & auſſi foible, tout s'altère. Cette organiſation ſi étonnante eſt ſujette à ſe déranger. Enfin le genre-humain eſt en droit d'accuſer la nature, qui l'ayant

placé & comme ſuſpendu entre deux infinis, celui de l'extrême grandeur, & celui de l'extrême petiteſſe, a également borné ſa vue des deux côtés, & lui dérobe les deux extrémités de la chaîne. Graces à l'induſtrie humaine appliquée aux productions de la nature, à l'aide du ſable diſſous par le feu, on a ſu faire de nouveaux yeux à l'homme, preſcrire de nouvelles routes à la lumière, rapprocher l'eſpace, & rendre viſible ce qui ne l'eſt pas. Roger Bacon, dans un ſiècle barbare, prédit le premier ces effets étonnans. Aléxandre Spina découvrit les verres concaves & convexes. Métius, artiſan Hollandois, forma le premier téleſcope. Galilée en expliqua le méchaniſme. DESCARTES s'empare de tous ces prodiges ; il en développe & perfectionne la théorie ; il les crée pour ainſi dire de nouveau, par le calcul mathématique ; il y ajoute une infinité de vues, ſoit pour ac-

célérer la réunion des parties de la lumière, soit pour la retarder, soit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction, soit pour combiner celles qui, réunies, feront le plus d'effet. Il descend même jusqu'à guider la main de l'Artiste qui façonne les verres; & le compas à la main, il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner & faciliter ses travaux. Tels sont les objets & la marche de la dioptrique de DESCARTES (26), un des plus beaux monumens de ce grand homme, qui suffiroit seul pour l'immortaliser, & qui est le premier ouvrage où l'on ait appliqué, avec autant d'étendue que de succès, la géométrie à la physique. Dès l'âge de vingt ans il avoit jetté un coup d'œil rapide sur la théorie des sons, qui peut-être a tant d'analogie avec celle de la lumière (27). Il avoit porté une géométrie profonde dans cet art, qui chez les anciens te-

noit aux mœurs, & faiſoit partie de la conſtitution des Etats, qui chez les modernes eſt à peine créé depuis un ſiècle, qui chez quelques nations eſt encore à ſon berceau ; art étonnant & incroyable qui peint par le ſon, & qui par les vibrations de l'air réveille toutes les paſſions de l'ame. Il applique de même les calculs mathématiques à la ſcience des mouvemens ; il détermine l'effet de ces machines qui multiplient les bras de l'homme, & ſont comme de nouveaux muſcles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la réſiſtance des poids, l'action des frottemens, le rapport des vîteſſes & des maſſes, la combinaiſon des plus grands effets par les plus petites puiſſances poſſibles ; tout eſt ou développé, ou indiqué dans quelques lignes que DESCARTES a jettées preſque au haſard. (28) Mais comme, juſques dans ſes plus petits ouvrages, ſa marche eſt

toujours grande & philoſophique, c'eſt d'un ſeul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient ſe préſenter à lui; une machine plus étonnante, compoſée de parties innombrables, dont pluſieurs ſont d'une fineſſe qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant; machine qui par ſes parties ſolides repréſente des leviers, des cordes, des poulies, des poids & des contre-poids, & eſt aſſujettie aux loix de la ſtatique ordinaire; qui par ſes fluides & les vaiſſeaux qui les contiennent, ſuit les règles de l'équilibre, & du mouvement des liqueurs; qui par des pompes qui aſpirent l'air & qui le rendent, eſt aſſervie aux inégalités & à la preſſion de l'atmoſphère; qui par des filets preſque inviſibles répandus à toutes ſes extrémités, a des rapports innombrables & rapides avec ce qui

l'environne ; machine ſur laquelle tous les objets de l'univers viennent agir, & qui réagit ſur eux ; qui, comme la plante, ſe nourrit, ſe développe & ſe reproduit, mais qui à la vie végétale joint le mouvement progreſſif ; machine organiſée, méchanique vivante, mais dont tous les reſſorts ſont intérieurs & dérobés à l'œil, tandis qu'au dehors on ne voit qu'une décoration ſimple à la fois & magnifique, où ſont raſſemblés & le charme des couleurs, & la beauté des formes, & l'élégance des contours, & l'harmonie des proportions : c'eſt le corps humain. DESCARTES oſe le conſidérer dans ſon enſemble & dans tous ſes détails. Après avoir parcouru l'univers & toutes les portions de la nature, il revient à lui-même. Il veut ſe rendre compte de ſa vie, de ſes mouvemens, de ſes ſens. Qui lui expliquera un nouvel univers plus incompréhenſible que le premier ? Ce n'eſt

point dans les auteurs qui ont écrit ; qu'il va puiſer ſes connoiſſances, c'eſt dans la nature. C'eſt elle qui fait la raiſon d'un grand homme, & non point ce qu'on a penſé avant lui. On lui demande où ſont ſes livres : les voilà, dit-il, en montrant des animaux qu'il étoit prêt à diſſéquer. L'anatomie créée par Hippocrate, cultivée par Ariſtote, réduite en art par les travaux d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, raſſemblée en corps par Galien, ſuſpendue & preſque anéantie pendant près de onze ſiècles, avoit été ranimée tout-à-coup par Véſale. Depuis cent ans elle faiſoit des progrès en Europe, mais les faiſoit avec lenteur, comme toutes les connoiſſances humaines qui ſont filles du temps. DESCARTES eut auſſi la gloire d'être un des premiers anatomiſtes de ſon ſiècle : mais comme il étoit né encore plus pour lier des connoiſſances & les ordonner entr'el-

les, que pour faire des obſervations, il porta dans l'anatomie ce caractère qui le ſuivoit par-tout. En découvrant l'effet, il remontoit à la cauſe; en analyſant les parties, il examinoit leurs rapports entr'elles, & leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le fixer long-temps ſur un petit objet; il veut voir l'enſemble de tout ce qu'il embraſſe. Son eſprit impatient & rapide court au devant de l'obſervation. Il la précède plus qu'il ne la ſuit. Il lui indique ſa route; elle marche; il revient enſuite ſur elle; il généraliſe d'un coup-d'œil & en un inſtant tout ce qu'elle lui rapporte; ſouvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il réſulter d'une pareille marche dans un homme de génie? Quelques erreurs & de grandes idées; des maſſes de lumière à travers des nuages. C'eſt auſſi ce que l'on trouve dans le Traité de DESCARTES ſur l'homme (29). Il le compoſa après quinze ans d'ob-

ſervations anatomiques. Il ſuppoſe d'abord une machine entiérement ſemblable à la nôtre : quand il en ſera temps, il lui donnera une ame. Mais d'abord il veut voir ce que le méchaniſme ſeul peut produire dans un pareil ouvrage : il lui met ſeulement dans le cœur un feu ſecret & actif, ſemblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs nouvelles. Dès ce moment s'éxécutent toutes les fonctions qui ſont indépendantes de l'ame. La reſpiration appelle & chaſſe l'air tour à tour. L'eſtomac devient un fourneau chymique, où des liqueurs en fermentation ſervent à la diſſolution & à l'analyſe des nourritures. Ces parties décompoſées paſſent par différens canaux, ſe raſſemblent dans des réſervoirs, s'épurent dans leur cours, ſe transforment en ſang, augmentent & développent la maſſe ſolide de la machine, & deviennent une portion d'elle-même. Le ſang, comme un

torrent rapide, circule par des routes innombrables; il ſe ſépare, il ſe réunit, porté par les artères aux extrémités de la machine, & ramené par les veines, des extrémités vers le cœur. Le cœur eſt le centre de ce grand mouvement, & le foyer de la vie interne: c'eſt delà qu'elle ſe diſtribue. Au dehors tous les mouvemens s'opèrent. Du cerveau partent des faiſceaux de nerfs qui s'épanouiſſent & ſe développent aux extrémités, & vont former l'organe du ſentiment. Les uns ſont propres à réfléchir les atômes imperceptibles de la lumière; les autres, les vibrations des corps ſonores; ceux-ci ne ſeront ébranlés que par les particules odorantes; ceux-là, par les eſprits & les ſels qui ſe détacheront des alimens & des liqueurs; les derniers enfin, diſperſés ſur toute la ſurface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact & les parties groſſières des corps ſolides:

ainſi ſe forment les ſens. Chaque objet extérieur vient donner une ſecouſſe à l'organe qui lui eſt propre. Les nerfs qui le compoſent, ainſi qu'une corde tendue, portent cet ébranlement juſqu'au cerveau : là eſt le réſervoir de ces eſprits ſubtils & rapides, partie la plus déliée du ſang, émanations aëriennes ou enflammées, & inviſibles comme impalpables. A l'impreſſion que le cerveau reçoit, ces ſouffles volatils courent rapidement dans les nerfs ; ils paſſent dans les muſcles. Ceux-ci ſont des reſſorts élaſtiques qui ſe tendent ou ſe détendent, des cordes qui s'allongent ou ſe raccourciſſent, ſelon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en ſort. De cette compreſſion ou dilatation des muſcles, réſultent tous les mouvemens. Les eſprits animaux, principes moteurs, ſont eux-mêmes dans une éternelle agitation ; & tandis que les uns achèvent de ſe former &

ſe volatiliſent dans le laboratoire, que les autres, au premier ſignal, s'élancent rapidement, une foule innombrable diſperſée déja dans la machine, circule dans tous les membres, ſuit les dernières ramifications des nerfs, va, vient, deſcend, remonte, & porte par-tout la vie, l'activité & la ſoupleſſe. Prenez maintenant une ame, & mettez-la dans cette machine; auſſi-tôt naît un ordre d'opérations nouvelles. DESCARTES place cette ame dans le cerveau, parce que c'eſt là que ſe porte le contre-coup de toutes les ſenſations; c'eſt delà que part le principe des mouvemens; c'eſt là qu'elle eſt avertie par des meſſagers rapides, de tout ce qui ſe paſſe aux extrémités de ſon empire; c'eſt delà qu'elle diſtribue ſes ordres. Les nerfs ſont ſes miniſtres & les exécuteurs de ſes volontés. Le cerveau devient comme un ſens intérieur, qui contient pour ainſi dire le réſultat de tous les

ſens du dehors. Là ſe forme une image de chaque objet. L'ame voit l'objet dans cette image quand il eſt préſent ; & c'eſt la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet eſt éloigné ; & c'eſt l'imagination. Elle en fait au beſoin renaître l'idée avec la conſcience de l'avoir eue ; & c'eſt la mémoire. A chacune de ces opérations de l'ame correſpond une modification particulière dans les fibres du cerveau, ou dans le cours des eſprits ; & c'eſt la chaîne inviſible des deux ſubſtances. Mais l'ame a deux facultés bien diſtinctes : elle eſt à la fois intelligente & ſenſible. Dans quelques-unes de ſes fonctions, elle exerce & déploie un principe d'activité, elle veut, elle choiſit, elle compare ; dans d'autres elle eſt paſſive : ce ſont des émotions qu'elle éprouve, mais qu'elle ne ſe donne pas, & qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle eſt l'origine des paſſions, préſent utile &

funeſte. Le Philoſophe errant aux pieds du Véſuve, où à travers les rochers noircis de l'Iſlande, ou ſur les ſommets ſauvages des Cordelières, entraîné par le deſir de connoître, approche de la bouche des volcans; il en meſure de l'œil la profondeur; il en obſerve les effets; aſſis ſur un rocher, il calcule à loiſir & médite profondément ſur ce qui fait le ravage du monde. Ainſi DESCARTES obſerve & analyſe les paſſions (30). Avant lui on en avoit développé le moral; lui ſeul a tenté d'en expliquer le phyſique. Lui ſeul a fait voir juſqu'où les loix du méchaniſme influent ſur elles, & où ce méchaniſme s'arrête. Il a marqué dans chaque paſſion primitive le degré de mouvement & d'impétuoſité du ſang, le cours des eſprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produiſent dans les organes intérieurs. Il les ſuit au dehors; il rend compte

de leurs effets ſur la ſurface de la machine, quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux & tantôt terrible; quand l'harmonie des traits ſe dérange; quand les couleurs ou s'embelliſſent ou s'effacent; quand les muſcles ſe tendent ou ſe relâchent; quand le mouvement ſe rallentit ou ſe précipite; quand le ſon inarticulé de la douleur ou de la joie ſe fait entendre, & ſort par ſecouſſes du ſein agité; quand les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la ſenſibilité, ou ces marques terribles du déſeſpoir impuiſſant; quand l'excès du ſentiment affoiblit par degrés, ou conſume en un moment les forces de la vie. Ainſi les paſſions influent ſur l'organiſation, & l'organiſation influe ſur elles: mais elles n'en ſont pas moins aſſujetties à l'empire de l'ame. C'eſt l'ame qui les modifie, par les jugemens qu'elle joint à l'impreſſion des objets. L'ame les

gouverne & les dompte par l'exercice de ſa volonté, en réprimant à ſon gré les mouvemens phyſiques, en donnant un nouveau cours aux eſprits, en s'accoutumant à réveiller une idée, plutôt qu'une autre, à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieuſe ne ſuffit pas ; il faut qu'elle ſoit éclairée. Il faut donc connoître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui exiſte. C'eſt par l'étude de ces rapports qu'il ſaura quand il doit étendre ſon exiſtence hors de lui par le ſentiment, & quand il doit la reſſerrer. Ainſi la morale eſt liée à une foule de connoiſſances qui l'agrandiſſent & la perfectionnent : ainſi toutes les ſciences réagiſſent les unes ſur les autres. C'étoit là, comme nous avons vu, la grande idée de DESCARTES. Cette imagination vaſte avoit conſtruit un ſyſtème de ſcience univerſelle, dont toutes les parties ſe tenoient, & qui toutes ſe rapportoient

à l'homme. Il avoit placé l'homme au milieu de cet univers ; c'étoit l'homme qui étoit le centre de tous ces cercles tracés autour de lui, & qui paſſoient par tous les points de la nature. DESCARTES ſentoit bien toute l'étendue d'un pareil plan, & il n'imaginoit pas pouvoir le remplir ſeul ; mais preſſé par le temps, il ſe hâtoit d'en exécuter quelques parties, & croyoit que la poſtérité acheveroit le reſte. Il invitoit les hommes de toutes les nations & de tous les ſiècles à s'unir enſemble ; & pour raſſembler tant de forces diſperſées, pour faciliter la correſpondance rapide des eſprits dans les lieux & les temps, il conçut l'idée d'une langue univerſelle qui établiroit des ſignes généraux pour toutes les penſées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres ; projet que pluſieurs philoſophes célèbres ont renouvellé, qui ſans doute a donné à Léibnitz l'idée

d'un alphabet des penſées humaines ; & qui, s'il eſt éxécuté un jour, ſera probablement l'époque d'une révolution dans l'eſprit humain.

J'ai tâché de ſuivre DESCARTES dans tous ſes ouvrages ; j'ai parcouru preſque toutes les idées de cet homme extraordinaire ; j'en ai développé quelques-unes ; j'en ai indiqué d'autres. Il a été aiſé de ſuivre la marche de ſa philoſophie & d'en ſaiſir l'enſemble. On l'a vu commencer par tout abattre, afin de tout reconſtruire ; on l'a vu jetter des fondemens profonds ; s'assurer de l'évidence & des moyens de la reconnoître ; deſcendre dans ſon ame pour s'élever à Dieu ; de Dieu redeſcendre à tous les êtres créés ; attacher à cette cauſe tous les principes de ſes connoiſſances ; ſimplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité & d'étendue, car c'eſt la marche du génie, comme de la nature ; appliquer enſuite ces principes à la

théorie des planètes, aux mouvemens des cieux, aux phénomènes de la terre, à la nature des élémens, aux prodiges des météores, aux effets & à la marche de la lumière, à l'organisation des corps brutes, à la vie active des êtres animés ; terminant enfin cette grande course par l'homme, qui étoit l'objet & le but de ses travaux ; développant par-tout des loix méchaniques qu'il a devinées le premier, descendant toujours des causes aux effets, enchaînant tout par des conséquences nécessaires, joignant quelquefois l'expérience aux spéculations, mais alors même maîtrisant l'expérience par le génie ; éclairant la physique par la géométrie, la géométrie par l'algèbre, l'algèbre par la logique, la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les méchaniques ; sublime même dans ses fautes, méthodique dans ses égaremens (31), utile par ses erreurs, forçant l'admiration

& le reſpect, lors même qu'il ne peut forcer à penſer comme lui.

Si on cherche les grands Hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois ; Bacon, Léibnitz & Newton. Bacon parcourut toute la ſurface des connoiſſances humaines ; il jugea les ſiècles paſſés, & alla au devant des ſiècles à venir : mais il indiqua plus de grandes choſes qu'il n'en exécuta ; il conſtruiſit l'échafaud d'un édifice immenſe, & laiſſa à d'autres le ſoin de conſtruire l'édifice. Léibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la philoſophie une grande hauteur d'intelligence : mais il ne traita la ſcience de la nature que par lambeaux ; & ſes ſyſtèmes métaphyſiques ſemblent plus faits pour étonner & accabler l'homme, que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, & démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire

de ce grand homme ; mais je remarque seulement tous les secours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avoit donné la théorie de la pesanteur ; Képler, les loix des astres dans leurs révolutions ; Huyghens, la combinaison & les rapports des forces centrales & des forces centrifuges ; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes ; DESCARTES, sa méthode pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connoissances pour la physique, & plus que tout cela peut-être, la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres qui étoient immenses, & de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde. Si maintenant je rapproche DES-

CARTES de ces trois Hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avoit des vues aussi nouvelles & bien plus étendues que Bacon; qu'il a eu l'éclat & l'immensité du génie de Léibnitz, mais bien plus de consistance & de réalité dans sa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, & qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités; Géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé; plus universel dans ses connoissances, comme dans ses talens, quoique moins sage & moins assuré dans sa marche; ayant peut-être en étendue, ce que Newton avoit en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que

Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie ; moins admirable ſans doute pour la connoiſſance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par ſa grande influence ſur les eſprits & ſur les ſiècles.

C'eſt ici le vrai triomphe de DESCARTES. C'eſt là ſa grandeur. Il n'eſt plus, mais ſon eſprit vit encore. Cet eſprit eſt immortel ; il ſe répand de nation en nation, & de ſiècle en ſiècle. Il reſpire à Paris, à Londres, à Berlin, à Léipſik, à Florence. Il pénètre à Pétersbourg ; il pénétrera un jour juſques dans ces climats où le genre-humain eſt encore ignorant & avili ; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étoient les ſciences au moment où DESCARTES parut ; comment l'autorité enchaînoit la raiſon ; comment l'être qui penſe avoit renoncé au droit de penſer. Il en

eſt des eſprits, comme de la nature phyſique : l'engourdiſſement en eſt la mort : il faut de l'agitation & des ſecouſſes. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par des orages, que ſi tout demeuroit dans un éternel repos. DESCARTES donna l'impulſion à cette maſſe immobile. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorſqu'on vit paroître tout-à-coup cette philoſophie ſi hardie & ſi nouvelle ! Peignez-vous des eſclaves qui marchent courbés ſous le poids de leurs fers : ſi tout-à-coup un d'entre eux briſe ſa chaîne, & fait retentir à leurs oreilles le nom de liberté, ils s'agitent, ils frémiſſent, & des débris de leurs chaînes rompues, accablent leurs tyrans. Tel eſt le mouvement qui ſe fit dans les eſprits, d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette maſſe nouvelle de connoiſſances que DESCARTES y avoit jettée, ſe joignit à la fermentation de ſon eſprit. Réveillé par de ſi grandes idées,

& par un ſi grand exemple, chacun s'interroge & juge ſes penſées. Chacun diſcute ſes opinions. La raiſon de l'univers n'eſt plus celle d'un homme qui exiſtoit il y a quinze ſiècles; elle eſt dans l'ame de chacun; elle eſt dans l'évidence & dans la clarté des idées. La penſée eſclave depuis deux mille ans, ſe relève avec la conſcience de ſa grandeur. De toutes parts on crée des principes, & on les ſuit. On conſulte la nature, & non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne & l'Angleterre travaillent ſur le même plan. La méthode même de DESCARTES apprend à connoître & à combattre ſes erreurs. Tout ſe perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondes, les méthodes plus ſimples. L'algèbre portée ſi loin par DESCARTES, eſt perfectionnée par Halley; & le grand Newton y ajoute encore. L'analyſe eſt appliquée au calcul de l'in-

fini, & produit une nouvelle branche de géométrie ſublime. Pluſieurs hommes célèbres portent cet édifice à une hauteur immenſe: l'Allemagne & l'Angleterre ſe diviſent ſur cette découverte, comme l'Eſpagne & le Portugal ſur la conquête des Indes. L'application de la géométrie à la phyſique devient plus étendue & plus vaſte. Newton fait ſur les mouvemens des corps céleſtes, ce que DESCARTES avoit fait ſur la dioptrique, & ſur quelques parties des météores. Les loix de Képler ſont démontrées par le calcul. La marche elliptique des planètes eſt expliquée. La gravitation univerſelle étonne l'univers par la fécondité & la ſimplicité de ſon principe. Cette application de la géométrie s'étend à toutes les branches de la phyſique, depuis l'équilibre des liqueurs, juſqu'aux derniers balancemens des comètes dans leurs routes les plus écartées. Ces aſtres errans ſont mieux

connus. DESCARTES les avoit tirés pour jamais de la classe des météores, en les fixant au nombre des planètes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours & fixe la marche de vingt-quatre comètes. Les inégalités de la lune sont calculées. On découvre l'anneau & les satellites de Saturne. On fait des Satellites de Jupiter l'usage le plus important pour la navigation. Les cieux sont connus comme la terre. La terre change de forme; son équateur s'élève, & ses poles s'applatissent; & la différence de ses deux diamètres est mesurée. Des observatoires s'élèvent auprès des digues de la Hollande, sous le ciel de Stockholm, & parmi les glaces de la Russie. Toutes les sciences suivent cette impulsion générale. La physique particulière créée par le génie de DESCARTES, s'étend, & affermit sa marche

par les expériences. Il eſt vrai qu'il avoit peu ſuivi cette route ; mais ſa méthode, plus puiſſante que ſon exemple, devoit y ramener. Les prodiges de l'électricité ſe multiplient. Les déclinaiſons de l'aiguille aimantée s'obſervent ſelon la différence des lieux & des temps. Halley trace dans toute l'étendue du globe, une ligne qui ſert de point fixe, où la déclinaiſon commence, & qui bien conſtatée peut-être pourroit tenir lieu des longitudes. L'optique devient une ſcience nouvelle, par les découvertes ſublimes ſur les couleurs. La dioptrique de DESCARTES n'eſt plus la borne de l'eſprit humain. L'art d'agrandir la vue s'étend. On ſubſtitue pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, & la réflexion de la lumière à la réfraction. La chymie, qui auparavant étoit preſque iſolée, s'unit aux autres ſciences. On l'applique à la fois à la phyſique, à l'hiſtoire naturelle & à la

médecine. La circulation du ſang découverte par Harvey, embraſſée & défendue par DESCARTES, devient la ſource d'une foule de vérités. Le méchaniſme du corps humain eſt étudié avec plus de zèle & de ſuccès. On découvre des vaiſſeaux inconnus & de nouveaux réſervoirs. Borelli tente d'aſſujettir au calcul géométrique les mouvemens des animaux. Leuwenhoek, le microſcope à la main, ſurprend ces atomes vivans qui ſemblent être les élémens de la vie de l'homme. Ruiſch perfectionne l'art de donner par des injections une nouvelle vie à ce qui eſt mort. Malpighi tranſporte l'anatomie aux plantes, & remplit un projet que DESCARTES n'avoit pas eu le temps d'exécuter. Son génie reſpire encore après lui dans la métaphyſique. C'eſt lui qui, dans Mallebranche, démêle les erreurs de l'imagination & des ſens. C'eſt lui qui, dans Loke, combat & détruit les idées in-

nées, fait l'analyse de l'esprit humain, & pose d'une main hardie les limites de la raison. C'est lui qui, de nos jours, a attaqué & renversé les systèmes (32). Son influence ne s'est point bornée à la philosophie. Semblable à cette ame universelle des Stoïciens, l'esprit de DESCARTES est par-tout. On l'a appliqué aux lettres & aux arts, comme aux sciences. Si dans tous les genres on va saisir les premiers principes; si la métaphysique des arts est créée; si on a cherché dans des idées invariables, les règles du goût pour tous les pays & pour tous les siècles; si on a secoué cette superstition qui jugeoit mal, parce qu'elle admiroit trop, & donnoit des entraves au génie, en resserrant trop sa sphère; si on examine & discute toutes nos connoissances; si l'esprit s'agite pour reculer toutes les bornes; si on veut savoir sur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme; c'est

là l'ouvrage de DESCARTES. L'aſtronome, le géomètre, le métaphysicien, le grammarien, le moraliſte, l'orateur, le politique, le poëte, tous ont une portion de cet eſprit qui les anime. Il a guidé également Paſcal & Corneille, Loke & Bourdaloue, Newton & Monteſquieu. Telle eſt la trace profonde & l'empreinte marquée de l'homme de génie ſur l'univers. Il n'exiſte qu'un moment; mais cette exiſtence eſt employée toute entière à quelque grande opération, qui change la direction des choſes pour pluſieurs ſiècles (33).

Arrêtons-nous maintenant ſur celui à qui le genre-humain a eu tant d'obligations, & à qui la dernière poſtérité ſera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de ſon vivant? Quelles ſtatues lui furent élevées dans ſa patrie? Quels hommages a-t-il reçu des nations?..... Que parlons-nous d'hommages, & de ſtatues, & d'hon-

neurs ? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme ? Oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes ? Parlons plutôt & des perſécutions, & de la haine, & des tourmens de l'envie, & des noirceurs de la calomnie, & de tout ce qui a été & ſera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au deſſus de ſon ſiècle. DESCARTES l'avoit prévu. Il connoiſſoit trop les hommes pour ne les pas craindre. Il avoit été averti par l'exemple de Galilée. Il avoit vu dans la perſonne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs chargée de fers, & traînée indignement dans les priſons (34). La coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite & l'empoiſonnement d'Ariſtote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies inſenſées contre Gerbert, les gémiſſemens plaintifs de Roger Bacon ſous les voûtes d'un cachot, l'orage excité contre Ramus, & les poignards qui

l'assassinèrent (35), les buchers allumés en cent lieux, pour consumer des malheureux qui ne pensoient pas comme leurs concitoyens ; tant d'autres qui avoient été errans & proscrits sur la terre, sans asyle & sans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive & bannie du monde, tout l'avertissoit du danger qui le menaçoit ; tout lui crioit que le dernier des crimes que l'on pardonne, est celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité, n'est point à l'homme qui la conçoit ; elle appartient à l'univers, & cherche à s'y répandre. DESCARTES crut même qu'il en devoit compte au Dieu qui la lui donnoit. Il se dévoua donc ; (36) & graces aux passions humaines, il ne tarda point à recueillir les fruits de sa résolution.

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui sont offusqués de tout ce qui est grand ; qui, aux vues étroites

de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du deſpotiſme; inſultent à ce qu'ils ne comprennent pas; couvrent leur foibleſſe par leur audace, & leur baſſeſſe par leur orgueil; intriguans fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent ſans ceſſe le mot de Dieu & l'outragent; n'affectent de la religion que pour nuire, ne font ſervir le glaive des loix qu'à aſſaſſiner; ont aſſez de crédit pour inſpirer des fureurs ſubalternes; eſpèces de monſtres nés pour perſécuter & pour haïr, comme le tigre eſt né pour dévorer. Ce fut un de ces hommes qui s'éleva contre DESCARTES (37). Il ne ſeroit peut-être pas inutile à l'hiſtoire de l'eſprit humain & des paſſions, de peindre toutes les intrigues & la marche de ce perſécuteur; de le faire voir, du moment qu'il conçut le deſſein de perdre DESCARTES, travaillant d'abord ſourdement & en ſilence, ſemant dans les eſprits des idées & des

ſoupçons vagues d'athéiſme ; nourriſſant ces ſoupçons par des libelles & des noirceurs anonymes ; ſuivant de l'œil & ſans ſe découvrir, les progrès de la fermentation générale ; au moment d'éclater, briguant la première place de ſon Corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine ; alors marchant à découvert, armant contre DESCARTES & le peuple & les Magiſtrats, & les fureurs ſacrées des Miniſtres ; le peignant à tous les yeux comme un athée, qui commençoit par briſer les autels, & finiroit par bouleverſer l'Etat ; invoquant à grands cris la Religion & les loix. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au ſon de la cloche, & ſur le point d'être traîné comme un vil criminel ; comment enſuite, pour lui ôter même la reſſource de ſe juſtifier, on travailla à le condamner en ſilence, & ſans qu'il en en pût être averti ; comment ſon affreux perſécuteur, s'il

ne pouvoit le perdre tout-à-fait, vouloit du moins le faire proscrire de la Hollande, vouloit faire consumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéisme est combattu ; comment il avoit déja transigé avec le Bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le barbare eût voulu que la flamme du bucher pût être apperçue en même temps, de tous les lieux de la Hollande, de la France, de l'Italie, & de l'Angleterre. Déja même il se préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétrissant, afin que chassé des sept provinces, DESCARTES fût banni du monde entier, & que par-tout où l arriveroit, il se trouvât dévancé par sa honte. Mais c'est à l'histoire à entrer dans ces détails ; c'est à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur ; c'est elle à flétrir ces Magistrats qui,

dupes d'un ſcélérat, ſervoient d'inſtrument à la haine, & combattoient pour l'envie. Et que prétendoient-ils avec leurs flammes & leurs buchers? Croyoient-ils dans cet incendie étouffer la voix de la vérité? Croyoient-ils faire diſparoître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie & de l'autorité injuſte, de forger des chaînes, & de dreſſer des échafauds; mais il ne depend point d'elle d'anéantir la vérité, & de tromper la juſtice des ſiècles.

Tel eſt le ſort que DESCARTES éprouva en Hollande. Dans ſon pays je le vois preſque inconnu, regardé avec indifférence par les uns, attaqué & combattu par les autres, recherché de quelques Grands comme un vain ſpectacle de curioſité, ignoré ou calomnié à la Cour (38). Je vois ſa famille le traiter avec mépris. Je vois ſon frère, dont tout le mérite peut-être étoit de partager ſon nom, parler

avec dédain d'un frère qui, né gentilhomme, s'étoit abaiſſé juſqu'à ſe faire philoſophe (39), & mettre au nombre des jours malheureux, celui où DESCARTES naquit pour déshonorer ſa race par un pareil métier. O préjugés! O ridicule fierté des places & du rang! Il importe de conſerver ces traits à la poſtérité, pour apprendre, s'il ſe peut, aux hommes à rougir. Où ſont aujourd'hui ceux qui, à la vue de DESCARTES, ſourioient dédaigneuſement, & diſoient avec hauteur: c'eſt un homme qui écrit. Ils ne ſont plus. Ont-ils jamais été? Mais l'homme de génie vivra éternellement. Son nom fait l'orgueil de ſes compatriotes; ſa gloire eſt un dépôt que les ſiècles ſe tranſmettent, & qui eſt ſous la garde de la juſtice & de la vérité. Il eſt vrai que le grand homme trouve quelquefois la conſidération de ſon vivant; mais il faut preſque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. DES-

CARTES persécuté en Hollande, & méconnu en France, comptoit parmi ses admirateurs & ses disciples, la fameuse Princesse Palatine, Princesse qui est du petit nombre de celles qui ont placé la philosophie à côté du trône (40). Elle étoit digne d'interroger DESCARTES; & DESCARTES étoit digne de l'instruire. Leur commerce n'étoit point un trafic de flatteries & de mensonges de la part de DESCARTES, de protection & de hauteurs de la part d'Elisabeth. Dieu, la nature, l'homme, ses malheurs & les moyens qu'il a d'être heureux, ses devoirs & ses foiblesses, la chaîne morale de tous ses rapports, voilà le sujet de leurs entretiens & de leurs lettres. C'est ainsi que les philosophes doivent s'entretenir avec les Grands. La nature avoit destiné à DESCARTES un autre disciple encore plus célèbre. C'étoit la fille de Gustave Adolphe, c'étoit la fameuse Christine (41). Elle

étoit née avec une de ces ames encore plus singulières que grandes, qui semblent jettées hors des routes ordinaires, & qui étonnent toujours, même lorsqu'on ne les admire pas. Enthousiaste du génie & des ames fortes, le grand Condé, DESCARTES, & Sobieski avoient droit dans son cœur aux mêmes sentimens. Viens, dit-elle à DESCARTES: je suis Reine, & tu es philosophe. Faisons un traité ensemble. Tu annonceras la vérité, & je te défendrai contre tes ennemis. Les murs de mon palais seront tes remparts. C'est donc l'espérance de trouver un abri contre la persécution, qui seule put attirer DESCARTES à Stockholm. Sans ce motif, auroit-il été se fixer auprès d'un trône? Qu'est-ce qu'un homme tel que DESCARTES a de commun avec les Rois? Leur ame, leur caractère, leurs passions, leur langage, rien ne se ressemble; ils ne sont pas même faits pour se rappro-

cher ; leur grandeur se choque & se repousse. Mais s'il fut forcé par le malheur de se refugier dans une Cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir sa conduite. Il y vécut tel qu'il avoit vécu dans le fond de la Nort-Hollande. il osa y avoir des mœurs & de la vertu ; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur. Il ne fut point le lâche complaisant des Princes, ni des Grands. Il ne crut point qu'il devoit oublier la philosophie pour la fortune. Il ne brigua point ces places qui n'agrandissent jamais ceux qui sont petits, & rabaisseroient plutôt ceux qui sont grands. Et comment DESCARTES auroit-il pu avoir de telles pensées ? Celui qui est sans cesse occupé à méditer sur l'éternité, sur le temps, sur l'espace, ne doit-il pas contracter une habitude de grandeur, qui de son esprit passe à son ame ? Celui qui mesure la distance des astres, & voit Dieu au delà ; celui qui se transporte dans

le ſoleil ou dans Saturne, pour y voir l'eſpace qu'occupe la terre, & qui cherche alors vainement ce point égaré comme un ſable à travers les mondes, reviendra-t-il ſur ce grain de pouſſière, pour y flatter, pour y ramper, pour y diſputer ou quelques honneurs, ou quelques richeſſes ? Non : il vit avec Dieu & avec la nature. Il abandonne aux hommes les objets de leurs paſſions, & pourſuit le cours de ſes penſées qui ſuivent le cours de l'univers. Il s'applique à mettre dans ſon ame l'ordre qu'il contemple ; ou plutôt ſon ame ſe monte inſenſiblement au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point DESCARTES de n'avoir été ni intriguant, ni ambitieux. Je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaiſant, pauvre à la fois & généreux, ſimple comme le ſont tous les grands hommes, plein de reſpect, comme Newton, pour la Divinité,

comme lui fidèle à la religion, aimant à s'occuper dans la retraite & avec ses amis de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans cette idée si grande & si consolante, les plus doux momens de sa vie! D'ailleurs, toutes ces vertus ne distinguoient point un homme aux siècles de nos pères. Mais je remarquerai que, quoique sa fortune ne pût pas suffire à ses projets, jamais il n'accepta les secours qu'on lui offrit. Ce n'étoit pas qu'il fût effrayé de la reconoissance; un pareil fardeau n'épouvante point une ame vertueuse; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un homme, est un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence: peut-être faudroit-il choisir encore avec plus de soin ses bienfaiteurs que ses amis, si ces deux titres pouvoient se séparer. Ainsi pensoit DESCARTES (42). Avec ses sentimens, son génie & sa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm, comme

comme il l'avoit trouvée à Utrecht, à la Haye, & dans Amſterdam. L'envie le ſuivoit de ville en ville, & de climat en climat. Elle avoit franchi les mers avec lui; elle ne ceſſa de le pourſuivre, que lorſqu'elle vit entre elle & lui un tombeau (43). Alors elle ſourit un moment ſur ſa tombe, & courut dans Paris, où la renommée lui dénonçoit Corneille & Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous ſoyez, voilà votre ſort. Les malheurs, les perſécutions, les injuſtices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, & peut-être une mort obſcure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? Non, ſans doute; & quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres?

Etes-vous les maîtres de dompter votre génie, & de réſiſter à cette impulſion rapide & terrible qu'il vous donne? N'êtes-vous pas nés pour penſer, comme le ſoleil pour répandre ſa lumière? N'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement? Obéiſſez donc à la loi qui vous domine, & gardez-vous de vous croire infortunés. Que ſont tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle eſt éternelle, & le reſte paſſe. La vérité fait votre récompenſe; elle eſt l'aliment de votre génie, elle eſt le ſoutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou inſenſés, ou indifférens, ou barbares, vous perſécutent ou vous mépriſent; mais dans le même temps il y a des ames avec qui les vôtres correſpondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles ſouffrent & penſent avec vous. Songez que les Socrates & les Platons morts il y a deux mille ans, ſont vos amis. Songez que dans les ſiècles à venir il y aura d'autres ames

qui vous entendront de même, & que leurs penſées ſeront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple & qu'une famille avec tous les grands Hommes qui furent autrefois, ou qui ſeront un jour. Votre ſort n'eſt pas d'exiſter dans un point de l'eſpace ou de la durée. Vivez pour tous les pays & pour tous les ſiècles. Etendez votre vie ſur celle du genre-humain. Portez vos idées encore plus haut : ne voyez-vous point le rapport qui eſt entre Dieu & votre ame ? Prenez devant lui cette aſſurance qui ſied ſi bien à un ami de la vérité. Quoi ! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, & vous ſeriez malheureux ! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'oſe encore vous le promettre, non point foible & incertain, comme il l'eſt pendant ce rapide inſtant de la vie, mais univerſel & durable, pendant la vie des ſiècles. Voyez la poſtérité qui s'avance,

& qui dit à chacun de vous: eſſuie tes larmes; je viens te rendre juſtice, & finir tes maux. C'eſt moi qui fais la vie des grands hommes. C'eſt moi qui ai vengé DESCARTES de ceux qui l'outrageoient. C'eſt moi qui, du milieu des rochers & des glaces, ai tranſporté ſes cendres dans Paris. C'eſt moi qui flétris les calomniateurs, & anéantis les hommes qui abuſent de leur pouvoir. C'eſt moi qui regarde avec mépris ces mauſolées élevés dans pluſieurs temples à des hommes qui n'ont été que puiſſans, & qui honore comme ſacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton ame eſt immortelle, & que ton nom le ſera. Le temps fuit, les momens ſe ſuccèdent, le ſonge de la vie s'écoule. Attends, & tu vas vivre; & tu pardonneras à ton ſiècle ſes injuſtices, aux oppreſſeurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choiſi pour inſtruire & pour éclairer les hommes.

NOTES
SUR L'ELOGE
DE DESCARTES.

PAGE 7. (1) Comme le but principal de ce discours est de faire connoître la marche de l'esprit humain dans les sciences & dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne seroit pas inutile de tracer ici un tableau court & rapide des opinions & des erreurs qui, avant Descartes, s'étoient élevées & étoient tombées successivement. On verra par quels efforts l'esprit humain parvient à quelques connoissances; on verra combien il est sujet à s'égarer dans les systèmes; quelles sont les premières idées qui se sont présentées aux hommes; comment ces idées se sont perfectionnées peu-à-peu; quels sont les siècles dans lesquels la philosophie a fait quelques pas; quels sont ceux où elle s'est arrêtée. On sera même en état de mieux juger Descartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les philosophes qui l'ont précédé, & tous ceux qui l'ont suivi. C'est le moyen de connoître ce qu'il

tient des uns, & ce que les autres tiennent de lui : ainſi on pourra meſurer le chemin qu'un ſeul homme a fait faire à tous les autres hommes.

La philoſophie, née de nos beſoins & de l'activité de ce principe qui nous tourmente & nous anime, eſt preſque auſſi ancienne que le monde. Dès que l'homme vit luire des aſtres ſur ſa tête, & ſentit autour de lui la nature, il ſortit de lui-même, il voulut voir & obſerver. Dès ce moment, des perſonnes choiſies renoncèrent à toutes les paſſions pour celle de connoître. L'Egypte eut ſes prêtres philoſophes, la Perſe ſes mages, l'Inde & l'Ethiopie ſes gymnoſophiſtes, l'Aſſyrie ſes chaldéens. Les Scythes vertueux & barbares, & les Celtes ſauvages eurent, comme les Orientaux, des prêtres de la nature, qui cherchoient la philoſophie dans les forêts & ſur les montagnes. Ceux qui étoient nés ſous un ciel ſerein, portèrent leurs premiers regards vers les cieux. Babylone & la Lybie eurent des obſervations aſtronomiques. Les diſciples d'Atlas découvrent par les phaſes de la lune, le principe de ſa lumière On partage le temps, & on règle l'année ſur le cours du ſoleil. La géométrie naît ſur les bords du Nil. L'Inde & la Perſe deviennent auſſi le berceau des connoiſſances. L'homme porte ſes regards

autour de lui. Il commence à distinguer les propriétés des corps, & jette les fondemens de l'histoire naturelle. Mais dans ces premiers âges la philosophie est encore barbare. L'esprit humain dans son enfance, n'ayant pas eu le temps de rassembler des forces, n'est qu'ambitieux & foible; il s'élance, il retombe, & chaque effort est suivi d'une chûte.

Les hommes tirèrent leurs premières opinions de leurs sens. Ce qui existoit, avoit dû éternellement exister. Rien de tout ce que l'homme voit, ne lui donne l'idée, ni de création, ni d'anéantissement. On n'admit donc qu'une seule substance éternelle & infinie, indivisible, quoique divisée, dont le fond étoit immuable, mais qui avoit des modifications passagères. La partie la plus pure formoit l'Etre suprême : les corps célestes & les génies étoient la seconde émanation de cette essence : enfin la lie de la matière avoit formé les corps & le globe que nous habitons. Tout se déploie dans la nature par un enchaînement nécessaire de causes & d'effets. La terre ensevelie sous les eaux, masse informe & bourbeuse, pénétrée par le soleil, & agitée par les secousses de l'air, se découvre, devient féconde, développe ses germes, & produit des masses organiques. Mais la terre s'épuise & se consume. Elle éprouve des révolu-

tions & des embrâſemens. Tout ſe déboite & redevient cahos. Là finit la grande année du monde, qui doit être ſuivie d'une renaiſſance générale de l'univers. Telle étoit la philoſophie des Orientaux, adoptée en partie par les Egyptiens, gravée en hiéroglyphes ſur des colonnes, ou dépoſée dans les temples ſous la garde des Dieux.

Bientôt, par des voyages ſavans, elle eſt portée de l'Egypte dans la Grèce. Thalès le premier a l'eſprit de ſyſtème, & raſſemble en un corps toutes les connoiſſances iſolées. Il avoit lu dans les cieux : il avoit perfectionné la géométrie ; il oſa entreprendre d'expliquer la nature : époque à la fois de grandeur & de foibleſſe dans l'eſprit humain. Il commence par donner à la matière la force de s'arranger elle-même. Il y répand une ame inviſible & active qui organiſe ſes moindres parties. Il admet l'eau pour principe univerſel. Cet élément eſt la ſource de la fécondité, & la baſe de tous les corps.

La ſecte Ionique ſoutient, altère ou modifie les ſentimens de ſon maître. L'univers eſt l'infini ; tout en vient & tout s'y replonge. Cet infini eſt immuable & tout. Les êtres créés n'agiſſent point. L'ordre éternel ne fait que ſe développer ; & chaque être eſt entraîné par le

mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre ſont tour à tour admis comme ſouverains de la nature, & quelquefois tous quatre enſemble. Sous Anaxagore la philoſophie entrevoit une intelligence ſuprême. Plus de haſard ni de fatalité aveugle. La matière eſt partagée par Dieu même, en des millions de particules, élémens inaltérables des corps, & ſemblables aux corps mêmes qu'ils doivent former. Ces parties ſimilaires, mais diviſées, tendent à ſe rejoindre pour former les différens êtres dont elles ſont les principes.

Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'occident les lumières de l'Inde & de la Perſe. Il enſeigne le vrai ſyſtème de l'univers. Les hommes étonnés apprennent que le ſoleil eſt immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes ſont autant de ſoleils diſperſés dans l'eſpace, & éclairant chacun un monde. Une harmonie éternelle préſide au cours des aſtres, & les règle par ſes accords. La doctrine des nombres s'établit, premier fruit d'une fauſſe application de la géométrie à la phyſique: & l'eſprit humain, pendant des ſiècles, croit voir dans de vains calculs arithmétiques, l'eſſence même de Dieu, & les myſtères les plus profonds de la nature.

L'eſprit humain prend une nouvelle route à la

ſuite d'un homme paſſionné pour la vérité, mais qui déſeſpérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate eſt l'auteur de cette révolution : eſprit ſupérieur à ſon ſiècle, comme Deſcartes, ennemi comme lui de la ſcience des mots, comme lui ſecouant les erreurs, bravant les opinions, cherchant l'évidence, comme lui créateur d'une méthode, & inventeur d'une philoſophie nouvelle.

Mais l'homme trop ignorant & trop hardi, ne pouvoit conſentir long-temps à ne connoître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pythagore avoit tout expliqué par les nombres : Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le ſuivre dans ſa métaphyſique ſublime, élevé au deſſus des ſens & de la matière, deſſinant un monde intelligible, image & production du premier Etre, ſon idée incréée, plan & modèle de tout ce qui exiſte & qui exiſtera à jamais. Le monde ſenſible n'eſt que cette idée éternelle & manifeſtée au dehors. L'être intellectuel eſt inaltérable & parfait. L'être matériel incapable d'une ſtabilité d'eſſence, change, tombe, s'élève, naît, meurt, ſe détruit & ſe reproduit ſans ceſſe. De ce mouvement continuel & rapide naiſſent ſans ceſſe de

nouveaux rapports dans la matière. On ne peut donc ni la saisir, ni la connoître : la vérité n'est que pour Dieu, la vraisemblance pour l'homme.

Dès ce moment, l'art de douter se réduit en principes. L'esprit humain, comme une vague flottante, est sans cesse entraîné vers les extrémités opposées. Ici la matière est dans un mouvement éternel ; ailleurs elle est dans une éternelle immobilité. Suivant la secte Eléatique, toutes les parties de l'univers sont assoupies dans le repos. Le monde entier n'est qu'une masse. Rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt. Les sens & la raison sont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'élève du milieu de cette secte, & il proscrit également toutes les vérités physiques ou morales.

Nouvelle révolution. Les mouvemens renaissent. Le vuide est admis. Des atômes innombrables jettés par millions, & errans dans le vuide, se choquent & s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire, tendent à s'éloigner du centre ; principe dont Descartes a fait un si grand usage. Tout s'opère par des combinaisons de masses & de mouvemens. De l'assemblage des atômes résultent les corps. De l'assemblage des corps résultent les mondes. Ce système s'agrandit. On donne à chacune de ces

parties élémentaires paſſives un principe actif & divin. La vie circule avec le méchaniſme, & les mondes s'arrangent.

Cependant, tandis qu'Alexandre va fonder en Aſie un empire qui doit s'élever & tomber avec lui, le précepteur d'Alexandre en fondoit un autre qui devoit ſubſiſter vingt ſiècles. Ariſtote paroît. Tout change. La matière, la forme & la privation s'emparent de l'univers. La matière, ſujet éternel & paſſif, tend ſans ceſſe au mouvement: elle appelle la forme, principe actif, qui vient s'unir à elle, & conſtitue ſon eſſence. La privation n'eſt qu'un néant néceſſaire pour que la matière devienne un corps plutôt qu'un autre. La Nature, comme une force inviſible, eſt répandue dans la maſſe univerſelle; elle la domine, elle l'agite, elle l'aſſujettit impérieuſement à toutes les formes, & ſe ſubdiviſe elle-même en une infinité de formes qui naiſſent & ſe détruiſent tour-à-tour. Delà les changemens des corps. La terre ſe gouverne par un rapport caché avec les cieux. Mille vertus ſecrètes circulent dans toutes ſes parties. Tel fut le dernier des grands ſyſtèmes que la Grèce créa ſur l'univers.

Mille ſectes rivales naiſſent de ces principales ſectes; elles ſe ſubdiviſent comme de petits états formés d'une grande monarchie. Au milieu

de tant d'opinions, la philoſophie fait peu de progrès. Il manquoit une méthode pour apprendre. Au lieu d'obſerver, on cherchoit la première eſſence des choſes. Les hommes de génie égarés par des idées métaphyſiques brillantes, déduiſoient d'un principe arbitraire toute la conſtitution du monde. Loin de s'aſſujettir à la marche de la nature, ils commandoient à la nature de ſuivre la leur. La foule des diſciples n'étoit que des troupeaux obéiſſans. On reſpectoit un maître qu'il eût fallu juger. Toutes les écoles ſe combattoient. Delà les diſputes éternelles, les queſtions frivoles ou obſcures, les argumens captieux, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paroître ſavans plutôt que de l'être, tous obſtacles invincibles à la découverte de la vérité.

Cependant Athènes, le ſéjour & le centre de la philoſophie, dégénère; ſon gouvernement ſe corrompt; les révolutions amènent l'eſclavage. La philoſophie ſe tait ou s'avilit. La faveur des Ptolomées la rappelle en Egypte; mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'hiſtoire des philoſophes Grecs, on les explique, on les commente, ſans aller au delà. Dans Rome, même ſtérilité. La langue formée par des orateurs & des conquérans, ſe refuſe même aux idées abſtraites. Les philoſophes honorés, avilis, bannis

& rappellés, égorgés ou placés ſur le trône, au milieu de tant de révolutions & de ſang, conſervent le dépôt des connoiſſances ſans l'augmenter. On a trouvé ſeulement une nouvelle méthode. Les Eclectiques naiſſent dans Alexandrie. On choiſit ſans inventer; & il ſe forme une philoſophie nouvelle du débris de toutes les anciennes.

La ſuperſtition s'étend avec l'effroi qu'inſpirent les tyrans. La philoſophie théurgique s'élève. On prodigue les enchantemens & les myſtères. On traîne des victimes humaines au fond des antres, pour y découvrir l'avenir. La doctrine des Génies inventés par Platon, s'étend; & on en abuſe. La philoſophie n'eſt plus que l'art d'interroger les cieux ou les enfers. Un Platoniſme plus pur s'inſinue dans l'Egliſe naiſſante; & les ouvrages du diſciple de Socrate ſont preſque mis ſur l'autel à côté des livres ſacrés. Bientôt après l'empire ſe diviſe. Rome tombe. L'Europe eſt en proie aux Barbares. La philoſophie s'anéantit dans l'occident. Elle ſe ſoutient encore dans l'empire de Byzance. Mais cet arbre deſſéché depuis neuf ou dix ſiècles, ne produit plus de nouveaux fruits. Les idées des philoſophes Grecs ſont des bornes que l'audace humaine n'oſe franchir.

Les révolutions ſe ſuccèdent, & les Arabes

s'élèvent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philoſophie aux conquêtes. Alors la connoiſſance des cieux renaît. De nouvelles tables aſtronomiques ſont dreſſées. Les mathématiques reparoiſſent. La chymie commence à analyſer les corps. Pendant quatre ſiècles quelque lumière perce à travers la barbarie du reſte du monde ; mais la ſcience de la nature n'avance point. Une dépendance ſervile enchaînoit les eſprits. Platon avoit ſoumis les premiers chrétiens ; Ariſtote ſubjugue les Arabes. Accoutumés à croire & à ſervir, ils ſe ſoumettent aux livres d'Ariſtote, comme ils s'étoient ſoumis à l'alcoran. Ils adorent ce philoſophe, comme ils adoroient leurs califes. O aviliſſement de l'eſprit humain ! Il ſemble que ſa liberté ſoit un poids qui l'accable. Ariſtote règne ſur une partie de l'univers. Il domine à Samarcande & dans la Perſe, comme en Afrique & dans l'Eſpagne.

Vers le onzième ſiécle, la Scholaſtique s'étend ſur tout l'occident. Elle y prend naiſſance au milieu de la barbarie. Ariſtote s'empare encore de ce nouvel empire. Mais on n'en ſait pas même aſſez pour adopter ſes erreurs. Ses ſentimens défigurés par les Arabes ſont expliqués par l'ignorance. Un jargon barbare & le mêlange des plus mépriſables ſubtilités, les

obſcurcit encore. Cet état dura cinq ſiècles. Heureuſement il ſe fit une révolution. Des Tartares, en précipitant les Goths ſur l'occident, y avoient étouffé la philoſophie. D'autres Tartares ſous le nom de Turcs la font renaître.

La chûte de Conſtantinople donne une ſecouſſe, & fait refluer les Grecs vers l'Italie. La nature ſe réveille après mille ans. De nouvelles lumières ſe répandent. Chacun veut étudier; chacun veut connoître; mais ſous tant de ruines, la route de la vérité s'eſt perdue. On ſe tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les myſtères de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Egyptiens. On cherche la nature par-tout, excepté dans elle-même. La domination d'Ariſtote s'affermit de nouveau; & en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le ſeul interprète de la nature. Voilà quel fut l'état de la philoſophie juſqu'au commencement du dix-ſeptième ſiècle, époque à peu près de la naiſſance de Deſcartes.

On voit que la connoiſſance générale du monde étoit très-peu avancée, ſi même elle étoit commencée. On avoit cependant des connoiſſances certaines ſur pluſieurs objets. De ce nombre étoient les obſervations aſtronomiques

faites en Grèce, dans Alexandrie, & du temps des Arabes; car pour l'aſtronomie, il ſuffit de bien voir & de calculer. Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette ſcience s'étoit accrue de ſiècle en ſiècle par les travaux de pluſieurs grands hommes; ces vérités ſe trouvoient réunies dans Euclide, Appollonius, Archimède, Pappus & Diophante. En méchanique, pluſieurs inventions admirables d'Archimède. En médecine, les ouvrages d'Hippocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art. En anatomie, un excellent traité de Galien, où il avoit raſſemblé toutes les obſervations anatomiques faites avant lui, & où il en avoit ajouté quelques-unes de nouvelles. Enfin ſur l'hiſtoire naturelle, le livre de Pline, où ſont les plus grandes vues ſur la nature, mélées à quelques erreurs de détail; & ſur-tout le traité des animaux d'Ariſtote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connoiſſances réunies, que dix peut-être des plus ſavans hommes de l'Europe auroient de la peine, dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes. Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à-peu-près exact de toutes les richeſſes philoſophiques des anciens.

Page 13. (2) Il y a dans chaque ſiècle un eſprit général qui influe, ſans qu'on s'en apper-

çoive, ſur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il eſt très-sûr que le ſeizième & le dix-ſeptième furent marqués par de grands changemens & de grandes découvertes. Navigation, commerce, politique, ſciences, belles-lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenants & actifs, qui font des choſes extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, & changer ou en bien ou en mal tout ce qui eſt établi. Découverte de l'Amérique par Chriſtophe Colomb en 1492. Découverte des Indes par Vaſco de Gama en 1497. Conquête du Méxique par Cortès en 1518; du Pérou par Pizare en 1525. Expédition de Magellan vers les terres auſtrales en 1519. Voyage autour du monde par Drak en 1577. Etabliſſement du proteſtantiſme dans la moitié de l'Europe vers 1525. Copernic, né à Thorn en 1473, publia le vrai ſyſtème du monde en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, gentilhomme Danois, dépenſa plus de cent mille écus à l'aſtronomie; mort à Prague en 1601. Képler, aſtronome Allemand, auteur des fameuſes loix ſur le cours des planètes, né en 1571, mort à Ratisbonne en 1630. Les verres concaves & convexes inventés en Italie vers 1295, par Alexandre Spina, religieux. Le premier téleſcope formé par Jacques Métius, Hollandois, en

1609. Galilée, auteur de plusieurs belles découvertes en astronomie, & de la théorie du mouvement dans la chûte des corps, mort à Florence en 1642. Le fameux Bacon, Baron de Vérulam, né à Londres en 1560, mort en 1626; On sait tout ce que les sciences lui doivent, & quelles vues il avoit principalement sur la physique expérimentale. Il y a apparence que l'esprit général de ces temps-là, & les travaux de tous ces hommes célèbres, ont contribué à former Descartes. Quelques auteurs cependant assurent qu'il n'avoit point lu les ouvrages de Bacon; & il nous dit lui-même dans une de ses lettres, qu'il ne lut que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela est, il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande.

Page 15. (3) René Descartes, Seigneur du Perron, dont on fait ici l'éloge, naquit à La Haye en Touraine le 30 Mars 1596, de Jeanne Brochard, fille d'un Lieutenant Général de Poitiers, & de Joachim Descartes, Conseiller au Parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils. Sa maison étoit une des plus anciennes de la Touraine. Il avoit eu dans sa famille un Archevêque de Tours, & plusieurs braves gentilshommes qui avoient servi avec distinction. Ils étoient vraiment dignes d'être nobles,

car dans le temps des guerres civiles ils avoient toujours été fidèles au Roi & à l'Etat. Son père, soit par goût, soit par raison de fortune, entra dans la robe; profession qui n'est mise au dessous de celle des armes, que par un préjugé barbare. Au reste ce n'est pas pour louer Descartes que nous entrons dans tous ces détails; c'est pour honorer sa famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des pères aux enfans. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres? Depuis que le père de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendans y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des charges dans le Parlement de Bretagne. Madame la Présidente de Châteaugiron, dernière de la famille, vient de mourir. On dit qu'elle avoit dans son caractère plusieurs traits de ressemblance avec Descartes. Il y a eu aussi une Catherine Descartes, nièce du philosophe, célèbre par son esprit, & par son talent pour les vers agréables. Elle est morte en 1706.

Page 16. (4) Descartes étoit né avec une complexion très-foible; & les médecins ne manquèrent pas de dire qu'il mourroit très-jeune; cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu sa mère

preſque en naiſſant, il fut très redevable aux ſoins d'une nourrice qui ſuppléa à la nature par tous les ſoins de la tendreſſe. Deſcartes en fut très-reconnoiſſant. Il lui fit une penſion viagère qui lui fut payée exactement juſqu'à la mort ; & comme il n'étoit pas de ceux qui croyent que l'argent acquitte tout, il joignoit encore à ces bienfaits les devoirs & l'attachement d'un fils. Son père ne voulut point fatiguer des organes encore foibles par des études prématurées ; il lui donna le temps de croître & de ſe fortifier. Mais l'eſprit de Deſcartes alloit au devant des inſtructions. Il n'avoit pas encore huit ans, & déja on l'appelloit le philoſophe. Il demandoit les cauſes & les effets de tout, & ſavoit ne pas entendre ce qui ne ſignifioit rien. En 1604, il fut mis au collège de la Flèche. Son imagination vive & ardente fut la première faculté de ſon ame qui ſe déploya. Il cultiva la poéſie avec tranſport. Il créoit des images, en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progreſſion eſt dans la nature, & on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poéſie lui demeura toujours, & peu de temps avant ſa mort il fit des vers françois à la Cour de Suède. C'eſt une reſſemblance qu'il eut avec Platon, & que Léibnitz eut avec lui. Il aimoit auſſi beaucoup l'hiſtoire, & paſſoit les jours &

les nuits à lire ; mais cette paſſion ne devoit pas durer long-temps. On a une prémière avidité qu'on ſe hâte de ſatisfaire ; on veut connoître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a ſu, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on ſe dégoûte, on laiſſe là les livres, on revient ſur ſoi-même, & on n'étudie plus que la nature : telle a été la marche de Deſcartes. Il étoit encore à la Flèche en 1610, lorſque le cœur du plus grand & du meilleur des Rois, aſſaſſiné dans Paris, y fut porté pour être dépoſé dans la chapelle des Jéſuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, & nommé parmi les vingt-quatre gentilshommes qui allèrent au devant de ce triſte dépôt. Il étudioit alors en philoſophie. Il y fit des progrès qui annoncèrent ſon génie ; car au lieu d'apprendre il doutoit. La logique de ſes maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles ou dangereux ; il s'occupoit à l'en ſéparer, *comme le Statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui eſt informe.* Leur métaphyſique le révoltoit par la barbarie des mots & le vuide des idées ; leur phyſique, par l'obſcurité du jargon, & par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquoit pas. Les mathématiques ſeules le ſatisfirent ; il y trouva l'évidence qu'il cherchoit par-tout. Il s'y livra en homme

qui avoit beſoin de connoître. Quelques auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au collège, ſa fameuſe *analyſe*. Ce ſeroit un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui à vingt-cinq ans avoit trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en ſoit de cette particularité, Deſcartes finit ſes études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premières études eſt de s'imaginer ſavoir beaucoup. Deſcartes étoit déja aſſez avancé pour voir qu'il ne ſavoit rien. En ſe comparant avec tous ceux qu'on nommoit ſavans, il apprit à mépriſer ce nom. Delà au mépris des ſciences, il n'y a qu'un pas. Il oublia donc & les lettres, & les livres & l'étude; & celui qui devoit créer la philoſophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute eſpèce de connoiſſances. Voilà à-peu-près tout ce que nous ſavons des premieres années de Deſcartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, & que l'eſprit humain, après cinq ou ſix mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne ſeroit peut-être pas inutile de raſſembler tout ce qu'on peut ſavoir ſur l'éducatiou des hommes célèbres. Ce ſeroit une eſpèce de phyſique expérimentale ſur les ames, qui auroit ſon utilité. Tous ces faits réunis & comparés pourroient conduire à des principes; & peut-être à la fin

pourroit-on former un ſyſtème complet qui auroit ſes règles générales & particulières, ſelon les gouvernemeus, les religions, les climats, la force ou la foibleſſe des organes, la trempe des caractères & des eſprits, les rangs des citoyens, & les différens buts de chaque éducation. Mais peut-être eſt-on encore auſſi éloigné d'un pareil ſyſtème, qu'on l'eſt du ſyſtème général du monde. Tout ce qui tient à l'homme eſt preſque auſſi inconnu, que tout ce qui tient à la narure.

Page 17. (5) Il étoit impoſſible que Deſcartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaiſirs. En 1614 il fit à Paris l'eſſai d'une liberté dangereuſe; mais ſon génie le ramena bientôt. Tout-à-coup il rompt avec ſes amis & ſes connoiſſances. Il loue une petite maiſon dans un quartier déſert du faubourg Saint Germain, s'y enferme avec un ou deux domeſtiques, n'avertit perſonne de ſa retraite, & y paſſe les années 1615 & 1616 appliqué à l'étude, & inconnu preſqu'à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de plus de deux ans qu'un ami le rencontra par haſard dans une rue écartée, s'obſtina à le pourſuivre juſques chez lui, & le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce ſeul trait, du caractère de

Deſcartes,

Deſcartes, & de la paſſion que lui inſpiroit l'étude. Il eſt rare que ceux qui ne ſont pas capables de choſes extrêmes, faſſent jamais rien de grand.

Idem. (6) Les voyages de Deſcartes méritent, je crois, une attention particulière dans ſon hiſtoire. Tous les grands philoſophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa ſa jeuneſſe à parcourir l'Aſie, & à s'inſtruire en Egypte. Solon recueillit des connoiſſances chez tous les peuples ſavans. Pythagore étudia ſous Phérécide & ſous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèſe & les principales villes d'Italie. Platon, après avoir vu pluſieurs villes de Grèce, fit le voyage de Memphis, y ſéjourna long-temps, obſerva une partie de l'Orient, & revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, & rapporta de ſes voyages des connoiſſances innombrables. Parmi nous, il ſemble que les voyages ſoient moins néceſſaires. Toutes les connoiſſances ſont raſſemblées dans les livres; & l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliothèque, on trouve l'univers ſans ſortir de chez ſoi. Mais cet univers, compoſé de la main des hommes, reſſemble-t-il aſſez à l'univers réel? Les idées acquiſes par une réflexion froide & lente, au

fond d'un cabinet, ſont-elles auſſi vives & auſſi fortes, que celles qui naîtroient du ſpectacle du monde ? L'homme qui lit, croit ſur parole ; l'homme qui voit, juge par lui-même : il interroge la nature, & peut lui arracher des ſecrets qu'elle avoit cachés juſqu'alors. D'ailleurs, il en eſt des livres, par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux. Les traits s'altèrent en paſſant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de ſon modèle. Ajoutez que chacun a ſa manière de voir & de ſaiſir les grands réſultats ; & la manière de l'un n'eſt preſque jamais celle de l'autre. Ce n'eſt même qu'en parcourant ſucceſſivement une foule de grands objets, que l'on accoutume ſon ame à bien voir & à comparer. L'eſprit s'étend avec l'eſpace qu'il veut embraſſer. Enfin tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de ſon génie : on ne la connoît donc point, ſi on ne l'étudie dans elle-même. C'étoit là la grande maxime de Deſcartes. Il n'avoit, diſoit-il, d'autre livre que le monde. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les philoſophes & les hommes de génie employaſſent au moins dix ans de leur vie à voyager. Bientôt tout le globe ſeroit parfaitement connu. L'hiſtoire naturelle, qui tient à toutes les ſciences phyſiques, feroit des progrès immenſes ;

l'hiſtoire de l'homme, d'où dépend toute la ſcience morale, ſeroit enfin commencée. De ces deux objets réunis, combien réſulteroient de connoiſſances, ſoit pour les arts, qui ne ſont que l'imitation de la nature, ſoit pour le gouvernement & la légiſlation, qui ne ſont que l'art de diriger l'homme en ſociété vers le bonheur? Mais ſur cet objet, comme ſur beaucoup d'autres, on eſt réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainſi, il faudroit, ce qui n'arrivera preſque jamais, ou que les philoſophes puſſent être riches, ou que ceux qui ſont puiſſans puſſent être philoſophes; il faudroit que tous les Princes & tous les Souverains conſpiraſſent à une entrepriſe utile, & qui n'eſt que pour le bonheur des hommes.

Page 18. (7) Deſcartes avoit vingt-un ans lorſqu'il ſortit de France pour la première fois. C'étoit en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un ſpectacle curieux, qu'un pays où tout commençoit à naître, & où tout étoit l'ouvrage de la liberté. Mais s'il y vit un terrain nouveau créé, pour ainſi dire, & arraché à la mer, s'il vit le ſpectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce & des villes de la Hollande, il fut auſſi témoin des querelles ſanglantes des Gomariſtes & des Arminiens. On ſait comment

l'ambition du Prince d'Orange voulut faire servir ces guerres de religion à sa grandeur. Barnevelt, âgé de soixante-seize ans, fut condamné, & mourut sur l'échafaud, pour avoir voulu garantir son pays du despotisme. Ce furent là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Descartes pour la connoissance de l'esprit humain. En 1619 il passa en Allemagne. Quelques années plutôt, il y auroit vu ce Rodolphe, qui conversoit avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ses ministres; & faisoit avec Képler des tables astronomiques, tandis que les Turcs ravageoient ses Etats. Il vit couronner à Francfort Ferdinand II; & il paroît qu'il observa avec curiosité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou sacrées, qui rendent plus imposant aux yeux des peuples, le Maître qui doit les gouverner. Ce couronnement fut le signal de la fameuse guerre de trente ans. Descartes passa les années 1619 & 1620 en Bavière, dans la Souabe, dans l'Autriche & dans la Bohème. En 1621 il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Silésie; pénétra dans le nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, visita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stétin dans la Marche de Brandebourg, passa au Duché de Mékelbourg, & delà dans le Holstein, & enfin s'embarqua sur l'Elbe,

d'où il retourna en Hollande. Il fut ſur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avoit pris à Embden un bateau pour lui ſeul & ſon valet. Les Mariniers, à qui ſon air doux & tranquille, & ſa petite taille n'en impoſoit pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ſes dépouilles. Comme ils ne ſe doutoient pas qu'il entendît leur langue, ils eurent l'heureuſe imprudence de tenir conſeil devant lui. Par bonheur Deſcartes ſavoit le Hollandois. Il ſe lève tout-à-coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, & menace de percer le premier qui oſeroit approcher. Cette heureuſe audace les intimida, & Deſcartes fut ſauvé. A quoi tient les plus grands événemens de ce monde! Quatre ou cinq Mariniers de la Weſtfriſe pensèrent diſpoſer de celui qui devoit faire la révolution de l'eſprit humain. C'eſt ainſi qu'une vague de plus ſur la petite barque qui tranſportoit Céſar d'Epire en Italie, auroit probablement donné une nouvelle face au monde. Deſcartes paſſa la fin de 1621 & les premiers mois de 1622 à la Haye. C'eſt là qu'il vit cet Electeur Palatin, qui pour avoir été couronné Roi, étoit devenu le plus malheureux des hommes. Il paſſoit ſa vie à ſolliciter des ſecours, & à perdre des batailles. La Princeſſe Eliſabeth ſa fille, que ſa liaiſon

avec Deſcartes rendit depuis ſi fameuſe, avoit alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle étoit errante avec ſa mère, & partageoit des maux qu'elle ne ſentoit pas encore. La même année, Deſcartes traverſa les Pays-Bas Eſpagnols, & s'arrêta à la Cour de Bruxelles. La trève entre l'Eſpagne & la Hollande étoit rompue. Il y vit l'Infante Iſabelle, qui ſous un habit de Religieuſe gouvernoit dix provinces, & ſignoit des ordres pour livrer des batailles, à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Eſpagne, l'Amérique & les Indes ſous un habit de cordelier. Ces biſarreries de l'orgueil n'étonnoient point alors. En 1623 il fit le voyage d'Italie; il traverſa la Suiſſe, où il obſerva plus la nature que les hommes; s'arrêta quelque temps dans la Vateline; vit à Veniſe le mariage du Doge avec la mer Adriatique, cérémonie bizarre & pompeuſe, inſtituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue néceſſaire, parce qu'elle ſe trouve établie; & arriva enfin à Rome ſur la fin de 1624. Il y fut témoin d'un jubilé qui attiroit une quantité prodigieuſe de peuple de tous les bouts de l'Europe. Ce mêlange de tant de nations différentes étoit un ſpectacle intéreſſant pour un philoſophe. Deſcartes y donna toute ſon attention. Il comparoit les caractères de tous ces

peuples réunis, comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux, les manières des différentes écoles de peinture. En 1625 il passa par la Toscane. Galilée étoit alors âgé de soixante ans; & l'Inquisition ne s'étoit pas encore flétrie par la condamnation de ce grand homme. En 1631 il fit le voyage d'Angleterre, & en 1634 celui de Danemark. L'Espagne & le Portugal sont les seuls pays de l'Europe où Descartes n'ait pas voyagé.

Page 19. (8) Descartes porta les armes dans sa jeunesse. D'abord en Hollande, sous le célèbre Maurice de Nassau, qui affermit la liberté fondée par son père, & mérita de balancer la réputation de Farnèse; delà en Allemagne, sous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux religions opposées, l'ambition des chefs, le fanatisme des peuples, la fureur des partis, l'abus des succès, l'orgueil du pouvoir, & trente provinces dévastées, parce qu'on se disputoit à qui gouverneroit la Bohème. Il passa ensuite au service de l'Empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du Comte de Bucquoi, Général de l'armée Impériale, qui fut tué dans une déroute, de trois coups de lance, & de plus de trente coups de pistolet, le dé-

goûta du métier des armes. Il avoit ſervi environ quatre ans, & en avoit alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au ſiège de la Rochelle il combattit, comme volontaire, dans une bataille contre la flotte Angloiſe. On ſe doute bien que l'ambition de Deſcartes n'étoit point de devenir un grand Capitaine. Avide de connoître, il vouloit étudier les hommes dans tous les états : & malheureuſement la guerre eſt devenue un des grands ſpectacles de l'humanité. Il avoit d'abord aimé cette profeſſion, comme il l'avouoit lui-même, ſans doute parce qu'elle convenoit à l'activité inquiète de ſon ame ; mais dans la ſuite un coup-d'œil plus philoſophique ne lui laiſſa voir que le malheur des hommes. Il regardoit comme une infortune le funeſte devoir de verſer le ſang de ſes ſemblables ; & ne ſavoit quel nom donner à ces nations qui vont s'égorger en riant, & plaiſantent ſur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes ſur la guerre ; mais l'humanité attend encore un homme qui s'élève avec courage contre ces horribles conventions qu'ont fait les peuples, d'avoir le droit de ſe maſſacrer pour quelques arpens de terre, ou pour la pêche de quelques poiſſons.

Page 22. (9) Ce fut en 1625, au retour de ſon voyage d'Italie, que Deſcartes fit ſes obſervations ſur la cîme des Alpes. Il eſt peu

d'ames ſenſibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inſpire de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuſe & ſauvage ; le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traverſées ; & le philoſophe s'y occupe des phénomènes de la nature. Deſcartes y compoſa une partie de ſon ſyſtème ſur les grêles, les neiges, les tonnerres & les tourbillons de vents. On pourroit le comparer à ce peintre célèbre, qui ſur mer, au milieu d'une tempête, tenoit ſon crayon, & s'applaudiſſoit en deſſinant ces beautés terribles de la nature.

Page 23. (10) Dès ſon enfance, Deſcartes avoit l'habitude de méditer. Lorſqu'il étoit à la Flèche, on lui permettoit, à cauſe de la foibleſſe de ſa ſanté, de paſſer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément ſur les objets de ſes études ; & il en contracta l'habitude pour le reſte de ſa vie. Ce temps où le ſommeil a réparé les forces, où les ſens ſont calmes, où l'ombre & le demi-jour favoriſent la rêverie, & où l'ame ne s'eſt point encore répandue ſur les objets qui ſont hors d'elle, lui paroiſſoit le plus propre à la penſée. C'eſt dans ces matinées qu'il a fait la plûpart de ſes découvertes, & arrangé ſes mondes. Il porta à la guerre ce même eſprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver

ſur les frontières de Bavière, dans un lieu très-écarté, il y paſſa pluſieurs mois dans une ſolitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchoit alors les moyens de créer une ſcience nouvelle. Sa tête fatiguée ſans doute par la ſolitude, ou par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des ſonges myſtérieux. Il crut voir des fantômes ; il entendit une voix qui l'appelloit à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'hiſtorien de ſa vie, que ces ſonges ne vinſſent du ciel ; & il y mêla un ſentiment de religion. Au reſte, ces ſortes de foibleſſes ne doivent pas étonner même dans un grand homme. Ne connoît-on pas le génie de Socrate, le ſpectre de Brutus, le fantôme qui apparut à Céſar ſur les bords du Rubicon, l'abîme qui étoit ſans ceſſe ouvert à côté de Paſcal ? Ce ſont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêt, ou troublée par une grande paſſion. Il ſembleroit cependant qu'un philoſophe devroit être un peu plus exempt qu'un autre de ces ſortes d'accès.

Page 24. (11) La première étude qui attacha véritablement Deſcartes, fut celle des mathématiques. Dans ſon enfance il les étudia avec tranſport, & en particulier l'algèbre, & l'analyſe des anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lorſ-

qu'il renonça brusquement à tous les plaisirs, & qu'il passa deux ans dans la retraite, il employa tout ce temps à l'étude de la géométrie. En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problême à résoudre. Descartes vit un grand concours de passans qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha; mais l'affiche étoit en Flamand qu'il n'entendoit pas. Il pria un homme qui étoit à côté de lui, de la lui expliquer. C'étoit un mathématicien nommé Beckman, principal du collège de Dordrecht. Le principal, homme grave, voyant un petit officier François en habit uniforme, crut qu'un problême de géométrie n'étoit pas fort intéressant pour lui; & apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudroit le problême. C'étoit une espèce de défi. Descartes l'accepta; le lendemain matin le problême étoit résolu. Beckman fut fort étonné; il entra en conversation avec le jeune homme; & il se trouva que le militaire de vingt ans en savoit beaucoup plus sur la géométrie que le vieux professeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Suabe, il eut une aventure à peu près pareille avec Faulhaber, mathématicien Allemand. Celui-ci venoit de donner un gros livre sur l'algèbre, & il traitoit Descartes assez lestement,

comme un jeune officier aimable, & qui ne paroiſſoit pas tout-à-fait ignorant. Cependant un jour, à quelques queſtions qu'il lui fit, il ſe douta que Deſcartes pouvoit bien avoir quelque mérite. Bientôt à la clarté & à la rapidité de ſes réponſes ſur les queſtions les plus abſtraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puiſſant génie, & ne regarda plus qu'avec reſpect celui qu'il croyoit honorer en le recevant chez lui. Deſcartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus ſavans géomètres de ſon ſiècle. Il ne ſe paſſoit pas d'année qu'il ne donnât la ſolution d'un très-grand nombre de problêmes qu'on lui adreſſoit dans ſa retraite : car c'étoit alors la méthode entre les géomètres, à peu près comme les anciens Sages & même les Rois dans l'Orient, s'envoyoient des énigmes à deviner. Deſcartes eut beaucoup de part à la fameuſe queſtion de la roulette ou de la cycloïde. La cycloïde eſt une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution ſur une ligne droite. Ainſi quand une roue de caroſſe tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air un cycloïde. Cette ligne fut découverte par le père Merſenne, expliquée par Roberval, examinée par Deſcartes qui en découvrit la tangente,

uſurpée par Toricelli qui s'en donna pour l'inventeur, approfondie par Paſcal, qui contribua beaucoup à en démontrer la nature & les rapports. Depuis, les géomètres les plus célèbres, tels que Huyghens, Wallis, Wren, Léibnitz, & les Bernouilli y travaillèrent encore. Avant de finir cet article, il ne ſera peut-être pas inutile de remarquer que Deſcartes, qui fut le plus grand géomètre de ſon ſiècle, parut toujours faire aſſez peu de cas de la géométrie. Il tenta au moins cinq ou ſix fois d'y renoncer, & il y revenoit ſans ceſſe. C'eſt ainſi que la Mothe paſſa ſa vie à écrire contre les vers & à en faire.

Page 26. (12) C'eſt un ſpectacle auſſi curieux que philoſophique, de ſuivre toute la marche de l'eſprit de Deſcartes, & de voir tous les degrés par où il paſſa pour parvenir à changer la face des ſciences. Heureuſement en nous donnant ſes découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit mené. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Inventeurs euſſent fait de même; mais la plûpart nous ont caché leur marche, & nous n'avons que le réſultat de leurs travaux. Il ſemble qu'ils ayent craint ou de trop inſtruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en ſe montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en ſoit, voici la marche de

Deſcartes. Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter. Il ne trouvoit dans les leçons de ſes maîtres que des opinions ; & il cherchoit des vérités. Ce qui le frappoit le plus, c'eſt qu'il voyoit qu'on diſputoit ſur tout. A dix-ſept ans, ayant fini ſes études, il s'examina ſur ce qu'il avoit appris : il rougit de lui-même ; & puiſqu'il avoit eu les plus habiles maîtres, il conclut que les hommes ne ſavoient rien, & qu'apparemment ils ne pouvoient rien ſavoir. Il renonça pour jamais aux ſciences. A dix-neuf il ſe remit à l'étude des mathématiques qu'il avoit toujours aimées. A vingt-un il ſe mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choſes extravagantes & fort approuvées, il apprenoit, dit-il, à ſe défier de l'eſprit humain, & à ne point regarder l'exemple, la coutume & l'opinion comme des autorités. A vingt-trois, ſe trouvant dans une ſolitude profonde, il employa trois ou quatre mois de ſuite à penſer. Le premier pas qu'il fit, fut d'obſerver que tous les ouvrages compoſés par pluſieurs mains, ſont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris, & achevés par un ſeul homme : c'eſt ce qu'il eſt aiſé de voir dans les ouvrages d'architecture, dans les ſtatues, dans les tableaux, & même dans les plans de légiſlation

& de gouvernement. Son ſecond pas fut d'appliquer cette idée aux ſciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pièces de rapport, groſſies des opinions de chaque philoſophe, tous d'un eſprit & d'un caractère différent. Cet aſſemblage, cette combinaiſon d'idées ſouvent mal liées & mal aſſorties, peut-elle autant approcher de la vérité, que le feroient les raiſonnemens juſtes & ſimples d'un ſeul homme? Son troiſième pas fut d'appliquer cette même idée à la raiſon humaine. Comme nous ſommes enfans avant que d'être hommes, notre raiſon n'eſt que le compoſé d'une foule de jugemens ſouvent contraires, qui nous ont été dictés par nos ſens, par notre nourrice & par nos maîtres. Ces jugemens n'auroient-ils pas plus de vérité & plus d'unité, ſi l'homme, ſans paſſer par la foibleſſe de l'enfance, pouvoit juger en naiſſant, & compoſer lui ſeul toutes ſes idées? Parvenu juſques-là, Deſcartes réſolut d'ôter de ſon eſprit toutes les opinions qui y étoient, pour y en ſubſtituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes, après qu'il les auroit vérifiées; & ce fut ſon quatrième pas. Il vouloit, pour ainſi dire, recompoſer ſa raiſon, afin qu'elle fût à lui, & qu'il pût s'aſſurer pour la ſuite, des fondemens de ſes connoiſſances. Il ne penſoit point encore à réformer les ſciences pour le public;

il regardoit tout changement comme dangereux. Les établiſſemens une fois faits, diſoit-il, ſont comme ces grands corps dont la chûte ne peut être que très-rude, & qui ſont encore plus difficiles à relever, quand ils ſont abattus, qu'à retenir quand ils ſont ébranlés. Mais comme il ſeroit juſte de blâmer un homme qui entreprendroit de renverſer toutes les maiſons d'une ville, dans le ſeul deſſein de les rebâtir ſur un nouveau plan, il doit être permis à un particulier d'abattre la ſienne, pour la reconſtruire ſur des fondemens plus ſolides. Il entreprit donc d'exécuter la première partie de ſes deſſeins, qui conſiſtoit à détruire; & ce fut ſon cinquième pas. Mais il éprouva bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'apperçus*, dit-il, *qu'il n'eſt pas auſſi aiſé à un homme de ſe défaire de ſes préjugés, que de brûler ſa maiſon.* Il y travailla conſtamment pluſieurs années de ſuite, & il crut à la fin en être venu à bout. Je ne ſais ſi je me trompe, mais cette marche de l'eſprit de Deſcartes me paroît admirable. Continuons de le ſuivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une ſociété d'hommes qui n'avoit pour but que la recherche de la vérité: on l'appelloit la confrairie des Roſe-Croix. Un de ſes principaux Statuts étoit de demeurer cachée. Elle avoit, à ce qu'on dit, pour fon-

dateur un Allemand né dans le quatorzième siècle. On raconte de cet homme des choses merveilleuses. Il avoit profondément étudié la magie, qui étoit alors une science fort importante. Il avoit voyagé en Arabie, en Turquie, en Afrique, en Espagne, avoit vu sur la terre des sages & des cabalistes, avoit appris plusieurs secrets de la nature, & s'étoit retiré enfin en Allemagne, où il vécut solitaire dans une grotte jusqu'à l'âge de cent six ans. On se doute bien qu'il fit des prodiges pendant sa vie, & après sa mort. Son histoire ne ressemble pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un soleil dans la grotte où il étoit enterré; & ce soleil n'avoit d'autre fonction que celle d'éclairer son tombeau. La confrairie fondée par cet homme extraordinaire étoit, dit-on, chargée de réformer les sciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paroissoit pas; & Descartes, malgré toutes ses recherches, ne put trouver un seul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle existoit, car on en parloit beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivoit pour & contre; & même en 1623 on fit l'honneur à ces philosophes de les jouer à Paris sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Descartes déchu de l'espérance de trouver dans cette société quelques secours pour ses desseins,

réſolut déſormais de ſe paſſer des livres & des ſavans. Il ne vouloit plus lire que dans ce qu'il appelloit *le grand livre du monde*, & s'occupoit à ramaſſer des expériences. A vingt-ſept ans, il éprouva une ſecouſſe qui lui fit abandonner les mathématiques & la phyſique; les unes lui paroiſſoient trop vuides, l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais à la première occaſion, il retournoit à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les ſciences abſtraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il eſpéroit trouver plus de ſecours pour cette ſcience; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Il vit que dans Paris, comme à Rome & dans Veniſe, il y avoit encore moins de gens qui étudioient l'homme que la géométrie. Il paſſa trois ans dans ces alternatives, dans ce flux & reflux d'idées contraires, entraîné par ſon génie tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet & tourmenté, & combattant ſans ceſſe avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans que tous ces orages ceſsèrent. Alors il penſa ſérieuſement à refaire une philoſophie nouvelle; mais il réſolut de ne point embraſſer de ſecte, & de travailler ſur la nature même. Voilà par quels degrés Deſcartes parvint à cette grande révo-

lution : il y fut conduit par le doute & l'examen. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes imitaſſent ſon exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, & de n'avoir pas reçu une foule d'opinions : mais tout philoſophe doit, au moins une fois dans ſa vie, faire l'examen & la revue de ſes idées, & juger tout ce qui eſt dans ſon ame. Cette méthode épargneroit bien des préjugés à la terre.

Page 28. (13) L'indépendance dont il eſt ici queſtion, eſt ce ſentiment honnête & vertueux qui ne connoît d'autre aſſujettiſſement que celui des loix ; qui pratique tous les devoirs de citoyen & de ſujet, mais qui ne peut ſouffrir d'autre chaîne ; reſpecte les titres, mais n'eſtime que le mérite ; ne fait ſa cour à perſonne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même ; ſe conforme aux uſages établis, mais ſe réſerve la liberté de ſes penſées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, eſt le propre caractère de l'honnête homme ; car il n'y a point de vraie honnêteté ſans élévation dans l'ame. Celui qui eſt trop ſoumis aux hommes ne ſera pas long-temps ſoumis aux loix ; & pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère que cette idée, que du moment qu'un homme perd ſa liberté, il perd la moitié de ſon ame.

On retrouve ce ſentiment en mille endroits des ouvrages de Deſcartes. *Je mets*, dit-il dans une de ſes lettres, *ma liberté à ſi haut prix, que tous les Rois du monde ne pourroient me l'acheter.* Ce ſentiment influa ſur la conduite de toute ſa vie.

Page 29. (14) Deſcartes fut très-long-temps incertain ſur le genre de vie qu'il devoit embraſſer. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Valteline, il eut quelqu'envie d'être Intendant de l'armée; mais ſes ſollicitations ne purent être aſſez vives pour qu'il réuſsît: il mettoit trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéreſſoit que ſa fortune. En 1625, il fut ſur le point d'acheter la charge de Lieutenant Général de Châtellerault; & comme il étoit perſuadé que pour exercer une charge il falloit être inſtruit, il manda à ſon père qu'il iroit ſe mettre à Paris chez un Procureur au Châtelet, pour y apprendre la pratique. Il faut avouer que c'étoit là un ſingulier apprentiſſage pour un homme tel que Deſcartes: il avoit alors vingt-neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avoit réuſſi, il eſt à croire que Deſcartes auroit fait comme le Préſident de Monteſquieu, & qu'il ne fût pas long-temps

resté juge. Enfin, après avoir passé dix ou douze ans à observer tous les états, il finit par n'en choisir aucun. Il résolut de garder son indépendance, & de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il pensoit sans doute que c'étoit assez remplir son devoir d'homme & de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

Idem. (15) Ce fut en 1629, sur la fin de Mars, que Descartes partit pour aller s'établir en Hollande ; il avoit alors trente-trois ans. Comme sa résolution auroit paru extraordinaire, il n'en avertit ni ses parens, ni ses amis ; il se contenta de leur écrire avant son départ. On ne manqua point de murmurer. Il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui soit capable de l'approuver. Mais son parti étoit pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagèrent à quitter la France. Le premier fut la raison du climat. Il craignoit que la chaleur, en exaltant un peu trop son imagination, ne lui ôtât une partie du sang-froid & du calme nécessaires pour les découvertes philosophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ses desseins. Mais son principal motif fut la passion qu'il avoit pour la retraite & le desir de vivre dans une solitude profonde. En France, il eût été sans cesse détourné de l'étude par ses parens ou ses amis. Il eût été

distrait par tous ces prétendus devoirs qu'on s'eſt impoſés pour remplir les vuides du temps, & auxquels on ne devroit être aſſujetti que lorſqu'on ne peut faire mieux: au lieu qu'en Hollande il étoit sûr qu'on n'exigeroit rien de lui. Il eſpéroit vivre parfaitement inconnu, ſolitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperoit de ſon commerce, tandis que lui s'occuperoit à penſer. Comme ſon grand but étoit la retraite, il prit toutes ſortes de moyens pour n'être pas découvert. Il ne confia ſa demeure qu'à un ſeul ami chargé de ſa correſpondance. Jamais il ne datoit ſes lettres du lieu où il demeuroit, mais de quelque grande ville où il étoit sûr qu'on ne le trouveroit pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très ſouvent de ſéjour, fuyant ſa réputation par-tout où elle le pourſuivoit, & ſe dérobant aux importuns qui vouloient ſeulement l'avoir vu. Il habitoit quelquefois dans les grandes villes; mais il préféroit ordinairement les villages ou les bourgs, & le plus ſouvent les maiſons ſolitaires tout-à-fait iſolées dans la campagne. Quelquefois il alloit s'établir dans une petite maiſon aux bords de la mer. On montre encore en pluſieurs endroits les maiſons qu'il a habitées, comme on voit à Sardam l'eſpèce de chaumière où logeoit le Czar

Pierre, dans le temps qu'il travailloit sur les chantiers de la Hollande. C'est ainsi que les hommes célèbres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Descartes avoit pour la Hollande étoit si vif, qu'il cherchoit à y attirer ceux de ses amis qui vouloient se retirer du monde. Je vais traduire une lettre qu'il écrivit à Balzac sur ce sujet; on la verra peut-être avec plaisir. « Je ne suis point » étonné, lui dit-il, qu'une ame grande & forte, » telle que la vôtre, ne puisse se plier aux » usages serviles de la cour. J'ose donc vous » conseiller de venir à Amsterdam, & de vous » y retirer, plûtôt que dans des chartreuses, » ou même dans les lieux les plus agréables » de France ou d'Italie. Je préfère même son » séjour à cette solitude charmante où vous » étiez l'année dernière. Quelque agréable que » soit une maison de campagne, on y manque » de mille choses qu'on ne trouve que dans » les villes. On n'y est pas même aussi seul » qu'on le voudroit. Peut-être y trouverez-vous » un ruisseau dont le murmure vous fera rêver » délicieusement, ou un vallon solitaire qui » vous jettera dans l'enchantement; mais aussi » vous aurez à vous défendre d'une quantité » de petits voisins qui vous assiégeront sans » cesse. Ici, comme tout le monde, excepté

» moi, eſt occupé au commerce, il ne tient
» qu'à moi de vivre inconnu à tout le monde.
» Je me promène tous les jours à travers un
» peuple immenſe, preſque auſſi tranquille-
» ment que vous pouvez le faire dans vos
» allées. Les hommes que je rencontre me
» font la même impreſſion, que ſi je voyois les
» arbres de vos forêts, ou les troupeaux de
» vos campagnes. Le bruit même de tous ces
» commerçans ne me diſtrait pas plus, que ſi
» j'entendois le bruit d'un ruiſſeau. Si je m'a-
» muſe quelquefois à conſidérer leurs mouve-
» mens, j'éprouve le même plaiſir que vous
» à conſidérer ceux qui cultivent vos terres :
» car je vois que le but de tous ces travaux
» eſt d'embellir le lieu que j'habite, & de pré-
» venir tous mes beſoins. Si vous avez du
» plaiſir à voir les fruits croître dans vos ver-
» gers, & vous promettre l'abondance, pen-
» ſez-vous que j'en aye moins à voir tous les
» vaiſſeaux qui abordent ſur mes côtes, m'ap-
» porter les productions de l'Europe & des
» Indes ? Dans quel lieu de l'univers trouve-
» rez-vous plus aiſément qu'ici, tout ce qui
» peut ou intéreſſer la vanité, ou flater le
» goût ? Y a-t-il un pays dans le monde où l'on
» ſoit plus libre, où le ſommeil ſoit plus tran-
» quille, où il y ait moins de dangers à craindre,

» où

» où les loix veillent mieux sur le crime, où » les empoisonnemens, les trahisons, les ca- » lomnies soient moins connues, où il reste » enfin plus de traces de l'heureuse & tran- » quille innocence de nos pères? Je ne sçais » pourquoi vous êtes si amoureux de votre » ciel d'Italie? La peste se mêle avec l'air » qu'on y respire; la chaleur du jour y est in- » supportable; les fraîcheurs du soir y sont » mal-saines; l'ombre des nuits y couvre des » larcins & des meurtres. Que si vous craignez » les hivers du Nord, comment à Rome, » même avec des bosquets, des fontaines & » des grottes, vous garantirez-vous aussi bien » de la chaleur, que vous pourrez ici avec un » bon poële ou une cheminée, vous garantir » du froid? Je vous attends avec une petite » provision d'idées philosophiques qui vous fe- » ront peut-être quelque plaisir; & soit que vous » veniez ou que vous ne veniez pas, je n'en se- » rai pas moins votre tendre & fidèle ami ».

Cette lettre est très-intéressante. D'abord elle nous fait voir le goût de Descartes pour la Hollande, & la manière dont il y vivoit. Elle nous montre ensuite son imagination & le tour agréable qu'il savoit donner à ses idées. On a accusé la géométrie de dessécher l'esprit; je ne sais s'il y a rien dans tout Balzac où il y ait autant d'es-

prit & d'agrément. L'imagination brillante de Deſcartes ſe décèle par-tout dans ſes ouvrages ; & s'il n'avoit voulu être ni géomètre, ni philoſophe, il n'auroit encore tenu qu'à lui d'être le plus bel-eſprit de ſon temps.

Page 32. (16) On s'eſt attaché dans cette partie de l'éloge de Deſcartes, a bien faire connoître l'ordre & l'enchaînement qu'il a mis dans toutes ſes idées, le plan & la méthode de ſa philoſophie, & ſur-tout les rapports qu'il a établis entre toutes les ſciences. Il a donc fallu parler de ſes erreurs, comme des vérités qu'il a enſeignées ; ſans cela le fil eût été interrompu. Mais on a indiqué les erreurs, & on a rendu juſtice aux vérités. Pour ceux qui liſent en philoſophes, il n'eſt pas moins utile que curieux de voir la manière dont un ſyſtême univerſel de connoiſſances eſt enchaîné ; & pour ceux qui ne veulent que ſatisfaire leur imagination, c'eſt encore un ſpectacle intéreſſant que le tableau de l'eſprit d'un grand homme.

Idem. (17) Le diſcours ſur la méthode parut le 8 Juin 1637. Il étoit à la tête de ſes eſſais de philoſophie. Deſcartes y indique les moyens qu'il a ſuivis pour tâcher de parvenir à la vérité, & ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue juſqu'alors. C'eſt là qu'eſt

l'hiſtoire de ſon fameux doute. Il a depuis répété cette hiſtoire dans deux autres ouvrages, dans le premier livre de ſes principes, & dans la première de ſes méditations métaphyſiques. Il falloit qu'il ſentît bien vivement l'importance & la néceſſité du doute, pour y revenir juſqu'à trois fois, lui qui étoit ſi avare de paroles. Mais il regardoit le doute comme la baſe de la philoſophie, & le garant sûr des progrès qu'on pourroit y faire dans tous les ſiècles. Il faut remarquer que Deſcartes commença par où les anciens avoient fini. Ils s'étoient ſervi du doute pour renverſer toutes les ſciences: Deſcartes s'en ſervit pour les reconſtruire.

Page 33. (18) Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que le doute philoſophique de Deſcartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées. On ſait qu'il les reſpecta toute ſa vie, comme il le devoit. Il les regardoit comme d'un ordre trop ſupérieur à la raiſon, pour vouloir les y aſſujettir. On voit par-tout dans ſes ouvrages & dans ſes lettres, qu'il diſtinguoit le philoſophe du chrétien; & que s'il parloit avec audace ſur tous les objets de la raiſon, il ne parloit qu'avec ſoumiſſion ſur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce diſcours, où il s'agit du doute de Deſcartes, de l'examen de ſes opinions, & de

ſa grande maxime, *de ne regarder comme vrai que ce qui eſt éviaent.*

Page 34. (19). Les régles de l'analyſe logique, qu'on peut regarder comme la ſeconde partie de ſa méthode, ſont indiquées dans pluſieurs de ſes ouvrages, & raſſemblées en partie dans un manuſcrit qui n'a été imprimé qu'après ſa mort. L'ouvrage eſt intitulé, *Régles pour conduire notre eſprit dans la recherche de la vérité.* En voici à peu près la marche. Voulez-vous trouver la vérité? formez votre eſprit, & rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou penſé avant vous; mais ſachez vous en tenir à ce que vous reconnoiſſez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité ſans méthode. La méthode conſiſte dans l'ordre. L'ordre conſiſte à réduire les propoſitions complexes à des propoſitions ſimples, & vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une ſcience, parcourez-en toutes les queſtions & toutes les branches, enchaînant toujours vos penſées les unes aux autres. Quand votre eſprit ne conçoit pas, ſachez vous arrêter. Examinez long-temps les choſes les plus faciles; vous vous accoutumerez

ainſi à regarder fixement la vérité, & à la reconnoître. Voulez-vous aiguiſer votre eſprit, & le préparer à découvrir un jour par lui-même? exercez-le d'abord ſur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez ſur-tout les découvertes où il y a de l'ordre & un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propoſitions ſimples, qu'il s'eſſaye peu à peu à embraſſer diſtinctement pluſieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force & de l'étendue. Enfin mettez à profit tous les ſecours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire & des ſens, pour comparer ce qui eſt déja connu avec ce qui ne l'eſt pas, & découvrir l'un par l'autre. Deſcartes diviſe tous les objets de nos connoiſſances, en propoſitions ſimples & en queſtions. Les queſtions ſont de deux ſortes: ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la manière de les réſoudre; ou la connoiſſance qu'on en a, eſt imparfaite. Le plan de Deſcartes étoit de donner trente-ſix règles, c'eſt-à-dire, douze pour chacune de ces diviſions. Il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il eſt aiſé de voir par cet eſſai, comment il portoit l'eſprit de ſyſtême & d'analyſe dans toutes ſes recherches, & avec quelle adreſſe il décompoſoit, pour ainſi-dire, tout le méchaniſme du raiſonnement.

Page 36. (20) Les méditations métaphyſiques de Deſcartes parurent en 1641. C'étoit de tous ſes ouvrages, celui qu'il eſtimoit le plus. Il le louoit avec un enthouſiaſme de bonne foi ; car il croyoit avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphyſiques, d'une manière plus évidente que les démonſtrations de géométrie. Ce qui caractériſe ſur-tout cet ouvrage, c'eſt qu'il contient ſa fameuſe démonſtration de Dieu par l'idée, démonſtration ſi répétée depuis, adoptée par les uns & rejettée par les autres ; & qu'il eſt le premier où la diſtinction de l'eſprit & de la matière ſoit parfaitement développée : car avant Deſcartes on n'avoit point encore bien approfondi les preuves philoſophiques de la ſpiritualité de l'ame. Une choſe remarquable, c'eſt que Deſcartes ne donna cet ouvrage au public, que par principe de conſcience. Ennuyé des tracaſſeries qu'on lui ſuſcitoit depuis trois ans pour ſes eſſais de philoſophie, il avoit réſolu de ne plus rien imprimer. J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs & des milliers d'ennemis : ne vaut-il pas mieux me taire, & m'inſtruire en ſilence ? Il crut cependant qu'il ne devoit pas ſupprimer un ouvrage qui pouvoit fournir ou de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, ou de nouvelles lumières ſur la nature de l'ame. Mais avant de le riſ-

quer, il le communiqua à tous les hommes les plus ſavans de l'Europe, recueillit leurs objections, & y répondit. Le célèbre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il conſulta. Arnaud n'avoit alors que vingt-huit ans. Deſcartes fut étonné de la profondeur & de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en falloit de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes & de celles de Gaſſendi. Il fit imprimer toutes ces objections, avec les réponſes, à la ſuite des méditations; & pour leur donner encore plus de poids, le philoſophe dédia ſon ouvrage à la Sorbone. *Je veux m'appuyer de l'autorité*, diſoit-il, *puiſque la vérité eſt ſi peu de choſe, quand elle eſt ſeule.* Il n'avoit point encore pris aſſez de précautions. Ce livre, approuvé par des docteurs, diſcuté par des ſavans, dédié à la Sorbone, & où le génie s'épuiſe à prouver l'exiſtence de Dieu & la ſpiritualité de l'ame, fut mis, vingt-deux ans après, à l'index à Rome.

Page 39. (21) On a été étonné que, dans ſes méditations métaphyſiques, Deſcartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'ame. Ses ennemis avoient beau jeu; & ils n'ont pas manqué de profiter de ce ſilence pour l'accuſer de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même par une de ſes lettres, qu'ayant établi clairement

dans cet ouvrage la distinction de l'ame & de la matière, il suivoit nécessairement de cette distinction, que l'ame par sa nature ne pouvoit périr avec le corps. Ce n'étoit donc pas seulement comme chrétien, mais même comme philosophe, qu'il croyoit que l'ame est immortelle. Eh comment se refuser à un dogme si consolant & si doux! Peut-on croire à un premier Etre, juste & bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme vertueux qui tâche de lui ressembler? Cette espérance n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son appui dans sa foiblesse, son encouragement dans ses vertus? Ah! sans doute il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci soient réparées; où l'homme juste soit remis à sa place; où les oppressions cessent; où les persécuteurs n'aient plus de pouvoir; où l'homme soit enfin l'égal de l'homme, sans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a souffert, ou qui est mort pour la vertu, puisse dire à Dieu: Etre juste & bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux. Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une si douce espérance? Pour moi, si j'avois le malheur de douter de ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illusion. Je me garderois bien d'ôter

cette consolation aux foibles, ce frein aux hommes puissans, cette ressource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes propres yeux ; car plus l'homme aura une grande idée de son être, plus il sera disposé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

Page 51. (22) La géométrie de Descartes parut en 1637 avec le traité de la méthode, son traité des météores & sa dioptrique. Ces quatre traités réunis ensemble formoient ses essais de philosophie. Sa géométrie étoit si fort au dessus de son siècle, qu'il n'y avoit réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'est ce qui arriva depuis à Newton ; c'est ce qui arrive à presque tous les grands hommes. Il faut que leur siècle coure après eux pour les atteindre. Outre que sa géométrie étoit très-profonde & entiérement nouvelle, parce qu'il avoit commencé où les autres avoient fini, il avoue lui-même dans une de ses lettres, qu'il n'avoit pas été fâché d'être un peu obscur, afin de mortifier un peu ces hommes qui savent tout. Si on l'eût entendu trop aisément, on n'auroit pas manqué de dire qu'il n'avoit rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée étoit forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaisir les géomètres en Europe qui sont en état

de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, & deux dans les Pays-bas Eſpagnols. Il eſt difficile qu'un pareil dénombrement ſe faſſe ſans quelques petits mouvemens de vanité. Mais l'orgueil qui anime à faire de grandes choſes, eſt quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs il ſeroit peut-être auſſi dangereux qu'inutile, de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de ſa ſupériorité. C'eſt peut-être un contre-poids néceſſaire contre la cabale & l'envie, toujours trop occupées à le rabaiſſer. Une particularité remarquable, c'eſt que cette géométrie ſi étonnante fut faite à la hâte. Deſcartes la compoſa dans le temps qu'on imprimoit ſes météores; & il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

Page 52. (23) Preſque toute la phyſique de Deſcartes eſt renfermée dans ſon livre des *Principes*. Cet ouvrage qui parut en 1644, eſt diviſé en quatre parties. La première eſt toute métaphyſique, & contient les principes des connoiſſances humaines. La ſeconde eſt ſa phyſique générale, & traite des premières loix de la nature, des élémens de la matière, des propriétés de l'eſpace & du mouvement. La troiſième eſt l'explication particulière du ſyſtême du monde & de l'arrangement des corps céleſ-

tes. La quatrième contient tout ce qui concerne la terre. On a tâché de préſenter, avec autant de clarté qu'il eſt poſſible dans un diſcours, le tableau général de ſes idées ſur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il ſoit reſté peu de choſes de ſa phyſique, il y a peu de ſes erreurs qui n'ayent influé ſur les vérités nouvelles; & dans les idées même qui ſont les plus abandonnées, on retrouve encore un génie inventeur, qui ſert au moins à faire connoître l'homme, s'il ne ſert point à inſtruire le philoſophe. Ce qui caractériſe le plus Deſcartes dans ſa phyſique, c'eſt d'avoir le premier enviſagé l'univers comme une grande machine, & d'avoir voulu tout expliquer par les loix du méchaniſme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, & a donné la clef de mille découvertes.

Page 69. (24). Traité des météores, imprimé en 1637, comme on l'a déja dit. Ce fut un des ouvrages de Deſcartes qui éprouva le moins de contradiction. Au reſte, ce ne ſeroit pas une manière toujours sûre de louer un ouvrage philoſophique. Mais quelquefois auſſi les hommes font grace à la vérité. C'eſt le premier morceau de phyſique que Deſcartes donna. On fut étonné de la manière nouvelle dont il expliquoit les phénomènes, & l'on commença à croire qu'il

pouvoit y avoir autre chose que des mots dans la physique. Depuis on a été beaucoup plus loin ; mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carrière.

Page 72. (25) Les anciens avoient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le méchanisme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve dans les questions naturelles de Sénèque un morceau intéressant sur ce sujet ; c'est un des monumens les plus curieux de la physique ancienne. En 1590, Antonio de dominis, Evêque de Spalatro en Dalmatie, & chassé de son évêché par l'Inquisition, écrivit son petit traité sur l'arc-en-ciel. Il développa cette idée des anciens, la confirma par des expériences, & mit beaucoup de justesse & de sagacité dans l'explication de la plûpart des phénomènes. Descartes le suivit, le rectifia, & le surpassa en plusieurs choses. Enfin Newton a perfectionné l'explication de Descartes, & y a ajouté tout ce qui y manquoit. C'est ainsi que chaque siècle lève une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomène est aujourd'hui complette. Il est bien étonnant, dit un de nos plus célèbres philosophes, que la nature de l'arc-en-ciel soit parfaitement connue, & qu'on ne sache pas pourquoi une pierre tombe.

Page 80. (26) Traité de la dioptrique, im-

primé aussi en 1637, à la suite du discours sur la méthode. C'est le plus bel ouvrage de Descartes après sa géométrie. Il n'en a fait aucun où il y ait aussi peu d'erreurs & autant de vérités. Sur plusieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raisons de la supériorité de cet ouvrage; l'une est, que par-tout il y est observateur, & qu'il ne s'y livre presque jamais à cet esprit de système qui l'a si souvent égaré; l'autre, qu'il n'abandonne presque point le fil de la géométrie, qu'il applique continuellement à la physique.

Idem. (27) Traité de musique, composé par Descartes en 1618, dans le temps qu'il servoit en Hollande. Il n'avoit alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de sa jeunesse ne fut imprimé qu'après sa mort. Il fut commenté & traduit en plusieurs langues; mais il ne fit point de révolution. La théorie de cet art ne devoit être approfondie que long temps après par un homme célèbre, dont le mérite est fort augmenté depuis qu'il est mort, & qu'on a justement appellé le Descartes de la musique.

Page 81. (28) Il s'en faut de beaucoup que le traité de méchanique de Descartes soit complet. Descartes le composa à la hâte en 1636, pour faire plaisir à un de ses amis, père du fa-

meux Huyghens. C'étoit un préſent que le génie offroit à l'amitié. Il eſpéroit dans la ſuite refondre cet ouvrage, & lui donner une juſte étendue; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après ſa mort, par cette curioſité naturelle qu'on a de raſſembler tout ce qui eſt ſorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la première fois en 1668.

Page 85. (29). Tout le monde connoît Deſcartes comme métaphyſicien, comme phyſicien & comme géomètre : mais peu de gens ſavent qu'il fut encore un très-grand anatomiſte. Comme le but général de ſes travaux étoit l'utilité des hommes, au lieu de cette philoſophie vaine & ſpéculative qui juſqu'alors avoit régné dans les écoles, il vouloit une philoſophie pratique, où chaque connoiſſance ſe réaliſât par un effet, & qui ſe rapportât toute entière au bonheur du genre-humain. Les deux branches de cette philoſophie devoient être la médecine & la méchanique. Par l'une, il vouloit affermir la ſanté de l'homme, diminuer ſes maux, étendre ſon exiſtence, & peut-être affoiblir l'impreſſion de la vieilleſſe : par l'autre, faciliter ſes travaux, multiplier ſes forces, & le mettre en état d'embellir ſon ſéjour. Deſcartes étoit ſur-tout épouvanté du paſſage rapide & preſque inſtantané de l'homme ſur la terre. Il crut qu'il

ne ſeroit peut-être pas impoſſible d'en prolonger l'exiſtence. Si c'eſt un ſonge, c'eſt du moins un beau ſonge, & il eſt doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée ; & les moyens que Deſcartes propoſa pour l'exécution de ce projet, n'étoient pas moins grands : c'étoit de ſaiſir & d'embraſſer tous les rapports qu'il y a entre tous les élémens, l'eau, l'air, le feu, & l'homme ; entre toutes les productions de la terre, & l'homme ; entre toutes les influences du ſoleil & des aſtres, & l'homme ; entre l'homme enfin, & tous les points de l'univers les plus rapprochés de lui : idée vaſte, qui accuſe la foibleſſe de l'eſprit humain, & ne paroît toucher à des erreurs, que parce que, pour la réaliſer, ou peut-être même pour la bien concevoir, il faudroit une intelligence ſupérieure à la nôtre. On voit par-là dans quelle vue il étudioit la phyſique. On peut auſſi juger de quelle manière il penſoit ſur la Médecine actuelle. En rendant juſtice aux travaux d'une infinité d'hommes célèbres qui ſe ſont appliqués à cet art utile & dangereux, il penſoit que ce qu'on ſavoit juſqu'à préſent n'étoit preſque rien, en comparaiſon de ce qui reſtoit à ſavoir. Il vouloit donc que la médecine, c'eſt-à-dire la phyſique appliquée au corps humain, fût la

grande étude de tous les philosophes. Qu'ils se liguent tous ensemble, disoit-il dans un de ses ouvrages. Que les uns commencent où les autres auront fini. En joignant ainsi les vies de plusieurs hommes & les travaux de plusieurs siècles, on formera un vaste dépôt de connoissances, & l'on assujettira enfin la nature à l'homme. Mais le premier pas étoit de bien connoître la structure du corps humain. Il commença donc l'exécution de son plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de 1629 : il continua cette étude pendant plus de douze ans, observant tout & expliquant tout par les causes naturelles. Il ne lisoit presque point, comme on l'a déja dit plus d'une fois. C'étoit dans les corps qu'il étudioit les corps. Il joignit à cette étude celle de la chymie, laissant toujours les livres & regardant la nature. C'est d'après ces travaux qu'il composa son *traité de l'homme*. Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche soit aussi hardie & aussi neuve. La manière dont il y explique tout le méchanisme & tout le jeu des ressorts, dut étonner le siècle *des qualités occultes* & *des formes substantielles*. Avant lui on n'avoit point osé assigner les actions qui dépendent de l'ame, & celles qui ne sont que le résultat des mou-

vemens de la machine. Il ſemble qu'il ait voulu poſer les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Deſcartes mourut. Il ne fut imprimé que dix ans après ſa mort.

Page 91. (30) Deſcartes compoſa ſon traité des paſſions en 1646, pour l'uſage particulier de la Princeſſe Eliſabeth. Il l'avoit envoyé manuſcrit à la Reine de Suède ſur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la ſollicitation de ſes amis en 1649. Son deſſein, dit-il, dans la compoſition de cet ouvrage, étoit d'eſſayer ſi la phyſique pourroit lui ſervir à établir des fondemens certains dans la morale. Auſſi n'y traite-t-il guères les paſſions qu'en phyſicien. C'étoit encore un ouvrage nouveau & tout-à-fait original. On y voit, preſque à chaque pas, l'ame & le corps agir & réagir l'un ſur l'autre; & on croit, pour ainſi dire, toucher les liens qui les uniſſent.

Page 96. (31) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes & des penſées de Deſcartes ſur toutes les ſciences, il ne ſeroit peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la ſource de ſes erreurs, & comment un homme d'un génie ſi extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avoit commencé par douter de tout. Il étoit vivement frappé de cet

amas d'erreurs qui compoſoit, pour ainſi dire, la raiſon des hommes. La plûpart de ces préjugés lui paroiſſoient nés du rapport des ſens; & ce n'étoit que par des méditations profondes & des ſpéculations intellectuelles, qu'il étoit parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença donc par croire que les ſens étoient des guides trompeurs pour la raiſon humaine, & que leur rapport ne pouvoit aſſurer d'aucune vérité. Ce fut là, ſi on oſe le dire, la première erreur de ce grand homme, & celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexion lui auroit aiſément fait voir que ce ne ſont pas nos ſens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos ſenſations, jugement tout-à-fait étranger aux ſenſations même. Deſcartes perſuadé que les ſens ne pouvoient être un moyen aſſuré de connoître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avoit dans l'ame des principes fixes, auxquels toutes les vérités étoient attachées, & d'après leſquels elle devoit juger & rectifier tous les rapports de ſes ſens. L'ame n'avoit pu ſe donner ces principes à elle-même. Ils étoient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainſi aux idées innées, Deſcartes dut ſe tromper ſur la nature des idées ſimples; & cette erreur étoit encore de la plus grande conſéquence: car puiſqu'il faut que l'eſprit humain, dans ſes opéra-

tions, aille toujours du plus ſimple au plus compoſé, il eſt très-important de ſavoir quelles ſont ces idées ſimples par où il faut commencer. La vraie métaphyſique nous apprend que les idées ſimples ſont les premières qui réſultent des ſens & de la réflexion. Deſcartes, au contraire, devoit croire d'après ſon ſyſtème, que c'étoient des notions abſtraites, c'eſt-à-dire des principes. Dès-lors il dut rejetter l'étude des faits pour les principes. Il dut commencer par les cauſes, au lieu de commencer par les effets. Auſſi telle a été ſa marche. Il commença la chaîne de ſa philoſophie par la première cauſe, qui eſt Dieu. De ce ſommet élevé, il crut embraſſer toutes les cauſes générales; & liant toujours ſes idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir, de quelques principes, déduire toutes les vérités poſſibles. Celui qui avoit d'abord douté de tout, voulut alors tout expliquer. Le plaiſir oiſif de la méditation entraîna ce grand homme; & laiſſant à d'autres le travail obſcur & lent des obſervations, il ne s'occupa plus qu'à voir l'univers en grand: mais malheureuſement la vérité n'eſt pour l'homme que le réſultat d'une infinité de détails. Dès ce moment il eſt aiſé de voir comment de conſéquence en conſéquence, Deſcartes dut parvenir à des erreurs, bien enchaînées. D'abord les

grands principes de la nature ſont, & ſeront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner? comment lier enſuite toutes les parties du ſyſtème de l'univers, ſans qu'il y ait jamais de vuide? Quand Deſcartes trouvoit la chaîne interrompue, n'étoit-il pas obligé d'y ſuppléer par la conjecture? Dès-lors l'eſprit de ſyſtême prenoit la place de la vérité. Enfin, ſuivant cette marche, il falloit commencer par définir, pour connoître. Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulières, comment raſſembler ces idées que par l'étude des faits? On voit donc qu'il étoit néceſſaire que Deſcartes ſe trompât. C'eſt l'abus des notions abſtraites, c'eſt une fauſſe application de la métaphyſique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avoit égaré avant lui Pythagore, Ariſtote & Platon. Je ne finirai point cet article ſans remarquer que Deſcartes eſt parti du même point que Bacon, du doute général, ou du renverſement de toutes les idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes oppoſées; l'un, celle des connoiſſances acquiſes par les ſens; l'autre, celle des ſpéculations intellectuelles. Newton eſt venu, qui averti par la logique de Deſcartes, a repris la route de Bacon; & c'eſt aujourd'hui celle que l'on ſuit dans toute l'Europe.

Page 107. (32) On va donner une notice très-courte de tous les philosophes célèbres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naissance & de leur mort. Les dates sont utiles en ce qu'elles servent à fixer les idées.

Newton est trop connu pour qu'on en parle. Le nommer, c'est en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans avant la mort de Descartes. Il publia ses principes mathématiques, ou son système de l'attraction en 1687; son optique, ou ses découvertes sur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727, âgé de 85 ans. Il avoit toujours été traité avec la plus grande distinction par la Reine Anne qui le fit Chevalier, & par le Roi Georges. Il fut enterré à Westminster, dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avoit été souvent refusé à la plus haute Noblesse. Il avoit joui pendant près de trente ans d'une charge très-considérable, & laissa en mourant sept cent mille livres de biens.

Halley, célèbre astronome, né à Londres en 1656, six ans après la mort de Descartes, intime ami de Newton, & digne de l'être. Il perfectionna l'algèbre après Descartes, dressa des tables astronomiques, donna une théorie des comètes, entreprit un très-grand nombre de voyages sur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça, dans toute l'étendue du globe,

une ligne où commence la déclinaiſon de l'aiguille. Il mourut en 1742, à 86 ans.

Léibnitz, né à Léipſick en 1646, homme d'une érudition immenſe, qui eut tous les goûts & toutes les eſpèces de génie. Il publia en 1684 ſes règles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui diſputa l'honneur de cette invention, qu'elle attribuoit à Newton. Ce procès fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'eſprit humain, que ces deux grands hommes étoient chacun inventeurs de leur côté. Le génie de Léibnitz eſt aſſez connu; voici un trait de ſon eſprit. Il alloit un jour, par mer, de Veniſe à une ville voiſine; c'étoit dans une petite barque où il ſe trouvoit ſeul & ſans ſuite. Il s'éleva une furieuſe tempête. Le pilote Italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il étoit cauſe de ce malheur. En conſéquence il propoſa à ſes camarades de le jetter dans la mer. Léibnitz qui heureuſement les entendit, tira auſſi-tôt de ſa poche un chapelet, & le tourna entre ſes mains d'un air dévot. C'eſt ce qui le ſauva On a vu comment Deſcartes ſe tira d'affaire dans une circonſtance à peu près ſemblable. L'un dut la vie à ſon chapelet, & l'autre à ſon courage. Léibnitz eſt mort en 1716.

Huyghens, dont il eſt ſouvent parlé dans

cet ouvrage, grand aſtronome & grand géomètre, fils d'un des amis les plus intimes de Deſcartes, né à la Haye en 1629, attiré en France par M. de Colbert, qui lui fit donner une forte penſion C'eſt lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne & le troiſième ſatellite. Il appliqua auſſi le premier le pendule aux horloges, & en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les téleſcopes, & fit pluſieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye en 1695, âgé de 66 ans.

Harvey célèbre médecin Anglois, né en 1577, dix-neuf ans avant Deſcartes. On ſait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier la circulation du ſang. Toute la vieille école de médecine ſe déchaîna, comme elle le devoit, contre cette nouveauté. Deſcartes, que le mot de nouveauté n'effrayoit pas, s'en déclara hautement le défenſeur, & en donna de nouvelles démonſtrations. Harvey mourut en 1657, ſept ans après Deſcartes, âgé de 80 ans. Il avoit été médecin du malheureux Charles I.

Borelli, célèbre profeſſeur de philoſophie & de mathématiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en 1679. On a de lui un traité fameux ſur le mouvement des animaux. Il eſt le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organiſés.

Léeuwenhoek, fameux obſervateur, paſſa plus de ſoixante ans à faire des microſcopes & à s'en ſervir. Il a fait pluſieurs obſervations microſcopiques ſur le nerf optique, ſur le ſang, ſur la ſéve des plantes, ſur la texture des arbres. Mais ce qui l'a rendu le plus célèbre, c'eſt la découverte des animaux ſpermatiques, qui nagent en une quantité prodigieuſe dans la liqueur deſtinée à les porter. Il paroît que l'époque de cette découverte eſt l'an 1677. Hartſoeker, beaucoup plus jeune que lui, & qui n'avoit alors que vingt-un ans, la lui diſputa, & prétendit l'avoir faite le premier en 1674. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il ne la publia point alors: c'étoit un procès à peu près ſemblable à celui de Léibnitz & de Newton ſur un objet très-différent.

Ruyſch, un des plus grands hommes de la Hollande, anatomiſte, médecin & naturaliſte. Il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter, qui avoit été inventé par Graaf & par Swammerdam. Perfectionner ainſi, c'eſt être ſoi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut longtemps l'admiration de tous les étrangers, & une des merveilles de la Hollande. Ce cabinet étoit compoſé d'une très-grande quantité de corps injectés & embaumés dont les membres

avoient

avoient toute leur molleſſe, & qui conſervoient un teint fleuri, ſans deſſéchement & ſans rides. Les momies de M. Ruiſch prolongeoient en quelque ſorte la vie, dit M. de Fontenelle, au lieu que celles de l'ancienne Égypte ne prolongeoient que la mort. On eût dit que c'étoit des hommes endormis, prêts à parler à leur réveil. Pour embellir ce ſpectacle, il y avoit mêlé pluſieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes auſſi injectées, & des coquillages très-rares, le tout orné d'inſcriptions tirées des meilleurs Poëtes. Le Czar Pierre, à ſon premier voyage en Hollande en 1698, fut tranſporté de ce ſpectacle. Il baiſa avec tendreſſe le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui ſembloit lui ſourire. A ſon ſecond voyage en 1717, il acheta le cabinet & l'envoya à Pétersbourg. C'étoit une conquête digne d'un Souverain. Ruiſch, qu'un de ſes confrères appelloit modeſtement *le plus miſérable des anatomiſtes*, & que l'Europe appelloit *le plus grand*, étoit né à la Haye en 1638, douze ans avant la mort de Deſcartes, & mourut à Amſterdam en 1731, âgé de 93 ans.

Malpighi, célebre anatomiſte Italien, & profeſſeur en médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ſes plus beaux ouvrages eſt ſon anatomie des plantes. Deſcartes avoit eu la même idée.

Mallebranche, un des plus grands philoſophes de ſon ſiècle, & un des plus célèbres diſciples de Deſcartes, né à Paris en 1638. Juſqu'à 26 ans il s'étoit appliqué à l'étude des langues & de l'hiſtoire. A cet âge, étant dans la boutique d'un Libraire, il tomba par haſard ſur le *traité de l'homme* de Deſcartes. Il le feuilleta, entrevit une ſcience dont il n'avoit point d'idée, & ſe ſentit né pour elle. Il acheta le livre, le lut avec empreſſement, & même avec un tel tranſport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre ſa lecture. L'inviſible & inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'eſt pas accoutumée à trouver tant de ſenſibilité parmi les hommes, & les objets les plus ordinaires de leurs paſſions ſe tiendroient heureux d'y en trouver autant. Dès-lors Mallebranche abandonna toute autre étude pour la philoſophie de Deſcartes. Au bout de dix années, il avoit compoſé ſon livre *de la recherche de la vérité*. L'auteur y eſt cartéſien, dit encore M. de Fontenelle; mais il l'eſt comme Deſcartes. Il ne paroît pas l'avoir ſuivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de 78 ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre; né en 1632 pendant les guerres civiles de Charles I. Il fut élevé

dans l'univerſité d'Oxford, & ſentit de bonne heure le vuide de tout ce qu'on enſeignoit alors. Les premiers livres qui lui donnèrent du goût pour la philoſophie, furent ceux de Deſcartes. Sa Méthode ſur-tout fit une forte impreſſion ſur lui ; & il eſt vrai que c'eſt là qu'il apprit à le combattre. Comme il étoit ſouvent malade, il voyagea beaucoup pour ſa ſanté. Il demeura aſſez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un ſéjour qu'il fit en Hollande, il fut accuſé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre ; & on lui ôta une place qu'il avoit. Dans la ſuite on reconnut que les livres n'étoient pas de lui ; mais la place ne lui fut point rendue. Sous le règne de Guillaume, Prince d'Orange, on lui offrit des emplois conſidérables qu'il refuſa. En 1695 il fut fait commis du commerce & des colonies Angloiſes, place qui lui rapportoit environ vingt-trois mille livres de notre monnoie. Il s'en démit en 1700, à cauſe de la foibleſſe de ſa ſanté. Il mourut en 1704, âgé de 73 ans.

Page 108. (33) En finiſſant ce tableau général de l'influence de l'eſprit de Deſcartes ſur la géométrie, ſur la phyſique, ſur les lettres, ſur les arts & toutes les ſciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet eſprit à la légiſlation & au gouvernement

des Etats. L'art de procurer aux ſociétés la plus grande ſomme de bonheur poſſible, eſt une des branches de philoſophie des plus intéreſſantes ; & peut-être, dans toute l'Europe, eſt-elle moins avancée que n'étoit la phyſique à la naiſſance de Deſcartes. Il y a des préjugés non moins puiſſans à renverſer. Il y a d'anciens ſyſtêmes à détruire. Il y a des opinions & des coutumes funeſtes, & qui n'ont ceſſé de paroître telles que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchiſſent ſi peu, qu'un mal qui ſe fait depuis cent ans, leur paroît preſque un bien. Ce ſeroit une grande entrepriſe d'appliquer le doute de Deſcartes à ces objets, de les examiner pièce à pièce, comme il examina toutes ſes idées, de faire une revue générale des coutumes, des uſages & des loix, comme il fit la revue des ſyſtêmes, & de ne juger de tout que d'après ſa grande maxime de l'*évidence*. Cette entrepriſe ſeroit bien digne d'un gouvernement ſage, & qui voudroit rendre les hommes heureux : mais ſeroit-il permis de ſe flatter du ſuccès ? Les idées une fois établies, ne ſont-elles pas trop en poſſeſſion de gouverner les hommes ? Que de difficultés pour ſecouer un uſage même indifférent ! On diroit que les ames ſont ſujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils ſe trouvent, ſi une force

étrangère ne fait ceſſer leur mouvement ou leur repos.

Page 109. (34) C'eſt en 1633 que Galilée fut condamné par l'Inquiſition, pour avoir enſeigné le mouvement de la terre. Il y avoit déja quatre ans que Deſcartes travailloit en Hollande. L'empriſonnement de Galilée fit une ſi forte impreſſion ſur lui, qu'il fut ſur le point de brûler tous ſes papiers. Alors les ouvrages de Deſcartes n'auroient jamais paru. Il n'eût point fait de révolution. Aucune impulſion donnée aux eſprits. Aucune méthode pour découvrir la vérité. La philoſophie ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard; & la nature, en donnant Deſcartes à l'humanité, lui eût fait un préſent inutile. Voilà ce que l'Inquiſition a penſé coûter aux hommes.

Page 110. (35) L'hiſtoire de Socrate eſt trop connue, & il eſt inutile d'en parler. Tout le monde ſait qu'il fut l'apôtre & le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence ſuprême, qui avoit donné l'ordre, la vie & les proportions au monde. En conſéquence, il fut chargé de fers & traîné en priſon. Sans l'éloquence de Périclès, qui défendit un ſage opprimé, Anaxagore ſubiſſoit le ſort de Socrate. Ariſtote, accuſé dans Athènes par un Prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où

fatigué des perſécutions & des calomnies, il s'empoiſonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans ſa patrie, ſe retira à la campagne, pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert, né en Auvergne dans le dixième ſiècle, & l'un des plus grands génies qu'ayent produit ces ſiècles barbares, fut accuſé d'être magicien, parce qu'il étoit méchanicien, chimiſte & géomètre. Il eſt vrai que par la ſuite il devint pape ſous le nom de Silveſtre II. Roger Bacon, Anglois & moine, homme encore plus ſupérieur à ſon ſiècle, & qui par ſon génie devina pluſieurs découvertes des ſiècles ſuivans, fut accuſé d'être ſorcier comme Gerbert, à cauſe de ſes inventions méchaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, ſon général le fit mettre au cachot. Il y reſta juſqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie à ſavoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus, un des hommes les plus ſavans du ſeizième ſiècle, fut dénoncé comme criminel d'Etat devant François I, parce qu'il combattoit Ariſtote, & invitoit tous les ſavans à faire des découvertes nouvelles. On le perſécuta; on le flétrit; on brûla ſes livres; on lui défendit d'enſeigner dans le royaume. Enfin à la S. Barthelemi, ſes ennemis profitèrent de cette malheureuſe occaſion pour le faire aſſaſſiner. Il ſeroit très-aiſé de groſſir cette

liſte : mais tous les noms qu'on pourroit y ajouter, n'apprendroient rien de plus.

Idem. (36) Il eſt très-sûr que Deſcartes prévit toutes les perſécutions qui l'attendoient. Il avoit ſouvent réſolu de ne rien faire imprimer, & il ne céda jamais qu'aux plus preſſantes ſollicitations de ſes amis. Souvent il regretta ſon loiſir qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Newton, après lui, eut le même ſentiment ; & au milieu des querelles philoſophiques, il ſe reprocha plus d'une fois d'avoir perdu ſon repos. Ainſi les hommes qui ont le plus éclairé le genre-humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reſte Deſcartes ne fut jamais plus philoſophe, que lorſque ſes ennemis l'étoient le moins. Il n'avoit point ce fanatiſme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles, comme nouvelles, & qui veut paroître le précepteur du genre-humain. L'enthouſiaſme peut échauffer quelques têtes, mais il avertit les hommes froids de ſe tenir ſur leur garde. Deſcartes crut donc qu'il valoit mieux miner inſenſiblement les barrières, que de les renverſer avec éclat. Il voulut cacher la vérité comme on cache l'erreur. Il tâcha de perſuader que ſes principes étoient les mêmes que ceux d'Ariſtote. Sans ceſſe il recommandoit la modération à ſes diſciples. Mais il s'en falloit bien que ſes diſ-

ciples fussent aussi philosophes que lui. Ils étoient trop sensibles à la gloire de ne pas penser comme le reste des hommes. La persécution les animoit encore, & ajoutoit à l'enthousiasme. Descartes eût consenti à être ignoré pour être utile : mais ses disciples jouissoient avec orgueil des lumières de leur maître, & insultoient à l'ignorance qu'ils avoient à combattre. Ce n'étoit pas le moyen d'avoir raison.

Page 111. (37) Gisbert Voétius, fameux théologien protestant, & ministre d'Utrecht, né en 1589, & mort en 1676. Il vécut 87 ans, tandis que Descartes mourut à 54. Il étoit tel qu'on l'a peint dans ce discours. On se reprocheroit même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ses persécutions contre Descartes, est exactement tiré de l'histoire. Il commença ses hostilités en 1639, par des thèses sur l'athéisme. Descartes n'y étoit point nommé : mais on avoit eu soin d'y insérer toutes ses opinions comme celles d'un athée. En 1640, secondes & troisièmes thèses, où étoit renouvellée la même calomnie. Régius, disciple de Descartes, & professeur de médecine, soutenoit la circulation du sang. Autre crime contre Descartes. On joignit cette accusation à celle d'athéisme. Ordonnance des magistrats qui défendent d'introduire des nou-

veautés dangereuſes. En 1641, Voétius ſe fait élire recteur de l'univerſité d'Utrecht. N'oſant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le diſciple comme hérétique. Quatrièmes thèſes publiques contre Deſcartes. En 1642, décret des magiſtrats pour défendre d'enſeigner la philoſophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvoient de toute part; & le philoſophe étoit tranquille au milieu des orages, s'occupant en paix de ſes méditations. En 1643, Voétius eut recours à des troupes auxiliaires. Il alla les chercher dans l'univerſité de Groningue, où un nommé *Schoockius* s'aſſocia à ſes fureurs. C'étoit un de ces méchants ſubalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, & qui trop lâches pour attaquer par eux-mêmes, ſont aſſez vils pour nuire ſous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros livre contre Deſcartes, dont le but étoit de prouver que la nouvelle philoſophie menoit droit au *ſcepticiſme*, à l'*athéiſme* & à la *phrénéſie*. Deſcartes crut enfin qu'il étoit temps de répondre. Il avoit déja écrit une petite lettre ſur Voétius: & celui-ci n'avoit pas manqué de la faire condamner, comme injurieuſe & attentatoire à la religion réformée, dans la perſonne d'un de ſes principaux paſteurs. Dans ſa réponſe contre le nouveau livre, Deſcartes ſe propoſoit trois choſes

d'abord de ſe juſtifier lui-même, car juſqu'alors il n'avoit rien répondu à plus de douze libelles ; enſuite de juſtifier ſes amis & ſes diſciples ; enfin de démaſquer un homme auſſi odieux que Voétius, qui par une ignorance hardie, & ſous le maſque de la religion, ſéduiſoit la populace & aveugloit les magiſtrats. Mais les eſprits étoient trop échauffés ; il ne réuſſit point. Sentence contre Deſcartes, où ſes lettres ſur Voétius ſont déclarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les magiſtrats travaillèrent à lui faire ſon procès ſecrétement, & ſans qu'il en fut averti. Leur intention étoit de le condamner comme athée & comme calomniateur ; comme athée, parce qu'il avoit donné de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu ; comme calomniateur, parce qu'il avoit repouſſé les calomnies de ſes ennemis. Voilà, dans de certains momens quelle eſt la juſtice des hommes. Deſcartes apprit par une eſpèce de haſard qu'on lui faiſoit ſon procès. Il s'adreſſa à l'ambaſſadeur de France, qui heureuſement, par l'autorité du Prince d'Orange, fit arrêter les procédures déja très-avancées. Il ſut alors toutes les noirceurs de ſes ennemis : il ſut toutes les intrigues de Voétius. Ce ſcélérat, pour faire circuler le poiſon, avoit répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht, des hommes chargés de le dé-

crier. Il vouloit qu'on ne prononçât son nom qu'avec horreur. On le peignoit aux catholiques comme athée, aux protestans comme ami des Jésuites. Il y avoit dans tous les esprits une si grande fermentation, que personne n'osoit plus se déclarer son ami. Il est donc des temps où l'innocence même du grand homme est abandonnée, & où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide ! En lisant l'histoire des persécutions qu'essuya Descartes, on pourroit demander s'il est du devoir du philosophe de sacrifier son repos pour enseigner la vérité aux hommes. Qui osera décider cette question ? Qui, parmi nous, se croit assujetti à un devoir si noble ? Un misantrope demanderoit : les hommes en valent-ils la peine ? Non, sans doute, répondroit un autre, mais la vérité !

Page 114. (38) Depuis que Descartes se fut établi en Hollande, il fit trois voyages en France en 1644, 1647 & 1648. Dans le premier, il vit très-peu de monde, & n'apprit qu'à se dégoûter de Paris. Ce qu'il y fit de mieux, fut la connoissance de M. de Chanut, depuis Ambassadeur en Suède. Comme leurs ames se convenoient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêloit à l'admiration pour un grand homme, un sentiment plus tendre & plus fait

pour rendre heureux. Il ſollicita auprès du Cardinal Mazarin, alors Miniſtre, une penſion pour Deſcartes, On ne ſait pourquoi la penſion lui fut refuſée. En 1648, les Hiſtoriens prétendent qu'il fut appellé en France par les ordres du Roi. L'intention de la cour, diſoit-on, étoit de lui faire un établiſſement honorable & digne de ſon mérite. On lui fit même expédier d'avance le brevet d'une penſion, & il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette eſpérance il arrive à Paris. Il ſe préſente à la cour. Tout étoit en feu. C'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ſes parens l'expédition du brevet, & qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet; ce qui lui fit dire plaiſamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de ſon voyage. Ceux qui l'avoient appellé furent curieux de le voir, non pour l'entendre & profiter de ſes lumières, mais pour connoître ſa figure. « Je m'apperçus, » dit-il dans une de ſes lettres, qu'on vouloit » m'avoir en France, à peu près comme les » grands ſeigneurs veulent avoir dans leur » ménagerie un éléphant, ou un lion, ou quel- » ques animaux rares. Ce que je pus penſer » de mieux ſur leur compte, ce fut de les re- » garder comme des gens qui auroient été bien

» aiſe de m'avoir à dîner chez eux; mais en » arrivant, je trouvai leur cuiſine en déſordre, » & leur marmite renverſée ». Au reſte, il ne faut point omettre ici le juſte éloge dû au Chancelier Seguier, qui diſtingua Deſcartes comme il le devoit, & le traita avec le reſpect dû à un homme qui honoroit ſon ſiècle & ſa nation.

Page 115. (39) Il s'en falloit de beaucoup que toute la famille de Deſcartes ui rendît juſtice, & ſentît l'honneur que Deſcartes lui faiſoit. Il eſt vrai que ſon père l'aimoit tendrement; il l'appelloit toujours ſon cher philoſophe. Mais le frère aîné de Deſcartes avoit pour lui très-peu de conſidération. *Ses parens*, dit l'hiſtorien de ſa vie, *ſembloient le compter pour peu de choſe dans ſa famille, & ne le regardant plus que ſous le titre odieux de philoſophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de ſa race.* On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de ſon père. Ce vieillard reſpectable, doyen du parlement de Bretagne, mourut en 1640, âgé de ſoixante & dix-huit ans. On n'inſtruiſit Deſcartes, ni de ſa maladie, ni de ſa mort. Il y avoit déja près de quinze jours que ce bon vieillard étoit enterré, quand Deſcartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il ſe juſtifioit d'habiter dans un pays étranger,

loin d'un père qu'il aimoit. Il lui marquoit le desir qu'il avoit de faire un voyage en France pour le revoir, pour l'embrasser, pour recevoir encore une fois sa bénédiction; car alors les pères bénissoient encore leurs enfans; & cette cérémonie pure & sainte étoit pour les fils bien nés la plus chère partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Descartes arriva, il y avoit déja un mois que son père étoit mort. On se souvint alors qu'il y avoit dans les pays étrangers une autre personne de la famille; & on lui écrivit par bienséance. Descartes ne se consola point de n'avoir pas reçu les dernières paroles & les derniers embrassemens de son père. Il n'eut pas plus à se louer de son frère dans les arrangemens qu'il fit avec lui pour ses affaires de famille, & les réglemens de succession. Ce frère étoit un homme intéressé & avide, & qui savoit bien que les philosophes n'aiment point à plaider. En conséquence il tira tout le parti qu'il put de cette douceur philosophique. Il faut convenir que les neveux de Descartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritoit. Mais le nom de Descartes étoit alors le premier nom de la France.

Page 116. (40) Elisabeth de Bohême, Princesse Palatine, fille de ce fameux Electeur Pa-

latin qui disputa à Ferdinand II. les royaumes de Hongrie & de Bohème, née en 1618. On sait qu'elle fut la première disciple de Descartes. Elle eut encore un titre plus cher; elle fut son amie : car l'amitié fait quelquefois ce que la philosophie même ne fait pas; elle comble l'intervalle qui est entre les rangs. Elisabeth avoit été recherchée par Ladislas IV, Roi de Pologne; mais elle préféra le plaisir de cultiver son ame dans la retraite, à l'honneur d'occuper un trône. Sa mère, dans son enfance, lui avoit appris six langues. Elle possédoit parfaitement les belles-lettres. Son génie la porta aux sciences profondes. Elle étudia la philosophie & les mathématiques. Mais dès que les premiers ouvrages de Descartes lui tombèrent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris jusqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même. Descartes lui trouva un esprit aussi facile que profond. En peu de temps elle fut au niveau de sa géométrie & de sa métaphysique. Bientôt après, Descartes lui dédia ses Principes. Il la félicite d'avoir su réunir tant de connoissances, dans un âge où la plûpart des femmes ne savent que plaire. Cette dédicace n'est point un monument de flatterie; l'homme qui loue y paroît toujours un philosophe qui pense. Comment, dit-il, à

la tête d'un ouvrage où je jette les fondemens de la vérité, oserois-je la trahir ? Il continua jusqu'à la fin de sa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette Princesse fut malheureuse. Descartes la consoloit alors. Malheureux & tourmenté lui-même, il trouvoit dans son propre cœur cette éloquence douce qui va chercher l'ame des autres, & adoucit le sentiment de leurs peines. Après avoir été long-temps errante, & presque sans asyle, Elisabeth se retira enfin dans une Abbaye de la Westphalie, où elle fonda une espèce d'académie de philosophes à laquelle elle présidoit. Le nom de Descartes n'y étoit jamais prononcé qu'avec respect. Sa mémoire lui étoit trop chère pour l'oublier. Elle lui survécut près de trente ans, & mourut en 680.

Idem. (41) C'est une chose remarquable que Déscartes ait eu pour disciples les deux femmes les plus célèbres de son temps. On en a vu presque dans chaque siècle, qui ont joint l'empire de l'esprit à celui de la beauté. Les grâces qui leur étoient naturelles, n'empêchoient point qu'elles n'eussent de l'étendue & de la profondeur dans l'esprit. Si ces exemples sont rares, c'est que les femmes ne sont presque jamais ce qu'elles pourroient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le senti-

ment, la plûpart dédaignent de les gouverner encore par les lumières. Heureuſement elles commencent à ſentir un peu plus leur avantage. Si Deſcartes vivoit dans ce ſiècle & parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretteroit ni Eliſabeth, ni Chriſtine. Il trouveroit encore des femmes capables de le juger & de l'entendre; il trouveroit dans leur amitié ces charmes qui adouciſſent les travaux & conſolent de l'envie. Je ne m'étendrai point ſur l'hiſtoire de Chriſtine, tout le monde la connoît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette Reine à lire les ouvrages de Deſcartes. En 1647 elle lui fit écrire, pour ſavoir de lui en quoi conſiſtoit *le ſouverain bien*. La plûpart des Princes, ou ne font pas ces queſtions-là, ou les font à des courtiſans plutôt qu'à des philoſophes; & alors la réponſe eſt facile à deviner. Celle de Deſcartes fut un peu différente. Il faiſoit conſiſter le ſouverain bien dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, & dans le charme de la conſcience qui jouit de ſa vertu. C'étoit une belle leçon de morale pour une Reine. Chriſtine en fut ſi contente, qu'elle lui écrivit de ſa main pour le remercier. Peu de temps après, Deſcartes lui envoya ſon traité des paſſions. En 1649, la Reine lui fit faire les plus vives inſtances pour l'engager à venir à Stockolm; &

déja elle avoit donné ordre à un de ſes amiraux pour l'aller prendre, & le conduire en Suède. Le philoſophe, avant de quitter ſa retraite, héſita long-temps. Il eſt probable qu'il fut décidé par toutes les perſécutions qu'il eſſuyoit en Hollande. Il partit enfin, & arriva au commencement d'Octobre à Stockolm. La Reine le reçut avec une diſtinction qu'on dut remarquer dans une cour. Elle commença par l'exempter de tous les aſſujettiſſemens des courtiſans. Elle ſentoit bien qu'ils n'étoient pas faits pour Deſcartes. Elle convint enſuite avec lui d'une heure où elle pourroit l'entretenir tous les jours & recevoir ſes leçons. On ſera aſſez étonné quand on ſaura que ce rendez-vous d'un philoſophe & d'une Reine étoit à cinq heures du matin, dans un hiver très-cruel. Chriſtine, paſſionnée pour les ſciences, s'étoit fait un plan de commencer la journée par ſes études, afin de pouvoir donner le reſte au gouvernement de ſes Etats. Elle n'accordoit au repos que le temps qu'elle ne pouvoit lui refuſer; & n'avoit d'autre délaſſement que la converſation de ceux qui pouvoient l'inſtruire. Elle fut ſi ſatisfaite de la philoſophie de Deſcartes, qu'elle réſolut de le fixer dans ſes Etats par toutes ſortes de moyens. Son projet étoit de lui donner à titre de ſeigneurie, des terres conſidérables dans les provinces les

plus méridionales de la Suède, pour lui & pour ſes héritiers à perpétuité. Elle eſpéroit ainſi l'enchaîner par ſes bienfaits. Malgré les bontés de la Reine, il paroît que Deſcartes eut toujours un ſentiment de préférence pour la Princeſſe Palatine; ſoit que celle-ci ayant été ſa première diſciple, il dût être plus flatté de cet hommage; ſoit que les malheurs d'une jeune Princeſſe la rendiſſent plus intéreſſante aux yeux d'un philoſophe ſenſible. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il employa tout ſon crédit auprès de Chriſtine pour ſervir Eliſaberh; mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de réuſſir: car la Reine de Suède, aſſez grande pour aſpirer à l'amitié de Descartes, ne l'étoit point aſſez pour conſentir à partager ce ſentiment avec une autre.

Page 120. (42) Les qualités particulières de Deſcartes étoient telles qu'on les indique ici. On doit lui en ſavoir gré; la vertu eſt peut-être plus rare que les talens; & le philoſophe ſpéculatif n'eſt pas toujours philoſophe pratique. Deſcartes fut l'un & l'autre. Dès ſa jeuneſſe il avoit raiſonné ſa morale. En renverſant ſes opinions par le doute, il vit qu'il falloit garder des principes pour ſe conduire. Voici quels étoient les ſiens. 1°. D'obéir en tout temps aux loix & aux coutumes de ſon pays.

2°. De n'enchaîner jamais sa liberté pour l'avenir. 3°. De se décider toujours pour les opinions modérées, parce que, dans le moral, tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux. 4°. De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ses desirs plutôt que l'ordre du monde, & que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. Ce fut là, pour ainsi dire la base de sa conduite. On voit que cet homme singulier s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui de son côté ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de six ou sept mille livres; c'étoit être pauvre pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins, & qui vouloit étudier la nature; car il y a une foule de connoissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un desir. Il avoit sur les richesses un sentiment bien honnête, & que tous les cœurs ne sentiront pas; il estimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille livres qui lui seroient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le Comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande. Il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les

mêmes offres : il les remercia, & se chargea de la reconnoissance, sans se charger du bienfait. *C'est au public*, disoit-il, *à payer ce que je fais pour le public.* Il se faisoit riche en diminuant sa dépense. Son habillement étoit très-philosophique, & sa table très frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un simple drap noir. A table il préféroit, comme le bon Plutarque, les légumes & les fruits à la chair des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la conversation de ses amis & la culture de son jardin. Occupé le matin du système du monde, il alloit le soir cultiver ses fleurs. Sa santé étoit foible; mais il en prenoit soin sans en être esclave. On sait combien les passions influent sur elle; Descartes en étoit vivement persuadé, & il s'appliquoit sans cesse à les régler. C'est ainsi que M. de Fontenelle est parvenu à vivre près d'un siècle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à Descartes; *mais*, écrivoit-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort.* Il cherchoit la solitude, autant par goût que par système. Il avoit pris pour devise ce vers d'Ovide : *benè qui latuit, benè vixit. Vivre caché, c'est vivre heureux.* Et ces autres de Sénèque : *illi mors*

gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur ſibi. Malheureux en mourant, qui, trop connu des autres, meurt ſans ſe connoître lui-même. Il devoit donc avoir une eſpèce d'indifférence pour la gloire; non pour la mériter, mais pour en jouir. Dans le monde on met un prix à cette fumée; mais le ſolitaire a une autre manière de voir. Il apprécie l'opinion; & les diſcours des hommes ne ſont preſque plus un beſoin pour lui. Deſcartes craignoit la réputation, & s'y déroboit. Il la regardoit ſur-tout comme un obſtacle à ſa liberté & à ſon loiſir, les deux plus grands biens d'un philoſophe, diſoit-il. On ſe doute bien qu'il n'étoit pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces ſociétés où l'on dit d'un ton facile des choſes légères, & où l'on parcourt vingt objets ſans s'arrêter ſur aucun. On pourroit dire de lui qu'il avoit reçu ſon eſprit en lingot, plus qu'en monnoie courante. D'ailleurs, la converſation eſt un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de méditer & de vivre ſeul l'avoit rendu taciturne; mais ce qu'on ne croiroit peut-être pas, c'eſt qu'elle ne lui avoit rien ôté de ſon enjouement naturel. Il avoit toujours de la gaieté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philoſophie n'exempte pas des fautes, mais elle apprend à les connoître & à

s'en corriger. Deſcartes avouoit ſes erreurs, ſans s'appercevoir même qu'il en fût plus grand. C'eſt avec la même franchiſe qu'il ſentoit ſon mérite, & qu'il en convenoit. On ne manquoit point d'appeller cela de la vanité ; mais s'il en avoit eu, il auroit pris plus de ſoin de la déguiſer. Il n'avoit point aſſez d'orgueil pour tâcher d'être modeſte. Ce ſentiment, tel qu'il fût, n'étoit point à charge aux autres. Il avoit dans le commerce une politeſſe douce, & qui étoit encore plus dans les ſentimens que dans les manières. Ce n'eſt point toujours la politeſſe du monde, mais c'eſt sûrement celle du philoſophe. Il évitoit les louanges, comme un homme qui leur eſt ſupérieur. Il les interdiſoit à l'amitié ; il ne les pardonnoit pas à la flatterie. Il n'eut jamais avec ſes ennemis, d'autre tort que celui de les humilier par ſa modération ; & il eut ce tort très-ſouvent. La calomnie le bleſſoit plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût perſonnelle. *Quand on me fait une offenſe*, diſoit-il, *je tâche d'élever mon ame ſi haut, que l'offenſe ne parvienne pas juſqu'à moi.* L'indignation étoit pour lui un ſentiment pénible ; &, s'il eût fallu, il eût plutôt ouvert ſon ame au mépris. Au reſte, ces deux ſentimens lui étoient comme étrangers ; & ce qui ſe trouvoit natu-

rellement dans ſon ame, c'étoit la douceur & la bonté. Cette ame forte & profonde étoit très-ſenſible. Nous avons déja vu ſon tendre attachemenr pour ſa nourrice. Il traitoit ſes domeſtiques comme des amis malheureux qu'il étoit chargé de conſoler. Sa maiſon étoit pour eux une école de mœurs, & elle devint pour pluſieurs une école de mathématiques & de ſciences. On rapporte qu'il les inſtruiſoit avec la bonté d'un père; & quand ils n'avoient plus beſoin de ſon ſecours, il les rendoit à la ſociété, où ils alloient jouir du rang qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour l'un d'eux voulut le remercier. *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal, & j'acquitte une dette.* Pluſieurs qu'il avoit ainſi formés, ont rempli avec diſtinction des places honorables. J'ai déja rapporté quelques traits qui font connoître ſa vive tendreſſe pour ſon père. Je ne prétends pas le louer par-là; mais il eſt doux de s'arrêter ſur les ſentimens de la nature On lui a reproché de s'être livré aux foibleſſes de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de 80 ans dans la plus grande auſtérité de mœurs. Il y a apparence que Deſcartes, né avec une ame très-ſenſible, ne put ſe défendre des charmes de la beauté. Quelques auteurs ont prétendu qu'il étoit marié ſecrétement;

ment ; mais, dans un de ces entretiens où l'ame abandonnée à elle-même s'épanche librement au sein de l'amitié, Descartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait qu'il eut une fille nommée Francine. Elle naquit en Hollande le 13 Juillet 1635, & fut baptisée sous son nom. Déja il pensoit à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation ; mais elle mourut tout-à-coup entre ses bras le 7 Septembre 1640. Elle n'avoit que cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort. Jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur, de sa vie. Depuis, il aimoit à s'en entretenir avec ses amis. Il prononçoit souvent le nom de sa chère Francine. Il en parloit avec la douleur la plus tendre, & il écrivit lui-même l'histoire de cette enfant, à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il vouloit du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé & trop pleuré sa fille. Je ne sais si on fera le même reproche à Descartes ; mais je plains ceux pour qui ces prétendues foiblesses d'un grand homme ne le rendroient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon & tendre, Descartes dut avoir des amis. Il en eut en effet un très-grand nombre. Il en

eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & jusqu'à Rome. Il en eut dans tous les états & dans tous les rangs. Il ne pouvoit point se faire que, de tous ces amis, il n'y en eût plusieurs qui ne lui fussent attachés par vanité. Ceux-là, il les payoit avec sa gloire; mais il réservoit aux autres cette amitié simple & pure, ces doux épanchemens de l'ame, ce commerce intime qui fait les délices d'une vie obscure, & que rien ne remplace pour les ames sensibles. La plûpart des hommes veulent qu'on soit reconnoissant de leurs bienfaits; pour moi, disoit Descartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent l'occasion de les servir. Ce beau sentiment, qu'on a tant répété depuis, & qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses lettres. A l'égard de Dieu & de la religion, voici comme il pensoit. Jamais philosophe ne fut plus respectueux pour la divinité. Il prétendoit que les vérités même qu'on appelle éternelles & mathématiques, ne sont telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce sont des loix, disoit-il, que Dieu a établies dans la nature, comme un Prince fait des loix dans son royaume. Il trouvoit ridicule que l'homme osât prononcer sur ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas. Il n'étoit pas moins indigné que ceux qui traitoient de Dieu dans leurs ou-

vrages, parlaſſent ſi ſouvent de *l'infini*, comme s'ils ſavoient ce que veut dire ce mot. Les catholiques l'accusèrent d'être calviniſte; les calviniſtes, d'être pélagien; ſur ſon doute, on l'accuſa d'être ſceptique; pluſieurs l'accusèrent d'être déiſte; & l'honnête Voétius d'être athée. Voilà les accuſations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuiſa ſon génie à trouver de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, & à les préſenter dans toute leur force. Dans tous ſes ouvrages, il parla toujours avec le plus grand reſpect de la religion révélée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de catholique. Dans ſon voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un pélérinage à Notre-Dame de Lorrette. Dans ſes méditations métaphyſiques & dans ſes lettres, il donna deux explications différentes de la tranſubſtantiation. Dans ſon ſéjour en Suède, il ne manqua jamais une fois aux exercices ſacrés qui ſe faiſoient dans la chapelle de l'ambaſſadeur. Dans ſa dernière maladie, il ſe confeſſa & communia de la main d'un religieux, en préſence de l'ambaſſadeur & de toute ſa famille. Eſt-ce là un calviniſte? Eſt-ce là un pélagien? Eſt-ce un déiſte, un ſceptique, un athée? Juſqu'à quand calomniera-t-on les hommes célèbres? Juſqu'à quand ira-t-on chercher dans la religion, des armes

pour les perdre plus sûrement, & faire servir ce qu'il y a de plus sacré à ce qu'il y a de plus odieux, à la vengeance & à la haine ? On ne sauroit trop s'élever contre cet esprit de fureur. On ne sauroit trop venger l'homme juste & religieux que la calomnie outrage. Il est vrai que Descartes est enfin justifié, mais c'est après sa mort. J'ai tâché de rassembler en peu de mots toutes ses qualités personnelles ; il y a souvent des rapports entre l'homme & le philosophe, qu'on est bien aise de saisir ; & quand il n'y en auroit pas, les moindres détails sur un homme célèbre intéressent encore.

Page 121. (43) Descartes fut attaqué le 2 Février 1650 de la maladie dont il mourut. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit à Stockolm. Il y a grande apparence que sa maladie vint de la rigueur du froid, & du changement qu'il fit à son régime, pour se trouver tous les jours au palais à cinq heures du matin. Ainsi il fut la victime de sa complaisance pour la Reine ; mais il n'en eut point du tout pour les médecins Suédois qui vouloient le saigner. *Messieurs*, leur crioit-il dans l'ardeur de la fièvre, *épargnez le sang François.* Il se laissa saigner au bout de huit jours, mais il n'étoit plus temps ; l'inflammation étoit trop forte. Il eut du moins, pendant sa maladie, la

consolation de voir le tendre intérêt qu'on prenoit à sa santé. La Reine envoyoit savoir deux fois par jour de ses nouvelles. M. & Madame de Chanut lui prodiguoient les soins les plus tendres & les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis sa maladie. Elle étoit présente à tout. Elle le servoit elle-même pendant le jour ; elle le soignoit durant les nuits. M. de Chanut, qui venoit d'être malade, & encore à peine convalescent, se traînoit souvent dans sa chambre, pour voir, pour consoler & pour soutenir son ami. Ah ! c'est dans ces momens où tout nous échappe, c'est alors que les soins de l'amitié ont droit d'intéresser & d'attendrir. Descartes mourant serroit par reconnoissance les mains qui le servoient ; mais ses forces s'épuisoient par degrés, & ne pouvoient plus suffire au sentiment. Le soir du neuvième jour il eut une défaillance. Revenu un moment après, il sentit qu'il falloit mourir. On courut chez M. de Chanut ; il vint pour recueillir le dernier soupir & les dernières paroles d'un ami ; mais il ne parloit plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui imploroit Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 Février à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, ac-

cablé de douleur, envoya auſſi-tôt ſon ſecrétaire au palais, pour avertir la Reine à ſon lever que Deſcartes étoit mort. Chriſtine, en l'apprenant, verſa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des Rois, & lui élever un mauſolée. Des vues de religion s'opposèrent à ce deſſein. M. de Chanut demanda & obtint qu'il fût enterré avec ſimplicité dans un cimetière, parmi les catholiques. Un prêtre, quelques flambeaux, & quatre perſonnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil, voilà quelle fut la pompe funèbre de Deſcartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de ſon ami & d'un grand homme, fit élever ſur ſon tombeau une pyramide quarrée, avec des inſcriptions. La Hollande, où il avoit été perſécuté de ſon vivant, fit frapper en ſon honneur une médaille, dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'eſt-à-dire en 1666, ſon corps fut tranſporté en France. On coucha ſes oſſemens ſur les cendres qui reſtoient, & on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'eſt ainſi qu'ils arrivèrent à Paris, où on les dépoſa dans l'égliſe de Sainte Geneviève. Le 24 Juin 1667, on lui fit un ſervice ſolemnel avec la plus grande magnificence. On devoit, après le ſervice, prononcer ſon oraiſon funèbre; mais il vint un ordre exprès de la cour, qui défendit qu'on la

prononçât. On se contenta de lui dresser un monument de marbre très-simple, contre la muraille, au dessus de son tombeau, avec une épitaphe au bas de son buste. Il y a deux inscriptions, l'une latine en style lapidaire, & l'autre en vers françois. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que son éloge fût prononcé, il a fallu qu'il se soit écoulé près de cent ans, & que cet éloge d'un grand homme ait été ordonné par une compagnie de Gens de Lettres.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A L'AUTEUR

DE

L'ÉLOGE DE DESCARTES.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, Monsieur, le préſent dont vous m'avez honoré, & la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre Réſident, chez qui le paquet eſt reſté longtemps, a retardé mon plaiſir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnaiſſance. Vous ne ſavez pas combien je vous ſuis redevable. Ce n'eſt point là un diſcours académique; c'eſt un excellent ouvrage d'éloquence & de philoſophie. Autrefois nous donnions pour ſujet du prix, des textes faits pour le Séminaire de *S. S.....*;

aujourd'hui les ſujets ſont dignes de vous. Il eſt plaiſant qu'à la ſuite d'un écrit ſi ſublime, il ſe trouve une approbation de deux D.....: elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il eſt admirable malgré leur ſuffrage.

On ne lit plus *Deſcartes*; mais on lira ſon éloge, qui eſt en même temps le vôtre. Ah! Monſieur, que vous y montrez une belle ame, & un eſprit éclairé! Quel morceau que l'hiſtoire de la perſécution du nommé. *Voet* contre *Deſcartes!* Vous avez employé & fortifié les crayons de *Démoſthène* pour peindre un coquin abſurde qui oſe pourſuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaiſir de ne pas oublier le petit Conſeiller de province qui mépriſait le Philoſophe ſon frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, & je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre; car l'état où je ſuis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement ſéparé

le génie de *Deſcartes* de ſes chimères; & vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons était un homme ſupérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique ſur le Czar *Pierre*. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes; c'eſt à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philoſophie ſublime dans votre poëme. Le ſiècle eſt monté à ce ton-là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites, dans votre éloge de *Deſcartes*, un éloge de la ſolitude qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous vouluſſiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poëſie & la philoſophie m'ont donné. J'ai dans ma mazure un ami, qui eſt, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrais paſſer le reſte de ma vie; c'eſt M. *D....*, qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira

quelle obligation je vous aurais, ſi vous daigniez venir tenir ſa place. Il eſt vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, & même des ſpectacles; mais je n'en ſuis pas moins ſolitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loiſir : vous feriez renaître ces temps que nos petits-maîtres regardent comme des fables, où les talens & la philoſophie réuniſſaient des amis ſous le même toît. J'ai bien peur que ma propoſition ne ſoit auſſi qu'une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus conſolante pour votre ſerviteur, pour votre admirateur, &, permettez-moi de le dire, pour votre ami,

V.....

ELOGE
DE LOUIS,
DAUPHIN DE FRANCE.

ÉLOGE
DE LOUIS,
DAUPHIN DE FRANCE.

Noſcere provincias, noſci exercitui, diſcere à peritis, ſequi optimos, nihil appetere jactatione.
Imperare poſſet magis quàm vellet.
Tacit.

EN célébrant le Prince que la France regrette, ce n'eſt pas un vain éloge que j'entreprends. Qu'importent à une cendre inſenſible nos regrets & nos louanges ! Quelques vérités utiles à ceux qui, comme lui, ſont deſtinés à gouverner, honoreront plus ſa mémoire, que les larmes que nous pouvons verſer ſur ſa tombe. O vous qui le pleurez, c'eſt là l'hom-

mage qui eſt digne de lui. Je vais rendre compte à la Patrie de ſes travaux, de ſes penſées, de tout ce qu'il eût voulu faire pour la rendre heureuſe. Je ſais qu'enlevé à la fleur de ſon âge, il n'a pu former que des vœux pour l'Etat; mais ſa mémoire ne doit pas nous en être moins chère. Qu'avoit fait pour Rome ce Germanicus, dont le nom eſt encore aujourd'hui ſi célèbre? Il remporta quelques victoires, mais il ne fit rien pour le bonheur de Rome. Il fut vertueux; voilà ſa gloire. Tous les Romains le pleurèrent. Les ennemis de l'Empire ne furent pas inſenſibles à ſa mort; & la plume de Tacite traça ſes vertus à la poſtérité. Trop inférieur à ce grand homme par ſes talens, j'aſpire à l'égaler dans l'amour des vertus. J'aurai du moins la gloire de l'imiter, en louant un Prince qui a paſſé quinze ans à ſe rendre digne de régner, & qui n'eut de deſir que celui de voir les hommes heureux.

Dans cet éloge, je ne dirai rien qui ne ſoit dicté par l'amour du bien public, & dont j'aye à rougir devant celui qui voit les cœurs des hommes. Si jamais le menſonge n'a ſouillé mes écrits, ſi la flatterie n'a point corrompu mon cœur, ô Prince, ce n'eſt pas en te louant que je commencerai l'apprentiſſage de la baſſeſſe & du vice. Tu vécus vertueux, & ton ame dédaigneroit de vils éloges que tu n'aurois pas mérités.

Ceux qui avoient la confiance de ce Prince, ceux qu'il nommoit ſes amis, ne trouveront point leur nom dans cet ouvrage. C'eſt à la nation qui les connoît, à les louer. C'eſt à eux à faire leur renommée par leurs vertus ou leurs talens. Qu'ils méritent les éloges publics, & la France les pleurera auſſi quand ils ne ſeront plus. Mais vous, ô reſtes de lui-même, ô gages d'une union tendre & ſacrée, jeunes Princes, & vous ſur-tout qui

devez ſuccéder à ſon rang, enfant de l'Etat & de la Patrie, en écrivant ce foible ouvrage, mon cœur s'occupera ſouvent de vous. J'oſerai quelquefois vous parler de vos devoirs. J'oſerai mettre devant vos yeux une grande Nation dont vous êtes l'eſpérance. Déja mon cœur, en vous parlant, éprouve cette émotion qu'inſpire l'amour de ſon pays. Ah! puiſſiez-vous éprouver bientôt vous-même ce ſentiment ſi doux, préſage du bonheur de nos enfans & de nos neveux! Puiſſiez-vous, Prince, vous accoutumer de bonne-heure à écouter la voix de la Patrie & de la Vérité!

LA naiſſance de LOUIS DAUPHIN parut être un bienfait du ciel. L'arrière-petit-fils de LOUIS XIV, à peine échappé des ruines de ſa maiſon, alarmoit l'Etat par une foible ſanté. Une maladie dangereuſe l'avoit preſqu'enlevé aux vœux de la Nation. Le

sang de ce Duc de Bourgogne adoré eût été tari pour la France. L'incertitude de l'avenir, des orages passés, des prétentions qui pouvoient acquérir de la force, tout inquiétoit & alarmoit nos pères. L'Etat fatigué des longues agitations du règne de LOUIS XIV, ne désiroit que le repos. C'est dans ces circonstances que naquit LOUIS DAUPHIN DE FRANCE. La naissance d'un enfant qui doit régner, est un grand événement pour une Nation. Ce moment décide peut-être si un peuple entier pendant quarante ans, doit être heureux ou malheureux: & tandis que le peuple qui n'a jamais que la pensée du moment, entoure avec des bénédictions le berceau d'un enfant, le citoyen sage & sensible lève ses mains au ciel, & demande à Dieu que cet enfant soit juste.

Le DAUPHIN étoit né pour la vertu; mais il falloit commencer par soutenir la plus terrible des épreuves,

celle de ſon rang. Il étoit Prince, & il le ſavoit. Dans un âge où l'eſprit ne voit aucuns rapports, où l'ame eſt trompée par les ſens ſans être aidée par la réflexion, où les événemens n'ont pu donner de forme au caractère, comment réſiſter à toute la pompe de l'éducation royale ? Comment ſoupçonner l'égalité des hommes, lorſque tant de reſpects effacent cette idée ? Comment ſentir ſa foibleſſe, parmi tant de forces auxquelles on commande ? Pour rompre ce charme dangereux, il faudroit mettre l'enfant aux priſes avec la nature ; il faudroit lui donner l'éducation des événemens & de la néceſſité, le familiariſer avec ſa foibleſſe, le fatiguer de ſa propre ignorance. Il faudroit ſur-tout l'élever hors des cours, lui cacher peut-être ſon rang, & ne lui apprendre ce ſecret, que lorſqu'il auroit aſſez de vertu pour en être épouvanté. Mais ces vues ne paroîtront

que des chimères au plus grand nombre des hommes ; & l'habitude, le plus fort des empires, gouvernera toujours les peuples & les Rois.

La religion avec la probité préſidèrent à l'éducation du Prince, mais il retira peu de fruits de ces premières années. La nature lui réſervoit la gloire de ſe créer lui-même ; & dès qu'il ſe connut, il recommença ſon éducation. Il ſe livra d'abord aux charmes de cette littérature, ſi touchante pour ceux qui la cultivent, ſi dédaignée par ceux qui ne ſentent rien. Il prêtoit l'oreille à la tendre harmonie des poëtes. L'orateur de Rome portoit dans ſon ame la douce impreſſion de ſon éloquence. L'étude des langues lui ouvrit tous les ſiècles & tous les pays *. Il apprit à juger les nations

* L'étude des langues, qui eſt le premier inſtrument des connoiſſances humaines, eſt peut-être plus utile encore aux Princes, qu'aux

dans leurs ouvrages. Tous les arts vinrent former ſon goût. Il admiroit cette eſpèce de création qui donne de la vie aux couleurs, des paſſions au marbre, du mouvement à l'airain. Un art plus enchanteur encore vint s'emparer de ſon ame, c'eſt celui qui fait naître le ſentiment, de l'harmonie des ſons. La muſique, qui chez les anciens faiſoit partie de la politique, devroit peut-être entrer dans l'éducation de tous les Princes. Trop portés par leur élévation, à une certaine fierté de caractère, peut-être ſeroient-ils heureux de n'être pas inſenſibles à

---

particuliers. Depuis que leur dignité ne leur permet preſque plus de voyager pour s'inſtruire, en parcourant les ouvrages des différentes nations, ils appellent, pour ainſi-dire, ces nations autour d'eux, & ils les jugent. C'eſt là qu'ils trouvent l'eſprit des ſiècles & des peuples; c'eſt là qu'en comparant tous les préjugés, ils peuvent les vaincre l'un par l'autre, & ſe guérir des erreurs de leur nation, par le ſpectacle des erreurs de la terre.

un art, qui en réveillant les plus douces émotions dans l'ame, la disposse à l'attendrissement & à la pitié

Je ne crains pas qu'on reproche au DAUPHIN la connoissance & le goût de ces arts d'agrément. Chargé de les protéger, le Prince doit les connoître. Lui seul peut les porter au grand; lui seul peut lutter contre la pente invincible qui, dans les temps de luxe & de mollesse, force le talent à suivre le cours de son siècle, & à se rétrécir ou se corrompre. Mais leur connoissance ne forme dans le Prince qu'une éducation de sentiment & de goût. Il en est une autre plus relative au bonheur des peuples & au devoir des Rois, & qui est le fruit des études les plus profondes.

Comme il est un moment dans la nature, où la raison se forme, où l'existence s'étend, où l'homme qui jusqu'alors n'avoit vécu que pour lui-même, commence à vivre dans ses

ſemblables ; il eſt un moment pareil où le jeune Prince, digne de gouverner un jour, commence à naître pour ſes Etats, & voit pour la première fois les rapports qui le lient au ſort de vingt millions d'hommes, & qui lient vingt millions d'hommes à lui. D'abord il s'étonne & s'enorgueillit peut-être. Bientôt il eſt effrayé. Telle eſt la révolution qui ſe fit dans le DAUPHIN de la France, il y a quinze ans.

Il avoit aſſez de lumières pour ſentir que l'étude du gouvernement avoit beſoin d'un eſprit vigoureux & profond, accoutumé à réflechir & à commander à ſes idées. La penſée, comme un courſier rebelle, réſiſte à ceux qui n'ont pas pris l'habitude de la dompter. Il vit donc qu'il falloit d'abord travailler ſon eſprit, & former l'inſtrument avant de commencer l'ouvrage. Il ſe jetta dans l'étude des livres philoſophiques. D'abord il étudie la logique de ces ſolitaires célèbres, admirateurs,

mirateurs, rivaux & compagnons de Paſcal. C'eſt là qu'il apprend cet art qu'on a réduit en règles, de lier enſemble ſes idées, & de paſſer de l'une à l'autre en les enchaînant. Pour juger combien cet art eſt utile au Prince, qu'on penſe qu'un faux raiſonnement dans un conſeil, a ſouvent préparé la chûte d'un Etat. Ces ſecours ne lui ſuffiſoient point. Il s'applique à l'étude des philoſophes les plus célèbres. Le père & le créateur de la philoſophie moderne lui offre ſa Méthode & ſon Doute. Il recherche avec Mallebranche les erreurs de l'imagination & des ſens, & s'aſſure du caractère de la vérité. Il ſuit pas à pas dans Loke, la marche & le développement de l'eſprit humain. Ces ouvrages faiſoient les délices de ce Prince, & l'objet de ſes méditations. C'étoit là qu'il mûriſſoit ſon eſprit pour des études plus relevées. Il y a plus de rapport, qu'on ne croit, entre l'eſprit du

philoſophe & celui du Prince. Dans tous les deux, l'inſtrument eſt le même; l'objet ſeul des travaux eſt différent. Tous deux doivent apprendre à généraliſer leurs idées, à ſaiſir de grands réſultats, à ſuivre l'enchaînement des effets & des cauſes. Tous deux doivent ſe faire des principes qui aſſurent leur marche, autour deſquels ils puiſſent raſſembler les détails, & les lier d'une chaîne commune. Tous deux doivent appuyer ces principes, non ſur le préjugé, ſur des idées paſſagères & des conventions d'un moment, mais ſur l'ordre & les rapports immuables des choſes. Tous deux enfin doivent éviter l'eſprit de ſyſtème, qui égare au lieu de guider*. C'eſt dans les mêmes vues que le

---

* On ne peut donc douter que l'étude des ouvrages philoſophiques ne ſoit très-utile pour l'eſprit d'un jeune Prince. Elle l'étend, le fortifie & l'éclaire.

DAUPHIN avoit étudié l'hiſtoire immenſe de la philoſophie. Ce vaſte tableau des opinions & des erreurs lui apprenoit à connoître l'eſprit humain : il voyoit quelles opinions ont été liées avec les climats, les ſiècles, les gouvernemens, & l'influence qu'elles ont eue ſur le ſort des peuples & des Rois.

Quand il ſe fut, pour ainſi-dire, eſſayé, & qu'il eut développé en lui cette portion de l'eſprit philoſophique qui ſuit la chaîne des objets, il ſe livra tout entier à l'étude qui devoit l'occuper le reſte de ſa vie. D'abord il ſe forma pour lui-même un plan raiſonné de tous les objets du gouvernement.

Il n'y a des peuples & des Rois que depuis que les ſociétés ſont établies. Pour connoître l'étendue du pouvoir ſouverain, il étoit donc remonté à l'origine de ces grands corps, qui raſſemblant les hommes épars ſur la terre, ont formé de toutes les volon-

tés une ſeule volonté, & de toutes les forces diviſées, une force publique & générale. C'eſt dans ce moment qu'il avoit vu la ſouveraineté élever ſa tête au milieu des hommes. Elle étoit appuyée ſur la loi; mais elle paroiſſoit marcher entre le deſpotiſme & l'anarchie; & la loi vigilante, meſurant ſes pas, la tenoit toujours à une égale diſtance de ces deux termes. Le DAUPHIN avoit médité tous ces livres célèbres qui, en marquant les rapports du Souverain avec le peuple, ont établi les fondemens du droit public. Mais la droiture de ſon ame, qui cherchoit toujours la vérité, ne lui faiſoit voir ſouvent qu'avec indignation, dans ces livres vantés, les préjugés de l'homme mis à la place des loix de la nature, la force érigée en droit, le ſang des peuples vendu aux caprices de la tyrannie, la ſervitude autoriſée par des raiſonnemens d'eſclaves, la dignité de la nature

humaine méconnue par des hommes, le peuple calomnié devant ſes chefs, & des Ecrivains foibles ou mercénaires, qui aſſez hardis pour ſe charger de la cauſe du genre-humain, la trahiſſoient indignement pour un vil intérêt d'honneurs ou de fortune. Il ſentoit que la grandeur des Souverains étant d'être juſtes, c'étoit offenſer les Rois que de leur livrer les peuples comme des troupeaux. C'eſt dans ces vues d'humanité qu'il avoit peſé le droit de la guerre. Je goûte une ſatisfaction bien douce, en apprenant aux hommes qu'il y avoit un Prince deſtiné à régner ſur eux, qui n'avoit que de l'horreur & du mépris pour ce brigandage inſenſé. Il ne croyoit pas que la conquête d'une province pût être miſe en balance avec la vie d'un homme; & le Prince qui remportoit une victoire injuſte, lui paroiſſoit être autant de fois aſſaſſin & meurtrier, qu'il périſſoit d'hommes ſur le champ de bataille.

Instruit de l'origine & de l'étendue du pouvoir souverain, & du rapport des nations avec les nations, il cherche les moyens de procurer à l'Etat qui doit lui être confié, la plus grande félicité du plus grand nombre; mais pour y parvenir, il faut qu'il connoisse les hommes. Un DAUPHIN ne les voit point agir. Il ne les entend pas. Sa dignité qui en impose, arrête toutes les passions. Le Prince qui pendant trente ans n'a vu que des courtisans, n'a pas encore vu d'hommes. Il a donc besoin d'être transporté dans un pays nouveau, où la nature se déploye avec toutes ses foiblesses, où l'on voye le jeu de tous les ressorts, où les vices n'ayent plus de masque, où les fourberies politiques portent leur nom. Ce pays est l'histoire. Le DAUPHIN la parcourt avec avidité. Il voit dans les hommes qui ont vécu, ceux qu'il doit gouverner un jour. Il y trouve la morale toujours

incertaine des particuliers, & la morale encore plus flottante des Etats. Il y étudie l'art de faire sortir du milieu de tous ces chocs & de toutes ces réfistances, la plus grande somme de bonheur. Les hommes qui ont régné, attirent sur-tout ses regards. Si tout-à-coup on transportoit un jeune Prince dans un vaste & immense mausolée, où les cendres de tous les Souverains qui ont existé sur la terre, Rois, Pontifes, Empereurs, ou Califes, fussent réunies, & qu'il pût voir écrit sur chacune de ces urnes le jugement des Nations & de la Renommée, là le respect & l'amour, ici la haine & le mépris, quelle impression ne feroit pas sur lui ce grand spectacle? Voilà ce qu'est l'histoire pour le Prince. Du milieu de tous ces tombeaux, il voit s'élever le fantôme de la postérité qui lui crie, c'est ici que tu seras toi-même placé, c'est ici qu'un jour tu dois être jugé.

L'hiſtoire des Républiques anciennes avoit élevé ſon ame par le ſpectacle des vertus. Les Etats modernes, malgré le vice & la foibleſſe de leur inſtitution, lui avoient offert des leçons utiles. Mais il s'arrête ſur l'hiſtoire de la France. Ses loix & ſa conſtitution, les droits des Rois & ceux des peuples, les maux de l'anarchie & les maux du deſpotiſme, la ſource de la grandeur ou de la décadence dans chaque époque, les avantages ou les abus de chaque principe d'adminiſtration, les orages des guerres civiles, les convulſions du fanatiſme, le choc de deux pouvoirs rivaux, les ſuites cruelles d'une autorité uſurpée; il cherche à tout voir & à profiter de tout. Il ſuit avec attention, à travers les différens ſiècles, l'origine, les progrès & les changemens de ces corps intermédiaires qui ſont de l'eſſence des monarchies, qui conſervent le dépôt des loix, & veillent ſur les formes dont doit être revêtue l'autorité ſou-

veraine. C'étoit dans cette hiſtoire qu'il avoit appris à connoître & à juger ſa nation. Il avoit vu, dans tous les temps de la monarchie, une nation aimable & généreuſe, gaie dans le malheur, brave dans les combats, plus près de l'excès que de l'opiniâtreté du courage, plus faite pour être gouvernée par les mœurs que par les loix, plus ſenſible à l'opinion qu'à la vertu, auſſi impétueuſe dans ſa foibleſſe que dans ſa force, brillante & légère, profondément occupée aujourd'hui de ce qu'elle oubliera demain, ardente, capable d'enthouſiaſme, incapable de grands crimes, & peut-être de tout ce qui demande de l'énergie & de la ſuite ou dans le bien ou dans le mal. Il penſoit qu'une telle nation avoit plus beſoin de chefs qu'une autre pour la conduire; que les principes qui lui manquoient, devoient être dans la tête du Prince; qu'en donnant une ame à cette force

impétueuſe, on pouvoit vaincre les plus grandes réſiſtances; que le reſſort de l'honneur, plus fort que les récompenſes & que les peines, pouvoit ſuppléer à toutes les vertus, & rendre toutes les paſſions utiles.

L'hiſtoire lui avoit donné la connoiſſance des hommes; mais elle ne pouvoit lui donner celle des provinces & de l'état actuel du royaume. Le Duc de Bourgogne ſon aïeul, avide comme lui de s'inſtruire, avoit demandé des mémoires aux Intendans. mais il ne ſe trouva qu'un ſeul homme, ou inſtruit, ou actif, ou digne de ſervir la Patrie & le Prince; & l'héritier de la France ne put parvenir à la connoître. Inſtruit par cet exemple, le DAUPHIN déſiroit de voyager lui-même dans les provinces. Il ſentoit que c'étoit là une des meilleures parties de l'éducation d'un fils de Roi. En effet, qu'apprend-on dans une cour? Quel ſpectacle y vient intéreſſer

l'ame? Quels malheureux y réveillent la ſenſibilité? Quels objets y éclairent & y aggrandiſſent l'eſprit? Du luxe, de l'orgueil & du faſte, voilà les leçons des cours. C'eſt en parcourant les provinces, qu'un fils de Roi deviendroit homme & politique. C'eſt là qu'il pourroit eſtimer les forces d'une nation: car la nation n'eſt point dans les palais; elle eſt dans les ſillons des campagnes, ſous le chaume du laboureur, dans l'atelier de l'artiſan, ſous les toits obſcurs de la médiocrité. C'eſt là que ſont les armées & les flottes, les mains qui nourriſſent l'Etat, les bras qui le défendent, les arts qui l'enrichiſſent. Près des cours on ne ſent ni la misère ni la dépopulation d'un Etat. A meſure que les campagnes ſe dépeuplent, la capitale ſe remplit. L'or, par une pente invincible, y coule ſans ceſſe du fond des provinces. Le luxe même y cache la misère; & l'indigence, pourſuivie par la

honte, apprend, pour lui échapper, à imiter la richeſſe. Mais dans les provinces, on voit à découvert l'état d'un royaume. S'il eſt malheureux, la misère y traîne ſes lambeaux; la pâleur y décèle le beſoin. Dans le ſilence des campagnes, on entend mieux les cris des enfans qui demandent du pain à leur mère affamée. La vue d'une chaumière qui tombe en ruine, ou d'une grange entr'ouverte, feroit naître plus d'idées utiles au Prince, que toute la pompe des palais des Rois. Le DAUPHIN étoit vivement frappé de l'utilité de ces voyages; il aimoit à ſe rappeller ſouvent cette idée; il aimoit à en parler : & lorſqu'il commença à s'affoiblir, lorſqu'il eſpéroit encore, & que la France eſpéroit avec lui, le premier uſage qu'il eût voulu faire de ſa ſanté, ô peuples, eût été l'exécution de ce projet. Mais s'il y a des connoiſſances qu'il étoit obligé d'attendre, il alloit au devant de celles

qui ne dépendoient que de l'activité de ſon eſprit.

Il avoit vu que tout gouvernement utile aux peuples eſt fondé ſur les loix. Il veut donc les connoître. Mais le Prince n'a pas beſoin de les étudier comme le Magiſtrat. Celui-ci doit en ſuivre les détails; l'autre doit en ſaiſir l'enſemble & l'eſprit général. Lorſque le DAUPHIN commença cette grande étude, depuis quelques années paroiſſoit en France ce livre célèbre, où toutes les loix des nations ſont enviſagées ſous tous leurs rapports. Le DAUPHIN l'avoit lu avec la réflexion d'un homme d'Etat. L'obſcurité répandue quelquefois ſur cet ouvrage utile, & profond lors même qu'il ne paroît pas l'être, lui fit déſirer d'entendre & de conſulter l'auteur lui-même. Déja il étoit aſſez inſtruit pour l'admirer ſouvent, & le combattre quelquefois. Il lui propoſa ſes doutes; & tel fut le ſuccès de ces conférences,

que le DAUPHIN aima toujours & respecta ce grand Homme, lors même qu'il ne pensoit pas comme lui. Ainsi un Roi célèbre du Nord consulta Léibnitz sur la législation; & le philosophe eut la gloire d'éclairer le Prince *.

Fidèle au plan qu'il s'est tracé, il descend de ces idées générales sur toutes les loix, aux loix particulières de la France. Il avoit jetté les yeux sur ce cahos. Il avoit vu presque toutes nos loix politiques & civiles prendre leur source dans ce gouvernement singulier qui établit à la fois la dépendance des choses & celle des personnes, qui fit naître une foule de droits sur un même domaine, créa des fei-

---

* C'est dans cette occasion qu'on pouvoit appliquer à Monsieur le Dauphin ce mot de Montesquieu lui-même : « que le Prince ne crai-» gne pas ces rivaux qu'on appelle les hommes » de mérite ; il est leur égal, dès qu'il les aime.

gneurs, fit des maîtres, & oublia les hommes, compoſa la puiſſance ſouveraine d'une foule de petits pouvoirs enchaînés & dépendans, dont la chaîne ſe relâchoit à meſure qu'elle devenoit plus étendue, eſpèce d'ariſtocratie tumultueuſe, & de deſpotiſme diviſé, qui avoit la dépendance des monarchies ſans l'activité de ſon principe, & les troubles des républiques ſans leur liberté. Du ſein de ce gouvernement féodal, le DAUPHIN avoit vu ſortir nos loix ſur les diſtinctions des biens, ſur celles des perſonnes, ſur les privilèges des rangs, ſur les droits des domaines, ſur les ſucceſſions des citoyens, & la foule preſqu'innombrable de nos coutumes. La France lui parut comme accablée ſous le fardeau de ſa légiſlation; & il déſiroit qu'en écartant ce qui eſt fait pour d'autres ſiècles ou d'autres mœurs, on mît enfin une juſte harmonie entre nos beſoins & nos loix.

Dans l'étude des loix criminelles,

il s'élève juſqu'à ce point de la morale politique, qui tend plus à prévenir les crimes qu'à les punir, & empêche le légiſlateur d'en être le complice. Les mœurs, autre eſpèce de loi qui dirige l'opinion publique & qui en fait la force, avoient également fixé ſon attention. Mais il voyoit avec douleur que ce reſſort s'affoibliſſoit tous les jours parmi nous. On l'a entendu déplorer cette vénalité honteuſe qui a mis un prix à tout, même à la vertu. On l'a vu chercher par quels moyens on pourroit remettre l'or à ſa place, juſqu'où pouvoit s'étendre l'influence des chefs ſur le caractère des peuples; & ſi dans la cour d'un Monarque, en dirigeant utilement la dépendance & l'intérêt, on ne pourroit pas faire ſervir les vices même d'inſtrument aux vertus.

Mais en remarquant dans ſon ſiècle cette pente générale des ames vers la corruption & l'amour de l'or, il avoit vu dans tous les eſprits une fe-

couſſe heureuſe, qui les portoit à la recherche de tous les grands objets de la politique. Chaque ſiècle a ſon eſprit & ſon caractère. Le Prince eſt ſur la hauteur, & ſa fonction eſt d'obſerver la pente & le cours du torrent. S'il a du génie & une véritable force, il le dévance. Quand la direction eſt funeſte, il ſe met au devant pour la rompre. Mais s'il eſt ſans vigueur & ſans énergie dans l'ame, & qu'il reſte derrière ſa nation, alors il n'eſt point fait pour ſon ſiècle, & ſon ſiècle n'eſt point fait pour lui. Il perd & laiſſe échapper une grande époque; le but de la nature eſt manqué, & l'ouvrage de l'humanité perfectionnée reſte encore ſuſpendu pour des ſiècles. Le DAUPHIN ne vouloit point que, s'il étoit un jour appellé au trône de la France, il pût ſe reprocher de n'avoir pas fait aux hommes tout le bien qu'il pouvoit leur faire. Il ſavoit que l'agriculture, le commerce & les ſi-

nances ſont les trois grands reſſorts dans les Etats modernes, comme la vertu & l'amour de la Patrie dans les conſtitutions anciennes; & il avoit réſolu de s'inſtruire à fond ſur tous ces objets de l'économie politique. O vous, qui que vous ſoyez ſur la terre, qui êtes deſtinés à régner, apprenez par l'exemple de ce Prince à vous inſtruire. Le ſtatuaire s'exerce à manier le ciſeau. Le peintre étudie l'art des couleurs, & deſſine les têtes de Raphaël. L'architecte va parmi les ruines antiques meſurer les colonnes, & lever les proportions des palais. Le plus difficile des arts, l'art de régner eſt-il donc le ſeul qu'il ne faille point apprendre? Autrefois dans des Etats moins grands, & où les mœurs faiſoient preſque tout, la vertu peut-être ſuffiſoit pour gouverner les hommes. Mais aujourd'hui les Etats ſont de vaſtes machines. Pour en diriger les reſſorts, il faut les connoître. Un ſeul

qui se dérange arrête tous les mouvemens. Vous ne pouvez vous tromper, qu'une nation ne soit malheureuse. Un seul édit mal calculé sur les finances, peut porter le désespoir dans vos campagnes, & ôter cent mille bras à la Patrie. Une seule erreur sur le commerce peut fermer vos ports, & repousser loin de vous les richesses étrangères. Les guerres injustes, les batailles perdues ne sont que des fléaux d'un moment : mais les erreurs politiques font le malheur d'un siècle, & préparent le malheur des siècles suivans. Le DAUPHIN étoit frappé de ces vérités, & il regardoit comme le premier devoir de son rang d'acquérir des connoissances économiques ; il les cherchoit dans les livres, dans les conversations, dans des conférences réglées avec des hommes instruits. Il avoit donné une attention particulière au commerce, qui de tout temps a eu tant d'influence sur les Etats, mais

qui aujourd'hui eſt devenu preſque la baſe de la politique de l'Europe. En effet, depuis que l'or eſt la meſure de tout, depuis que la grandeur des Etats ſe calcule, les moyens d'acquérir de l'argent, & les canaux qui le portent, ſont devenus le premier objet de l'adminiſtration. C'eſt dans les comptoirs des marchands qu'on ſe diſpute les mers & les champs de batailles. Le DAUPHIN étudioit le commerce en Homme d'Etat. L'agriculture qui en eſt la ſource & la baſe, l'induſtrie qui l'étend en appropriant les productions aux beſoins des peuples, la liberté qui en eſt l'ame, & qui par la confiance l'attire des bouts de l'univers, le crédit public qui l'affermit en multipliant les richeſſes réelles par des richeſſes fictives, le change qui le facilite en fixant la proportion entre les valeurs relatives des ſignes, enfin cette balance utile du commerce, qui eſt aujourd'hui celle du pouvoir, & qui eſt

le réſultat de l'équilibre entre ce que l'on donne & ce que l'on reçoit; tous ces objets avoient été tour à tour le but de ſes méditations & de ſes recherches. Il avoit joint à cette étude, celle des finances qui devroient ſoutenir le commerce, & qui trop ſouvent le détruiſent. S'il eſt utile à un Prince d'être inſtruit de cette branche de l'adminiſtration, c'eſt ſur-tout dans ces criſes violentes où les reſſorts de l'Etat ſont preſque forcés, quand l'Etat créancier & débiteur de lui-même, s'effraye de ſes engagemens, quand les remèdes ſont preſque auſſi dangereux que les maux. C'eſt alors que le Prince a le plus beſoin de lumières pour comparer & pour choiſir. Témoin de toutes les ſecouſſes qui depuis quelques années agitoient l'eſprit national ſur cet objet, le DAUPHIN ſuivoit d'un œil attentif tous ces mouvemens, & ſaiſiſſoit tous les traits de lumière qui ſortoient du choc des

opinions & des ſyſtèmes. Il avoit lu avec autant d'avidité que d'attention les Mémoires de ce fameux Miniſtre de Henri IV, qui ſera éternellement célèbre, & pour le bien qu'il fit, & pour celui qu'il voulut faire. Il l'admiroit également, ſoit qu'en rétabliſſant l'ordre, il arrachât le peuple à ceux qui s'enrichiſſoient de ſa misère, ſoit que par une intrépide économie, il éteignît les dettes publiques, & pourvût aux beſoins de l'Etat ſans nuire à ceux du citoyen. Le ſage & courageux Sully lui paroiſſoit le modèle des Miniſtres, comme Henri IV le modèle des Rois. Avide de s'inſtruire, il a recours à tous les hommes d'Etat. Les uns l'inſtruiſoient par leurs diſcours, & les autres par leurs écrits. Le génie éclairé par l'expérience, veilloit ſouvent par les ordres de ce prince, pour lui compoſer des mémoires. C'eſt de ces mémoires comparés qu'il tâche d'extraire la vérité. Il rapproche

les ſyſtèmes. Il pèſe les avantages. Il preſſent les abus. Dans les grands ouvrages il ſaiſit les principes, & s'applique enſuite à développer lui-même les conſéquences. Dans d'autres il ſépare les vérités mêlées à des erreurs. Souvent il remonte au principe des erreurs même, parce qu'il eſt utile de voir comment on peut s'égarer. Il apprend à diſtinguer la ligne preſque inviſible que la natute a tracée pour les Etats comme pour les hommes, & ſur laquelle ſe trouve le bien politique comme le bien moral. Souvent il développe ſes idées par écrit, il les lie enſemble par la méthode, & ſe forme une chaîne de principes, qui lui préſente en un inſtant le ſpectacle & le fruit de pluſieurs mois d'étude. Je voudrois pouvoir citer ces écrits précieux, ils loueroient mieux ce Prince que ma foible voix. Mais ces écrits appartiennent à l'Etat. C'eſt le plus noble héritage qu'il ait laiſſé. Ils ſe-

ront pour ſes enfans l'image de ſon eſprit & de ſon ame ; & même après ſa mort, quelque choſe de lui ſera encore utile à la Patrie.

Je n'ai point encore parcouru tout le cercle de ſes connoiſſances ; & il en avoit d'autres qu'on ne devoit point attendre d'un Prince qui n'étoit preſque jamais ſorti de la cour. On ſera étonné d'apprendre qu'il connoiſſoit la marine, comme s'il eût habité longtemps ſur des vaiſſeaux. Des officiers de mer interdits de l'entendre, ſe demandoient où il avoit appris le pilotage & l'art de la manœuvre. C'eſt ainſi que ce Prince avoit embraſſé tous les objets de l'adminiſtration publique. Au milieu d'une cour, & dans l'âge des paſſions, il s'étoit livré à des études profondes. Je n'exagère rien, en diſant que les heures qu'il n'employoit point au travail, lui paroiſſoient perdues. Nous ſavons aujourd'hui qu'il en donnoit trop peu au

ſommeil,

ſommeil, & qu'il forçoit la nuit à lui rendre le temps que les bienſéances & les devoirs lui avoient enlevé pendant le jour. O peuples ! c'étoit vous qui étiez le but de ſes travaux. C'étoit votre bonheur dont il s'occupoit. De ſon cabinet ſolitaire, où ſi ſouvent il médita en ſilence, il parcouroit vos campagnes & vos villes. La douce image de la félicité publique venoit errer devant ſes yeux, & le ſoutenoit la nuit au milieu de ſes veilles. Quelle eſt l'ame dure, quel eſt le citoyen inſenſible & glacé qui, en voyant ainſi un jeune Prince ſe dévouer tout entier au travail pour le bonheur public, ne ſe ſente attendri par la reconnoiſſance & par l'amour ?

Un homme remercia le ciel d'être né du temps de Socrate, pour l'entendre & devenir meilleur. Le DAUPHIN le remercioit de l'avoir fait naître dans un temps où il pouvoit trouver aſſez de lumières pour s'inſ-

truire. En effet, nous ſommes dans le ſiècle où les Rois peuvent apprendre & faire de grandes choſes. Le temps n'eſt plus où l'Europe étoit diviſée en un certain nombre de gouvernemens gothiques & barbares, fondés ſur l'ignorance & ſur des coutumes de Sauvages. Le peuple a ceſſé d'être eſclave; les Nobles ont ceſſé d'être tyrans; le deſpotiſme a chaſſé l'anarchie; les mœurs ont affoibli le deſpotiſme; l'intérêt & les ſiècles ont amené les lumières; on connoît mieux les rapports de tout; on a balancé toutes les conſtitutions; on a perfectionné tous les arts; il s'agit enfin de perfectionner la ſociété: c'eſt le grand but de la nature; ce doit être l'ouvrage des Rois. Quelques hommes ramaſſent les pierres de l'édifice, & en deſſinent le plan; mais c'eſt aux Rois à le conſtruire. Ils ont l'empire de la force; qu'ils y joignent l'empire du génie: la force alors ſera dans chaque état ce qu'elle eſt dans la

conſtitution du monde, le lien de toutes les parties, le principe de l'harmonie générale. Mais pour produire ces grands effets, il faut que les Princes ayent paſſé la moitié de leur vie à s'inſtruire, & qu'ils paſſent le reſte à commander. O toi que nous regrettons, ô Prince! tu n'as rien fait pour nous, mais le citoyen ſenſible n'honorera pas moins ta cendre de ſes larmes. Ton cœur a entendu le vœu de l'humanité. Tu as connu tes devoirs; tu les a remplis. Tu as donné au ſoin pénible de t'inſtruire, tes plus belles années. Tu as cherché tous les moyens de faire un jour du bien aux hommes. Tu es quitte envers la nature & la patrie; & c'eſt à nous à te pleurer.

Il eſt des Princes dont l'éloge eſt fini, quand on a loué leurs talens. Jamais le doux nom de la vertu ne fut fait pour eux. Ils étonnent, mais ils n'ont pas le droit d'attendrir & d'in-

téreſſer. Le Prince à qui nous offrons cet hommage, joignit à des connoiſſances profondes le mérite plus rare d'être vertueux. C'eſt un exemple de plus pour ceux qui doivent régner ; c'eſt un encouragement utile pour nous-mêmes, dans des temps où la vertu peut-être eſt devenue pénible. Ah ! ſi dans le dernier rang même, elle mérite les éloges & le reſpect, ne l'honorerons-nous point, placée près du trône ? Ne ſoyons point ingrats ; & n'oublions pas du moins qu'elle eſt utile.

SI l'homme a une grandeur réelle, c'eſt parce qu'il peut perfectionner ſon ame. L'univers phyſique obéit en aveugle aux loix qui le dirigent. Les limites invariables des êtres ſont poſées, & ils ne connoiſſent pas même la perfection qui leur manque. L'homme ſeul, en travaillant ſur lui-même, peut ajouter à l'ouvrage de la nature ; il peut agrandir ſes vertus, s'en créer

de nouvelles, & perfectionner ſes ſentimens, comme ſes idées. C'eſt le devoir de l'homme, c'eſt ſur-tout le dévoir du Prince. Né pour commander aux nations, il faudroit que la perfection de ſon ame ſuivît les rapports de ſa puiſſance; il doit donc ſe meſurer ſans ceſſe avec l'étendue de ſes devoirs, pour ſe rendre meilleur. Telle fut (& cet éloge donné à un Prince n'eſt point une flatterie) telle fut la conſtante occupation du DAUPHIN pendant les quinze dernières années de ſa vie. Il étudioit l'art des vertus, en même temps qu'il apprenoit l'art des Rois, ou plutôt ces deux arts ſont le même. Le premier devoir du Prince eſt de ſe commander: le DAUPHIN exerça de bonne heure ſur lui cet utile empire. Pourquoi craindrions-nous de dire qu'il avoit reçu de la nature des paſſions ardentes, & cette fierté qui dans un particulier peut être voiſine de la grandeur, mais qui dans un

jeune Prince devient trop aiſément de l'orgueil. Je ne parle point de cet orgueil utile qui fait faire de grandes choſes, mais de celui qui rétrécit l'ame au lieu de l'étendre, & bleſſe l'humanité ſans ſervir l'Etat. Heureuſement il connut bientôt que plus on eſt élevé, plus on eſt obligé de faire pardonner ſon rang ; que les hommes refuſent par orgueil ce que l'orgueil exige, & que ce n'eſt qu'en leur faiſant du bien qu'il faut leur apprendre qu'on eſt au deſſus d'eux. Son eſprit plus développé lui porta dans la ſuite les principes de l'égalité des hommes ; mais il avoit déja commencé à travailler fortement ſur lui-même. Un penchant impétueux le portoit à la colère : ce ſentiment qui rendit Alexandre meurtrier de ſon ami, & Théodoſe aſſaſſin de vingt mille de ſes ſujets, l'effraya dès qu'il le connut. Bientôt il ſut ſe vaincre ; & telle étoit à la fin la douceur de ſes mœurs, qu'il n'avoit plus même le mérite de com-

battre. Je ſais que des Princes ſont parvenus à ſe vaincre par vanité. La vanité étoit dans leur ame le contre-poids des paſſions ; & ils aimoient mieux ſe tourmenter par des ſacrifices, que ſe déshonorer par des foibleſſes. Dans le DAUPHIN ces combats généreux avoient pour principe la vertu même : la vertu, ce ſentiment ſublime qui nous élève au deſſus de nous-mêmes, qui développe à nos yeux toute la beauté de l'ordre moral, qui dirige nos actions & nos penſées, non ſur l'inſtinct du moment, mais ſur un plan invariable & toujours ſuivi, ce ſentiment qui retranche à l'homme tout ce qui eſt vil, & ne lui laiſſe d'activité que pour ce qui eſt grand & juſte, étoit profondément gravé dans l'ame de ce Prince. La vertu préſidoit à ſa penſée ; elle reſpiroit dans ſes diſcours ; elle étoit devenue la baſe de ſon caractère ; & à force de s'y conformer, il ne la ſui-

voit plus par principes, mais par beſoin. Delà cette eſtime, ou plutôt ce reſpect ſi tendre pour les hommes vertueux. Tout ce qui lui offre l'image de la vertu, a des droits ſur ſon cœur. Il la reſpecte dans l'indigence; il va au devant d'elle dans le malheur. Quand la vertu eſt malheureuſe, diſoit-il, c'eſt le crime des hommes; c'eſt à ceux qui les gouvernent, à le réparer. Il ne l'aviliſſoit pas au point de la croire inutile au gouvernement des Etats. Il eût été bien loin d'adopter cette politique de quelques tyrans, qui croyoient qu'il étoit peut-être bon de louer la vertu en public, mais qu'il falloit toujours la tenir éloignée des trônes, qu'elle portoit de la foibleſſe dans les grands intérêts, que ces hommes juſtes ne ſavent que reſſerrer les limites de la puiſſance qu'il faut toujours étendre, & que l'intérêt de l'Etat, c'eſt-à-dire de ceux qui le gouvernent, eſt de ne confier l'autorité

qu'à des hommes qui ſachent au beſoin avoir le courage de la honte & l'audace du crime. Le DAUPHIN eût aimé à raſſembler autour de lui les hommes vertueux : c'eût été un de ſes projets. Quel ſpectacle que celui d'un Prince qui du haut du trône donne le ſignal à la vertu, & lui crie : ſors de l'obſcurité, briſe tes fers ! Que l'inſulte & le mépris ceſſent de te pourſuivre ; viens te ranger auprès du trône ; viens l'honorer, il eſt vil ſans toi. Que l'humanité ſoit vengée ; qu'à ta voix elle ſe raſſure ; viens, amène avec toi tous ceux qui te connoiſſent & qui t'aiment ; uniſſons-nous pour le bonheur des hommes. Mille fois les méchans ſe ſont ligués pour le malheur & pour le crime ; montrons à la terre une ligue nouvelle, la ligue de tous les hommes vertueux pour faire le bonheur d'une nation. O vous, qui méritez ce titre, je vous appelle tous, j'implore votre ſecours. Ci-

toyens, étrangers même, ſi vous êtes vertueux, la Patrie vous adopte. En ſervant l'Etat vous devenez ſes enfans. J'aſpire à la gloire d'être votre chef. Enchaînons le crime, commandons au haſard, diminuons les maux. Faiſons tous enſemble l'eſſai de ce que peut ſur la terre l'autorité unie à la vertu. Croit-on qu'avec de tels ſentimens, il regardât les honneurs, le rang ou la naiſſance comme un droit qui diſpenſe d'être vertueux? Et qu'étoit la Nobleſſe dans ſon inſtitution, que l'image & le ſymbole de la vertu même? Tout a été perdu, dès que ces deux choſes ont été ſéparées. On peut donc juger de quel œil il regardoit le vice, même accrédité & puiſſant; quel mépris il avoit pour ceux qui, chargés d'une illuſtre naiſſance, déshonorent à la fois leurs aïeux & eux-mêmes, aviliſſent & les honneurs qu'ils ont, & ceux auxquels ils prétendent, inſultent à la renommée, &

joignent l'orgueil à la honte. Le DAUPHIN reſpectoit les titres, mais il jugeoit les perſonnes ; & jamais la bienſéance ne lui arracha pour les dignités cet hommage du cœur qu'il n'accordoit qu'au mérite.

On ne peut être vertueux ſans être juſte ; & cette qualité eſt peut-être de toutes, celle qui eſt la plus néceſſaire au Prince. Dans les grandes ſociétés les paſſions tendent ſans ceſſe à rompre l'égalité établie par la loi entre les citoyens ; c'eſt un choc continuel de la force contre la force. La Juſtice rétablit l'équilibre entre les forces qui ſe combattent. C'eſt la Juſtice qui crie à l'homme puiſſant, tu es eſclave de la loi ; c'eſt elle qui dit au riche, le pauvre eſt ton égal. Si la Juſtice s'aſſoupit, la tyrannie s'éveille, elle lève auſſi-tôt ſes cent bras ; & les chaînes de l'oppreſſion s'étendent. Je ne fais point un mérite au DAUPHIN d'avoir eu la juſtice dans le cœur ; c'étoit ſon

devoir, puiſqu'il étoit Prince. Mais je remarquerai qu'elle tenoit en lui à un reſpect inviolable pour les loix. Comme il les avoit méditées, il avoit appris à les aimer. Delà ſon éloignement pour les abus du pouvoir. Il penſoit que tout membre de l'Etat ne doit être jugé que par la loi de l'Etat, & que la liberté du citoyen ne peut être ſacrifiée qu'à la liberté publique. Ce même ſentiment lui faiſoit déteſter les accuſations ſecrettes, & cette eſpèce d'hommes auſſi cruelle que lâche, qui trafiquent dans l'ombre, de la sûreté de leurs concitoyens. Il regardoit les délations comme le reſſort d'un gouvernement foible & corrompu qui avilit une partie des citoyens pour perdre l'autre, corrompt les ames en payant l'infamie, & encourage à la calomnie par l'intérêt. Pour rendre inutiles ces moyens honteux de nuire, il vouloit qu'il n'y eût d'autres crimes que ceux de la loi,

& que la loi elle-même accusât ceux qu'elle condamne. Ce Prince eût donc désiré d'être juste ; mais pour l'être, il veut connoître la vérité. Il s'effraye à la vue d'une espèce de conspiration générale pour plonger les Princes dans l'erreur. Toutes les histoires lui offroient la vérité trahie dans les cours par ambition ou par foiblesse, des Rois qui ignoroient seuls ce qui étoit su de l'Europe entière, & les cris des peuples gémissans représentés aux pieds des trônes, comme les acclamations de la félicité publique. Epouvanté de ces exemples, il cherche par-tout la vérité ; il l'étudie dans les livres ; il l'appelle dans les conversations ; il tâche de la familiariser avec son rang ; il conjure ses amis de ne pas le traiter comme Prince ; offrez-moi, leur dit-il, la vérité sans détour, si vous m'en croyez digne. Il faut publier, à la gloire de ceux qui l'ont approché, qu'il eut quelquefois ce bon-

heur. Il trouva des hommes qui eurent le courage de lui dire des vérités fortes ; & il eut le courage encore plus grand de les en aimer davantage. Comme il connoiſſoit les cours, il ſavoit que de tout temps il y a eu des flatteurs qui, pour plaire, ſe ſont fait un ſyſtème de corrompre, & veulent aller à la fortune par la baſſeſſe. Il avoit donc appris à ſe défier des hommes. Oſons le dire, la crainte d'être trompé le rendoit ſoupçonneux : mais ce ſentiment qui dans Tibère & Louis XI n'a produit qu'une politique ſombre, dans Antonin ou Marc-Aurèle n'eût été qu'un inſtrument de plus pour le bonheur public. Plaignons les hommes de ce que trop ſouvent c'eſt leur rendre juſtice que de les eſtimer peu ; mais plaignons encore plus les Princes d'avoir acquis le droit funeſte de juger ainſi l'humanité. Dans le DAUPHIN, cette défiance étoit même reſpectable, parce qu'elle prenoit ſa

ſource dans ſa paſſion pour le bonheur des peuples. Son cœur aimoit véritablement l'Etat. Cet amour, cette vertu ſi rare qui attache un homme à tout un peuple, devroit peut-être dans les monarchies être encore plus l'ame des Princes que des citoyens. Les Princes ne ſont-ils pas les premiers enfans de la Patrie ? N'a-t-elle pas tout fait pour leur grandeur ? Ne prodigue-t-elle pas pour eux ſon ſang, ſes travaux, ſes richeſſes ? Ne ſont-ce pas les peuples qui nourriſſent le Père de l'Etat, qui travaillent pour le ſervir, qui meurent pour le défendre ? Ne doit-il pas y avoir entr'eux & lui un commerce touchant de bienfaits, de ſervices & de reconnoiſſance ? L'ame du DAUPHIN ſentoit vivement ces rapports ſi doux du Prince avec le peuple. Dans ces temps malheureux où la néceſſité forçoit d'augmenter le poids des impoſitions publiques, il eût voulu retrancher ſur ſes propres

dépenſes, pour diminuer le fardeau des citoyens. Il calcule avec une économie ſévère, ce qu'il coûte à l'Etat. Il ne veut point permettre que ſa penſion ſoit augmentée. « J'aimerois » mieux, dit-il, que cette ſomme » pût être diminuée ſur les tailles ». Triſtes habitans des campagnes, vous qui dans les champs de vos pères travaillez toute l'année, pour payer à l'Etat le fruit de votre induſtrie & de vos peines, le bruit de la mort de ce Prince ſans doute eſt déja parvenu juſqu'à vous. Vous l'avez appriſe peut-être, lorſque vous arroſiez quelque ſillon de vos ſueurs. Ah! que vos ames ſimples & droites s'attendriſſent ſur lui! Dites, en vous repoſant un moment ſur votre charrue: il eût voulu nous rendre heureux. Quand vous gémirez, quand l'indigence fera couler vos pleurs, dites: hélas! s'il eût vécu, ſa main eût voulu les eſſuyer! Dans vos temples groſſiers, aux pieds de

vos autels ruſtiques, offrez des vœux pour lui, il ne ceſſoit d'en faire pour votre bonheur. Il a porté ce ſentiment juſqu'au tombeau; & même en expirant, toujours occupé de vos beſoins, il a craint d'être à charge après ſa mort. Tant qu'il a vécu, ne pouvant faire le ſort de la nation, il ſecouroit du moins tous les infortunés qu'il connoiſſoit. Une partie de la ſomme que l'Etat lui paye chaque mois, il la deſtine à ſoulager les infortunes ſecrettes de ces familles qui, victimes à la fois de la misère & de la honte, craignent d'expoſer leur malheur à l'œil du mépris. Il nourrit ces guerriers qui n'ayant de patrimoine que l'honneur, ſont menacés de perdre par l'indigence, une vie qu'ils ont prodiguée pour l'Etat. C'eſt ainſi qu'en faiſant du bien aux particuliers, il ſe rend digne d'en faire à la nation; car le droit d'être bienfaiſant, eſt un droit qu'il faut mériter de la nature: elle

endurcit les ames viles pour les punir, & condamne leurs yeux à ne jamais verſer ces douces larmes qui ſont la plus pure récompenſe de la vertu. Rappellerai-je ce jour & cette chaſſe déplorable, où un haſard qu'il ne put prévoir, amena ſous les coups de ce Prince un Ecuyer malheureux? Le DAUPHIN innocent montre le même déſeſpoir qu'Alexandre coupable. Non, je n'inſulte pas l'humanité juſqu'à louer un Prince d'un ſentiment qui n'eſt que juſte : c'eſt par de telles louanges que des eſclaves corrompent des Rois. Mais ſon déſeſpoir, à la vue de cet événement funeſte, ſes tranſports, ſes cris, ſes pleurs, l'ardeur avec laquelle il ſe précipite ſur ce corps ſanglant, les ſoins qu'il prodigue à cet infortuné, & par leſquels il ſemble vouloir le rappeller à la vie, la douleur profonde qu'il a toujours conſervée, la lettre qu'il écrivit à la veuve, ſes ſoins paternels pour le fils, ſa

réſolution de renoncer pour toujours à un amuſement qu'il aimoit, réſolution qu'il a tenue le reſte de ſa vie, tout annonce en lui, non la pitié d'un moment, mais cette ſenſibilité profonde d'un cœur vraiment humain, qui ſait eſtimer la vie d'un homme, & ſent que toute la puiſſance des Rois n'eſt rien pour réparer de tels malheurs *.

---

* Pour faire connoître & le Prince dont nous parlons, & les hommes qui quelquefois environnent les Princes, il eſt bon de rappeller ici un trait aſſez peu connu. Madame de Chambéry, veuve de cet Ecuyer malheureux, accoucha d'un fils peu de temps après. Monſieur le Dauphin déclara qu'il vouloit ſervir de père à l'enfant, & commença par le tenir lui-même ſur les fonds de baptême avec Madame la Dauphine. Quelqu'un lui remontra que cela étoit contre l'étiquette, & qu'une pareille démarche *n'étoit point d'uſage*. A cette étrange remontrance, voici ce qu'il répondit : *Il n'eſt point d'uſage non plus, qu'un Officier du Dauphin périſſe par la main de ſon maître.*

Cette humanité, la première des vertus, avoit été développée en lui dans une de ces circonſtances qui donnent à l'ame une forte ſecouſſe, & y laiſſent une impreſſion qui ne s'efface plus; c'étoit à Fontenoy; c'étoit dans ce jour ſi célèbre, jour de danger comme de gloire. La France avoit vaincu ſous les yeux de ſon Maître. Trois nations avoient fui. Les débris de quinze mille hommes étoient répandus ſur la plaine. Le tumulte avoit ceſſé. Un calme affreux régnoit ſur tout ce champ de carnage. Des morts entaſſés ſur des morts, des vainqueurs immolés ſur des vaincus, des guerriers mutilés, des reſtes épars, des mourans & des hommes plus malheureux qui ne peuvent mourir; les gémiſſemens ſourds, les cris aigus, le ſang, l'horreur, toutes les bleſſures, tous les genres de mort; quel ſpectacle pour un jeune Prince élevé & nourri dans le palais des Rois, &

qui ſort des fêtes de l'hymen ! C'eſt la première leçon d'humanité que la nature lui donne. L'éclat de la victoire diſparoît ; la pitié dans ſon cœur élève un cri touchant & terrible. Son père attendri, & qui pleure les malheurs des Rois, trouve à ſes côtés un fils digne de lui. Les larmes du DAUPHIN coulent ; & la Patrie qui l'obſerve, ſent avec tranſport qu'elle aura un ami dans un Prince. Cette ſenſibilité étoit encore relevée par ſon courage. On l'avoit vu donner des marques de valeur dans cette même bataille. On l'avoit vu, quand nos troupes fuyoient, quand la victoire étoit preſque décidée pour l'ennemi, vouloir marcher à la tête de la Maiſon du Roi, pour aller charger cette colonne terrible ; & il avoit fallu retenir un Prince de ſeize ans, qui ne voyoit que la gloire où quarante mille hommes ne voyoient que le danger. Deux batailles de plus donnent la paix aux nations. Mais

des diviſions nouvelles naiſſent du ſein même de la paix. Une étincelle en Amérique allume l'embrâſement en Europe. On s'agite. Les Etats ſe heurtent. Le Nord eſt ébranlé. Le Midi répond à ces grands mouvemens. Tout s'arme ; & tandis que les ravages de la guerre s'étendent vers les extrémités de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Aſie, l'Allemagne eſt le centre d'un mouvement plus terrible. Cinq grandes armées s'y entrechoquent. Les batailles ſe multiplient, les événemens ſe ſuccèdent, & la Renommée attentive eſt occupée à publier les ſuccès & les revers. Parmi ces ſecouſſes générales, l'ame du DAUPHIN eſt agitée ; il porte tout le poids de l'oiſiveté des cours ; il voudroit être utile ; il voudroit eſſayer auſſi la fortune, & ſe faire, une renommée dans l'Europe. Il ſollicite l'honneur de commander. Juſqu'à préſent, dit-il, je n'ai rien fait pour les

peuples, j'apprendrai du moins à les défendre. Car, quoiqu'il sentît vivement que la guerre est un fléau barbare, il voïoit que tel est le sort des Rois, tel est cet équilibre si vanté de l'Europe moderne, que parmi les chocs continuels de l'ambition, la guerre y est presque inévitable; qu'un Prince a besoin de la connoître pour ne pas la craindre; & que pour n'être point attaqué, il faut pouvoir combattre. Il est important, disoit-il encore, qu'un homme qui doit régner soit connu: sa réputation devient une partie de sa puissance. Si ses vœux avoient pu être remplis, si la crainte d'exposer une tête si chère à l'Etat, n'eût forcé l'Etat lui-même à se priver d'un tel secours, l'Allemagne auroit vu de nouveau Germanicus à la tête des armées. Il fût peut-être devenu pour la France, ce qu'a été pour l'Angleterre ce Prince Noir si célèbre, mort, comme lui, à la fleur de son âge, & pleuré aussi dans son pays. Il

eût, comme ces deux Princes, joint la ſageſſe à la valeur; comme eux, il eût allié les grâces à la dignité du commandement; & adoré des troupes, elles euſſent fait de grandes choſes, autant pour lui peut-être, que pour la Patrie. Tel eſt le ſentiment qu'il leur avoit inſpiré dans le camp de Compiegne, où on le vit honorer la dignité du Soldat par toutes les careſſes d'un Général, & enchanter l'Officier par ces grâces nobles dont le cœur d'un François ſent ſi bien le prix. O tranſports! O tendreſſe! On admiroit en lui la douce égalité, la familiarité touchante, & ce charme ſecret qui va ſi bien chercher les cœurs. Tous étoient à lui. Officiers & Soldats, Citoyens, Etrangers, & la Cour & le Peuple, tout étoit rempli de la plus douce ivreſſe. On crut revoir des traits de Henri IV. On crut quelquefois l'entendre. Le nom du DAUPHIN étoit dans toutes les bouches. Chacun

le

le béniſſoit; & ces plaines de Compiegne, ces plaines qu'il voyoit alors pour la dernière fois, ne retentiſſoient que d'acclamations de joie, & de chants militaires.

A tant de vertus, il joint le mérite plus rare encore de ne pas les connoître. Sans faſte, ſans oſtentation, auſſi loin de l'orgueil qui veut s'élever, que de l'orgueil qui s'humilie, ſimple dans ſes diſcours comme dans ſes mœurs, inconnu à ſes propres yeux, il ne ſe doute pas même des droits qu'il peut avoir à l'eſtime. Un jour il s'étonne de s'entendre louer. Quel droit, dit-il, ai-je à des éloges? Je n'ai rien fait. Cette ame noble & pure comptoit pour rien ſes vertus & quinze ans de travaux pour ſe rendre utile. Ce ſentiment ſe répandoit ſur toute ſa perſonne. Il oublioit qu'il étoit Prince. Le faſte, qu'on prend ſi aiſément pour de la grandeur, ne put jamais approcher de lui. Il le mépri-

ſoit. Il fuyoit le luxe, moins encore parce qu'il corrompt & rétrécit l'ame, que par un goût naturel de ſimplicité. Econome, parce qu'il ne perdoit jamais de vue la ſource des richeſſes des Princes, il craignoit toujours que ce qui étoit deſtiné à ſes propres beſoins, ne fût le pain du laboureur, & l'aliment du pauvre. Il craignoit preſque de trouver ce fruit des impoſitions publiques, humide encore des larmes de quelques malheureux.

Par tout ce que jai dit de l'ame du DAUPHIN, il eſt aiſé de voir que la ſenſibilité faiſoit la baſe de ſon caractère. On a demandé ſi dans un Prince cette qualité n'étoit pas plus dangereuſe qu'utile, & ſi la raiſon ſeule & l'amour général de l'ordre ne ſuffiſoient pas pour faire le bien. Je plains ceux dont l'ame indifférente & froide peut faire de pareilles queſtions. Je les plains de raiſonner ſi triſtement les devoirs, & de méconoître ce pou-

voir invincible du ſentiment ſur le cœur de l'homme. C'eſt la raiſon qui nous éclaire, mais c'eſt le ſentiment qui nous fait agir. C'eſt lui ſeul qui échauffe l'ame, & lui donne cette activité qui triomphe de tout, & exécute tout. C'eſt lui qui combat les paſſions viles par une paſſion généreuſe & forte. C'eſt lui qui anime le tableau de l'ordre & du bonheur public, mort pour celui qui ne voit que des proportions & des rapports. C'eſt lui qui fait l'enthouſiaſme des grandes choſes. C'eſt lui qui ſaiſit l'ame du Prince; qui la tranſporte au milieu de vingt-millions d'autres ames; qui l'unit invinciblement à toutes celles-là; qui humecte ſes yeux de toutes les larmes qui ſe répandent; qui le fait friſſonner à tous les gémiſſements; qui le fait palpiter à la vue de tous les malheureux; qui porte ſur ſon cœur le contre-coup de tous les maux épars ſur trois cents lieues de pays; qui le

force à ſoulager ceux qui ſouffrent, pour ſe délivrer lui-même d'une douleur qui le fatigue & le tourmente; qui le récompenſe enſuite par les tranſports qu'excite la vue d'un peuple heureux, & multiplie encore le bien par le charme inconcevable de l'avoir fait. O raiſon! O froide & calculante ſageſſe! as-tu jamais rien fait de pareil pour le bonheur des hommes?

Ce ſentiment, le principe & l'ame des vertus, n'unit pas ſeulement le Prince aux peuples; il lui fait aimer d'autres devoirs moins étendus, mais non moins chers, & plus près encore de la nature. Il préſide aux noms ſacrés d'époux, de fils & de père. Toutes les vertus ſont liées. Celui qui ne remplit pas les devoirs d'un homme, ne remplira point ceux d'un Roi; & Louis XI, qui fut un fils dénaturé, ne fut pour les peuples qu'un tyran. Le DAUPHIN n'intéreſſe pas moins ſous

ces nouveaux rapports : comme il n'eut à rougir de rien, nous n'aurons rien à déguiſer. J'aime à revenir ſur ces jours de ſa jeuneſſe, où ſon cœur s'ouvrit pour la première fois au doux ſentiment de l'amour, & où il forma aux pieds des autels les premiers nœuds. Son ame ardente & ſenſible, & à qui la voix de la nature commençoit à parler, ſe livra à tous les tranſports d'une première paſſion; & les charmes de la vertu ſe mêlant à ceux de l'amour, ſa paſſion même devint pour lui un reſſort utile. Elle commença à donner plus de vigueur à ſes ſentimens & d'étendue à ſes idées. Il vivoit dans l'union la plus tendre: il étoit heureux. Vains ſonges de la vie! A peine avoit-il goûté le bonheur, que tout ce qu'il aimoit lui fut arraché. Dans l'âge où l'on commence à peine à ſentir, il éprouva les tourmens de la douleur & ceux du déſeſ-

poir. O vous qui deviez le conſoler ; qui étiez deſtinée à le rendre heureux le reſte de ſa vie, Princeſſe à qui il fut ſi cher, & qui le pleurez aujourd'hui avec la France, Ah ! pardonnez ſi je retrace ici ſes premiers ſentimens. Rien de ce qui intéreſſe ſa gloire, ne vous eſt étranger : vous eûtes celle d'effacer en lui des impreſſions terribles & profondes. Vous lui apprîtes qu'il pouvoit connoître encore l'amour ; & ſon ame flétrie ſentit avec étonnement qu'elle alloit renaître au bonheur. Seize ans ſe ſont écoulés dans l'enchantement de la ſociété la plus douce ; & la cour a vu dans la maiſon d'un Prince toute la ſimplicité des mœurs antiques. Sainte & paiſible innocence de deux jeunes époux qui s'aiment, malheur aux ſiècles & aux villes où vous ne ſeriez plus regardée comme le premier bonheur & le plus touchant des ſpectacles ! Les douceurs de la vie domeſtique ont pour les ames

ſaines, un charme que les ames corrompues ne peuvent connoître. C'eſt le premier vœu de la nature ; elle récompenſe tous ceux qui rempliſſent ſes devoirs. Peut-être même ces devoirs ſimples & touchans ſont-ils plus néceſſaires aux Princes, qui n'étant preſqu'entourés que de courtiſans & de flatteurs, privés des doux plaiſirs de la confiance & de l'égalité, aſſez malheureux pour n'avoir preſque rien qu'ils puiſſent aimer, s'ils veulent goûter quelques-uns de ces plaiſirs de l'ame, charme néceſſaire de la vie, ſont obligés de ſe jetter dans les bras de la nature. Le DAUPHIN y cherchoit l'heureux délaſſement de ſes travaux. Tout le temps qu'il n'employoit pas à des études pénibles, il le paſſoit entre une épouſe & des ſœurs adorées. Leurs cœurs unis s'épanchoient enſemble. Pourquoi ces vertus d'un Prince ne ſont-elles plus parmi nous que les vertus du peuple ?

Je parlerai avec le même plaisir de sa piété filiale & de son amour si tendre pour celui qu'il adoroit comme père, & respectoit comme Roi. Placé près du trône, il parut n'envisager ce rang que pour le redouter. Il ne s'occupoit que de travaux pour le bien remplir un jour: il ne faisoit des vœux que pour ne le remplir jamais. Je ne suis ni courtisan, ni orateur; je ne suis qu'interprète de la vérité, & simple historien des pensées de ce Prince. Je le vois au milieu de ses enfans, tantôt souriant à leurs caresses, tantôt occupé du soin de former leurs ames encore jeunes, & de développer leurs idées naissantes. Il regardoit comme le plus saint de ses devoirs celui de père. Ah! pensoit-il souvent, si le citoyen obscur doit compte à la Patrie des citoyens qu'il lui donne, quelle dette n'ai-je pas à remplir, moi dont les enfans gouverneront un jour l'Etat? Il faut d'abord que j'en fasse des

hommes, pour en faire enſuite des Princes. Chaque vertu que je leur inſpirerai, ſera un bienfait à la Patrie. Chaque négligence ſeroit un crime contre la nation. Je réponds à la poſtérité & de tout le mal qu'ils peuvent faire, & de tout le bien qu'ils ne feront pas. Il s'occupoit donc tous les jours de leur éducation. Il s'attachoit ſur-tout à leur inſpirer cette tendre humanité qui eſt trop rarement la vertu des cours. Conduiſez mes enfans, diſoit-il, dans la chaumière du payſan; montrez-leur tout ce qui peut les attendrir; qu'ils voient le pain noir dont ſe nourrit le pauvre; qu'ils touchent de leurs mains la paille qui leur ſert de lit. Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un Prince qui n'a jamais verſé de larmes, ne peut être bon. Voilà les leçons qu'il vouloit qu'on leur donnât. Le jour où on leur ſuppléa les cérémonies du baptême, il ſe fit apporter devant eux le régiſtre où

la religion inſcrit les noms des enfans baptiſés. Le nom du fils d'un artiſan précédoit ſur la liſte celui des jeunes Princes. Il le leur montra. Apprenez de-là, leur dit-il, que tous les hommes ſont égaux par le droit de la nature, & aux yeux de Dieu qui les a créés.

Quoique tous ſes enfans lui fuſſent également chers, ſes premiers ſoins étoient pour l'enfant de la Patrie, pour celui que ſa naiſſance appelloit à la fonction pénible & dangereuſe de gouverner un jour. Dès que l'ame de ce jeune Prince eût été capable de recevoir des leçons plus dignes de l'homme, ſon deſſein étoit de lui donner alors une ſeconde éducation. Alors il eût voulu être le premier gouverneur de ſon fils. Ah! dans ces conférences ſecrettes que n'eût-il pas dit à ce jeune Prince! De quel ton il lui auroit parlé de ſes devoirs! Comme il ſe ſeroit attendri en lui prononçant

les noms de la Patrie & du Peuple ! Comme, à ces noms ſi doux, il l'eût quelquefois arroſé de ſes larmes ! O vous qui êtes chargé de ce précieux dépôt, ſuppléez à tout ce qu'un père auroit voulu faire ! C'eſt à vous qu'il a légué ſes ſentimens & ſon ame, pour les tranſmettre à ce fils. Parlez-lui ſouvent des exemples de ſon père. Parlez-lui de ſes devoirs. Qu'il en connoiſſe l'étendue. Montrez-lui la deſtinée de tout un peuple qui doit dépendre un jour de ſes vertus ou de ſes vices ; tous les maux qu'il doit prévenir ; tout le bien qu'il doit faire ; l'influence qu'il doit avoir ſur les mœurs ; le reſpect qu'il doit inſpirer pour les loix. Qu'il ſache que ſa jeuneſſe n'eſt point deſtinée au plaiſir, ni au repos ; que ſa vie toute entière doit être pénible & laborieuſe. Portez dans ſon ame une terreur utile. Epouvantez-le par le tableau de toutes les grandes qualités qui lui ſeront néceſ-

ſaires; ſageſſe, activité, circonſpection, volonté ferme, génie de l'avenir, ſcience du moment, sûreté du coup-d'œil; cette humanité qui met le Prince à la place du ſujet; cette économie qui calcule le ſang & les larmes; cet empire de ſoi-même qui fait que l'on réſiſte à tout ce qui eſt au dehors; ce noble orgueil de la conſcience qui s'indigne des fauſſes louanges des eſclaves; enfin ce deſpotiſme heureux de la vertu qui veut commander ſeule & ſans partage ſous l'empire des loix, pour arracher les peuples à l'empire des tyrans ſubalternes. Mais en l'effrayant de ſes devoirs, ah! faites-les-lui aimer. Qu'ils deviennent ſon occupation la plus douce. Que ſa penſée ne puiſſe ſe repoſer ſur eux, ſans que ſon ame n'éprouve une émotion ſecrette. Qu'au milieu de ſes travaux l'idée du bonheur public vienne quelquefois l'attendrir utilement, & faire couler quel-

ques larmes de ſes yeux. Telles auroient été les intéreſſantes leçons que le DAUPHIN, s'il eût vécu, auroit données à ſon fils.

Celui qui aimoit ainſi ſes enfans, ſa Patrie, ſon épouſe, ſon père, devoit avoir beſoin d'amis. Il en avoit. Ce n'étoit point les amis d'un Prince, c'étoit ceux d'un particulier ſenſible. Il n'oublioit pas cependant qu'il étoit à la cour. Comme un homme qui marche ſur un terrein dangereux, & qui en marchant cherche à aſſurer ſes pas, il obſervoit long-temps avant que d'aimer: mais ſon amitié, quand il la donnoit, étoit ſuivie de la plus douce confiance. Elle étoit toujours le prix de la vertu. Avec quelle tendre inquiétude il s'occupoit de ſes amis pendant la guerre! Leur abſence faiſoit éprouver des beſoins réels à ſon cœur. Alors il avoit recours à cet art qui, ſans doute, a été inventé par l'amour ou l'amitié, art qui rappro-

che les ames, & communique les ſentimens à la plus grande diſtance. Ses lettres étoient comme ſa converſation. Une gaieté douce & familière s'y mêloit à la tendreſſe naturelle de ſon cœur. Il avoit ce tour aimable de plaiſanterie qui ſuppoſe toujours la fineſſe des idées, tour ſi agréable quand c'eſt la nature qui le donne, ſi ridicule quand c'eſt la vanité qui le cherche. S'il eût moins veillé ſur lui, peut-être auroit-il eu beſoin de ſon rang pour ſe faire pardonner ſes bons mots; mais il ſe livroit à ce goût avec tout l'agrément d'un particulier, & toute la diſcrétion d'un Prince.

On ne connoîtroit pas le DAUPHIN, ſi je ne parlois d'un ſentiment qui régloit en lui tous les autres, & qui étoit profondément gravé dans ſon cœur; c'eſt la Religion. Je n'entrerai dans aucun détail ſur cet important ſujet. Il appartient aux Miniſtres des autels. Déja ils ont fait retentir les

temples, de leurs éloges ſacrés. Pour moi je ne ſuis que l'orateur de la Patrie, & je n'enviſage ici le DAUPHIN que comme Prince. C'eſt ſous ce rapport que je regarderai l'eſprit de religion, & que je verrai ſur-tout en lui un frein puiſſant qui ſoumet à des loix, ceux qui par la force ſont au deſſus des loix. L'eſprit religieux donne un maître à celui qui n'en a pas. Il affermit ſa morale. Il contrebalance ſes paſſions. Il met un prix à ſes vertus. Il place les remords à la ſuite du crime, & la crainte à côté de la toute-puiſſance. Il montre un Juge entre les Rois & le Peuple. Il leur fait voir au deſſus de leur tête un dépôt terrible, où va ſe rendre chaque larme qui coule & qu'ils pouvoient empêcher, chaque goutte de ſang qu'ils ont verſée injuſtement, chaque ſoupir du foible qu'ils n'ont pas entendu, chaque cri de l'infortuné auquel ils ont été inſenſibles. Il les traîne d'a-

vance à ce tribunal où l'infortune publique élévera ſa voix pour les accuſer, où vingt millions d'hommes réunis crieront tous à la fois : ô Dieu ! qui nous a créés, rends-nous juſtice, nous avons été malheureux. Il leur offre ſur-tout un grand & magnifique modèle. La contemplation du premier Etre élève & agrandit l'ame. Elle la ſoutient dans des combats dont Dieu eſt le témoin. Elle lui défend de s'avilir devant Dieu qui la voit. Ah ! ſi la vue d'un ami vertueux m'empêche de faire le mal, que fera donc le Prince qui marche en préſence de Dieu ? Celui qui médite l'éternelle Juſtice, doit être juſte. Celui qui penſe à la Bonté infinie, deviendra bon. Sans ceſſe il tendra à ſe perfectionner lui-même, & à s'approcher de l'Etre qu'il contemple. Sainte & ſublime idée de Dieu, remplis donc l'ame des Rois, ou de ceux qui doivent le devenir ; & pour le bonheur de l'humanité, fais

qu'ils ſoient religieux, afin qu'ils ſoient juſtes. Le DAUPHIN étoit profondément rempli de ces idées, & il les regardoit comme un garant de plus du bonheur des hommes. Un eſprit comme le ſien, accoutumé à des lectures fortes qui avoient élevé ſon ame en l'éclairant, ne pouvoit confondre avec la religion, cette ſuperſtition qui la déshonore. Auſſi ſage qu'inſtruit, auſſi éloigné de la licence qui ôte des chaînes utiles & ſacrées, que de la ſuperſtition qui veut en donner de nouvelles, il honoroit Dieu avec la grandeur que cet Etre ſuprême exige de l'homme. Il protégeoit les Miniſtres des autels comme citoyens; il les reſpectoit, lorſqu'ils s'honoroient par leurs mœurs. Il avoit appris par l'hiſtoire que, dans certains ſiècles, il avoit fallu les craindre. Le choc éternel du ſacerdoce & de l'empire lui avoit fait chercher, ſans préjugé comme ſans foibleſſe, les limites des deux

pouvoirs, limites trop ſouvent déplacées par l'ambition, par l'ignorance, ou par les mains du fanatiſme. Les maux que ce fanatiſme avoit cauſés d'un bout de l'Europe à l'autre, lui en avoient inſpiré une juſte horreur. Il liſoit avec plaiſir ces livres où la douce humanité lui peignoit tous les hommes, & même ceux qui s'égarent, comme un peuple de frères. Auroit-il donc été lui-même ou perſécuteur ou cruel ? Auroit-il adopté la férocité de ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes, & veulent tourmenter pour inſtruire. Ah ! dit-il plus d'une fois, ne perſécutons point. Ce n'eſt pas ainſi qu'on éclaire les hommes. Empêchons qu'ils ne faſſent du mal, mais ſans leur en faire. Peuples, Soldats, Citoyens, voilà le Prince que vous regrettez. Voilà celui qui étoit deſtiné à vous gouverner un jour. Mais tant de connoiſſances & de vertus devoient être inutiles à la Patrie. Il devoit

mourir jeune, & avant d'avoir goûté la douceur de faire du bien à ſon pays. Depuis pluſieurs années il portoit dans ſon ſein le germe d'une maladie funeſte. Long-temps nous l'avons vu ſe flétrir & ſe conſumer ſous nos yeux. Chaque jour lui ôtoit une partie de lui-même; mais il n'interrompit jamais ſes travaux, & il ſembloit ſurvivre à ſes forces par le deſir de nous être utile. L'eſpérance nous reſtoit encore; elle diſparut à la fin. C'eſt alors que nous avons vu un ſpectacle auſſi noble que touchant. C'eſt alors que nous avons connu ce Prince qui, juſqu'à ce moment, l'avoit été trop peu. Ne craignons pas de l'avouer, il a commencé à paroître grand lorſque les autres ceſſent de l'être. Forcé pendant trente ans à n'être rien, il lui a fallu mourir pour montrer ce qu'il étoit; & le triſte flambeau de la mort, ſeul a répandu la lumière ſur ſa vie. Pour le louer ici, l'élo-

quence n'a rien à exagérer : il ſuffit de raconter. On lui annonce qu'il doit mourir : il n'en eſt pas ému. Son cœur eſt tranquille, & ſon viſage ne s'altère pas. Sa gaieté même ne l'abandonne pas un moment. Entouré de viſages déſolés, lui ſeul paroît indifférent & calme. Sa grandeur eſt ſans effort, & ſa fermeté ſans oſtentation. Il ne s'élève pas. Il ne voit pas même qu'on le regarde. Chaque jour il meſure l'état où il eſt, par la clarté de ſes idées, & calcule avec tranquillité la diminution ſucceſſive de ſes forces. Il a le loiſir de ſe livrer à l'impreſſion de tous les objets qui l'affectent. Il obſerve tout. Il ſourit au milieu de ſes douleurs. Une douce plaiſanterie ſe mêle à ces momens affreux. On diroit qu'il n'eſt que le ſpectateur d'une choſe indifférente ; & la mort ne ſemble être pour lui qu'une action ordinaire de la vie. Quoi ! dans le moment où tout échappe, où le trône diſparoît &

s'enfonce & ne laiſſe voir à ſa place qu'un tombeau qui s'ouvre ; quand tous les êtres s'éloignent, pour ainſi dire, & ſe reculent ; quand les reſſorts de la machine crient & ſe rompent ; lorſque le temps n'eſt plus que le calcul lent & affreux de la deſtruction ; quand l'ame ſolitaire, arrachée à la nature & à ſes propres ſens, eſt ſur le point d'entrer dans un avenir impénétrable, quoi ! dans ce moment être tranquille ! Qui peut ainſi affermir l'homme, au milieu de tout ce qu'il y a de plus effrayant pour l'homme ? Ah ! c'eſt la paix de l'homme de bien. C'eſt la douce conſcience de la vertu. C'eſt le ſentiment ſecret de l'immortalité ; l'immortalité ! le plus ſaint des deſirs, la plus précieuſe des eſpérances, qui pendant la vie donne des tranſports à l'ame généreuſe, & raſſure à la mort l'ame juſte. Et que peut craindre l'homme vertueux quand il va rejoindre le premier Etre ? N'a-t-il

pas rempli le poſte qui lui étoit aſſigné dans la nature? Il a été fidèle aux loix qu'il a reçues; il n'a point défiguré ſon ame aux yeux de celui qui l'a faite. Peut-être a-t-il ajouté quelque choſe à l'ordre moral de l'univers. L'heure ſonne. Le temps a ceſſé pour lui. Il va demander à Dieu la récompenſe du juſte. C'eſt un fils qui a voyagé & qui retourne vers ſon père. Qu'eſt-ce qu'un trône dans ce moment? Un grain de ſable un peu plus élevé ſur la terre. Alors ces vains objets diſparoiſſent. Mais il en eſt de plus touchans, & qui ont le droit d'intéreſſer juſques dans les bras de la mort. Ce ſont ceux qui pendant une vie courte & agitée ont été les appuis de notre foibleſſe: ce ſont les ames ſur qui la nôtre ſe repoſoit avec attendriſſement, & qui partageant avec nous nos plaiſirs & nos peines, nous faiſoient éprouver les charmes ſi doux de la ſenſibilité. C'eſt en les quittant

que l'ame se déchire. C'est alors que l'on meurt ; car qu'est-ce que mourir, sinon se séparer de ceux qu'on aime? L'ame du DAUPHIN, malgré sa fermeté, a donc senti la mort. Car son courage n'a point empêché qu'il ne fût sensible. Il a rempli en mourant les plus tendres devoirs envers tous ceux qu'il a aimés. Ses mains affoiblies pressent celles du meilleur des pères. Il lui recommande ceux qui lui ont été chers, & dépose dans son cœur paternel, des soins que son amitié ne peut plus remplir. Il partage toute la douleur d'une mere. Il donne les marques de l'amour le plus tendre à une épouse qu'il adore, à des sœurs qu'il a toujours chéries. Sa main mourante détache deux boucles de ses cheveux. Il leur remet ce gage, triste partie de lui-même, qu'elles verront encore quand il ne sera plus. Il prend la main d'un homme qu'il avoit aimé ; il la serre contre son cœur, & lui dit :

» vous n'êtes jamais ſorti de ce cœur-
» là ». Il fait raſſembler autour de ſon lit tous ceux qui par leur rang, par leur devoir, par les nœuds bien plus reſpectables de l'amitié, avoient été attachés à ſa perſonne. Il les regarde tous avant de mourir. Il les remercie avec l'affection la plus tendre. Il s'émeut en les voyant pleurer. « Ah! dit-
» il, je ſavois bien que vous m'aviez
» toujours aimé ». Mais vous, ô ſes amis, vous qui aviez été les confidens de toutes ſes penſées, & qui cachés dans ce moment, vouliez lui dérober vos larmes, ſon œil vous cherche, il veut encore une fois ſe repoſer ſur vous. Il vous reconnoît, mais ſon ame attendrie ne peut ſupporter ce ſpectacle, & il ſe détourne en ſoupirant. Déja il ſe ſentoit affoiblir. Il veut dire adieu à ſes enfans. Il veut les embraſſer encore une fois, leur donner la dernière bénédiction & les derniers avis d'un père. Mais il craint de ne

pouvoir

pouvoir ſoutenir une ſcène auſſi touchante. Il appelle celui qui eſt chargé de leur éducation. Son cœur lui confie les derniers mouvemens de ſa tendreſſe pour ſes enfans ; & ſa voix entrecoupée, affoiblie par la douleur & par l'amour, peut à peine prononcer les dernières paroles. Prêt à expirer, les queſtions qu'il fait encore, ſont ſur les perſonnes qu'il aime, & qu'il ne voit plus. On avoit arraché d'auprès de lui l'épouſe à qui il étoit ſi cher. Son repos, ſon état l'occupe encore en ce moment. Ah ! du moins, demande-t-il, peut-elle pleurer ? Il ne faut pas que la Patrie ignore, que ſon ſouvenir fut auſſi mêlé aux derniers momens de ce Prince. Preſqu'en mourant, il fit des vœux pour elle ; & ſes bras à demi-glacés ſe ſoulevèrent, pour demander au ciel le bonheur de la France. Ainſi eſt mort ce Prince trop peu connu ; ce Prince qui a été vertueux à la cour ; qui eût été popu-

laire ſur le trône ; qui aimoit ſingulièrement l'Etat & l'humanité ; qui a eu toutes les vertus d'un homme, & qui auroit eu celles d'un Roi ; qu'on a méconnu, parce qu'il n'avoit pas cet empreſſement qui court à la renommée ; dont l'exemple apprend à tous les Princes comme ils doivent vivre, & à tous les hommes comme ils doivent mourir. Il a mérité nos regrets, notre eſtime, peut-être notre admiration : la poſtérité le louera ſans doute, & la juſtice tardive honorera du moins ſon tombeau.

La mort d'un homme vertueux eſt un malheur pour l'humanité entière : non qu'il puiſſe toujours être fort utile aux hommes ; quelquefois il vit & meurt obſcur ; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il orne la terre, & donne plus de dignité à la nature humaine. Ce ſont ces ames qui réconcilient les regards de Dieu avec la terre. Mais ſi l'homme vertueux qui meurt étoit un Prince,

s'il eſt mort à la fleur de ſon âge, s'il devoit faire un jour le bonheur d'une nation, quelle doit être alors la douleur publique ? La mort du DAUPHIN a intéreſſé la France, & les ennemis même de la France. La cour qui l'a vue de près, en a été conſternée. Les vaſtes palais de Fontainebleau ont été baignés de larmes. On arrache la Famille Royale à un ſéjour déſolé. On fuit : ces palais immenſes deviennent déſerts, & la mort ſeule y habite : mais tous les cœurs reſtent attachés à cet appartement funèbre ; ils errent autour de ce lit de mort, & fixés près d'une vaine cendre, redemandent au ciel ce qui n'eſt plus. Quel retour ! Preſque juſqu'au dernier moment on avoit eſpéré. On revoit ces chemins par où il avoit paſſé, où la douce eſpérance le ſoutenoit encore. La nouvelle arrive dans Paris : en un inſtant elle eſt répandue dans les maiſons, dans les places publiques. *Il eſt mort.*

A ce mot, qui de nous n'a été attendri ? Notre froide indifférence s'eſt émue. Nos vains plaiſirs ont été ſuſpendus. Tous les vrais citoyens ont pleuré. Le riche s'eſt étonné de ſe trouver ſi ſenſible. Le pauvre a ſenti qu'il pouvoit être plus malheureux. Le peuple, ce bon peuple, toujours vrai dans ſa douleur comme dans ſa joie, a formé des regrets ſincères ; il a gémi de cette mort, comme d'une calamité perſonnelle pour lui. Les Soldats, en pleurant, ont renverſé leurs drapeaux. On a pris le deuil dans les provinces éloignées. L'amour de la Patrie qui y eſt plus vif, y a rendu la douleur plus touchante. Plus on aime la vertu, & plus on a regretté ce Prince. Tous les temples ont été revêtus de deuil. Le deuil eſt étendu ſur la France; mais le cri de la nature s'élève au milieu de la douleur générale de la nation. Quel moment que celui où un Roi qui vient de perdre ſon fils déja

formé pour le trône, pénétré de douleur, ſe fait amener les Princes ſes petits-fils, ſaiſit avec tranſport l'aîné de ces jeunes enfans, l'enlève entre ſes bras, le preſſe contre ſes joues mouillées de larmes, & s'écrie pluſieurs fois en pleurant: « vous êtes donc mon » ſucceſſeur ». A ce ſpectacle perſonne ne put retenir ſes larmes; & toute la cour, en ſilence, crut perdre le DAUPHIN une ſeconde fois. Ainſi, ô révolution des temps! ainſi, après la mort du célèbre Duc de Bourgogne, on vit Louis XIV, en cheveux blancs, panché ſur le berceau de Louis XV, le careſſer de ſes mains royales, & regarder avec attendriſſement, dans ce jeune enfant, l'eſpérance d'un grand peuple.

Mais vous, ſur qui maintenant les yeux de la Patrie ſont fixés, vous qui occupez la place du Prince que nous regrettons, en ſuccédant à ſon rang, Prince, ſuccédez auſſi à ſes vertus.

Qu'un ſi grand exemple ne ſoit pas perdu pour vous. Je crois entendre votre auguſte père qui vous dit encore : mon fils, vous êtes né pour régner, mais votre naiſſance n'eſt qu'un haſard dangereux, votre enfance n'eſt qu'un état de foibleſſe. A votre âge qu'êtes-vous pour l'humanité ? Qu'êtes-vous pour la Patrie ? Acquérez des vertus, vous mériterez des hommages. Votre rang vous promet des grandeurs ; vos vertus ſeules vous donneront l'eſtime des hommes. On vous rend des reſpects, mais ils ne ſont point encore à vous. Ne vous y trompez pas : on honore en vous le rang qui vous eſt deſtiné ; on honore le ſang de votre aïeul. Méritez qu'un jour ces reſpects d'un peuple s'adreſſent à vous-même. O Prince ! plus avancé en âge, vous entendrez ſouvent prononcer le nom de votre père. On vous demandera compte de ce qu'il eût voulu faire pour la France. Sa mort vous a

chargé d'une dette immenſe, & qu'une vie entière conſacrée à l'Etat, peut à peine acquitter. Croiſſez pour la Patrie. Croiſſez pour la rendre heureuſe. Ah! ſi jamais des flatteurs cherchoient à vous corrompre, ſi l'oubli des devoirs que votre rang vous impoſe, pouvoit un jour vous égarer, alors puiſſiez-vous voir la tombe de votre père! Jurez ſur cette tombe d'être vertueux, d'aimer la Patrie, de travailler à ſon bonheur; ou ſi jamais ce triſte & utile ſpectacle ne devoit frapper vos yeux, les lieux même qu'il a habités, ces lieux témoins de ſes travaux, ces appartemens qui ont retenti plus d'une fois des témoignages de ſa juſtice & de ſa bonté, tout vous reprocheroit un jour de ne pas lui reſſembler. On vous remettra dans quelques années, ces manuſcrits précieux où ſes ſentimens ſont tracés. Vous y trouverez par-tout l'amour du bien public, & le deſir du bonheur

des hommes. Si la vertu n'étoit pas dans votre cœur, pourriez-vous en ſoutenir la vue dans ces écrits? Ah! Prince! l'heureuſe néceſſité d'être vertueux vous environne de toute part. Les éloges même que dicte par-tout la douleur publique, ſont pour vous un engagement nouveau. Vous y verrez vos devoirs tracés par des plumes éloquentes. Pardonnez; j'ai oſé auſſi me mêler dans la foule des Orateurs; j'ai oſé, comme citoyen, élever ma foible voix. Si elle parvient juſqu'à vous; ſi l'amour de l'Etat qui m'anime, peut donner quelque prix à mon hommage; ſi les vertus du Prince que j'ai loué, font ſurvivre cet écrit aux premiers momens de la douleur publique, ô Prince! puiſſiez-vous quelquefois le lire; puiſſiez-vous, en le liſant, vous attendrir, & ſur la France, & ſur votre auguſte père, & ne pas déſapprouver le zèle d'un citoyen obſcur, mais vrai &

libre, qui ne connoît de langage que la vérité, & de paſſion, que celle de l'amour de ſon pays & de ſes concitoyens.

Tibi providendum eſt ne à bonis deſideretur.
TACIT.

DISCOURS

PRONONCÉS

DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE,

LE JEUDI 22 JANVIER 1767,

A LA RÉCEPTION

DE M. THOMAS.

M. THOMAS *ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de* M. HARDION, *y vint prendre ſéance le Jeudi 22 Janvier 1767, & prononça le Diſcours qui ſuit.*

MESSIEURS,

La plûpart de ceux que vos ſuffrages ont appellés parmi vous, vous ont apporté des titres pour ainſi-dire étrangers. En adoptant ces Hommes célèbres, vous fixiez leur réputation, mais vous ne l'aviez point fait naître. Pour moi je m'honore de n'apporter ici que des titres que je vous dois. Je ſuis votre ouvrage, MESSIEURS.

S'il m'étoit permis un jour d'aſpirer à quelque gloire, c'eſt vous qui m'en avez ouvert la route. Mon œil reconnoît les lieux où vos ſuffrages ont encouragé ma jeuneſſe. Mon cœur, avec plus de tranſport, reconnoît parmi vous, ceux qui m'ont dirigé par leurs conſeils, & qui m'honorent de leur amitié. Vous récompenſez donc en moi vos propres bienfaits, MESSIEURS; & je reſſemble à ces Soldats Romains qui, pour obtenir un nouveau grade dans les armées, offroient aux Généraux, pour gage de leur valeur, les javelots & les couronnes que ces Généraux même leur avoient plus d'une fois donnés ſur les champs de bataille.

Le premier devoir qu'impoſent les bienfaits, c'eſt de s'en rendre digne. Mon zèle ſera le garant de ma reconnoiſſance. Aſſocié à vos aſſemblées, MESSIEURS, j'obſerverai de plus près votre génie. A votre exemple, je tâ-

cherai de rendre mes travaux utiles; car vous penſez que les talens ne ſont rien, s'ils ne ſervent au bonheur de l'humanité. Permettez-moi de m'arrêter ſur cet objet. Je vais conſidérer un moment avec vous l'homme de lettres comme citoyen. Dans un ſujet ſi étendu, je ne choiſirai que quelques idées; je parle devant vous, MESSIEURS; & le ſouvenir de tout ce que vous avez fait, ſuppléera à tout ce que je ne pourrai dire.

Au moment où l'homme eſt éclairé par la raiſon, quand ſes lumières commencent à ſe joindre à ſes forces, & que l'ouvrage de la nature eſt achevé, la Patrie s'en empare; elle demande à chaque citoyen, que feras-tu pour moi? Le Guerrier dit, je te donnerai mon ſang; le Magiſtrat, je défendrai tes loix; le Miniſtre de la Religion, je veillerai ſur tes autels; un peuple nombreux, du milieu des ateliers & des campagnes, crie, je me dévoue à tes

beſoins, je te donne mes bras; l'Homme de lettres dit, je conſacre ma vie à la vérité, j'oſerai te la dire. La vérité eſt un beſoin de l'homme; elle eſt ſur-tout un beſoin des Etats. Tout abus naît d'une erreur. Tout crime, ou particulier ou public, n'eſt qu'un faux calcul de l'eſprit. Il y a un degré de connoiſſances où le bien ſeroit inévitable. Pour hâter ce moment, il faut hâter les lumières. Ceux qui gouvernent les hommes, ne peuvent en même temps les éclairer. Occupés à agir, un grand mouvement les entraîne, & leur ame n'a pas le temps de s'arrêter ſur elle-même. On a donc établi, on a protégé par-tout une claſſe d'hommes dont l'état eſt de jouir en paix de leur penſée, & le devoir de la rendre active pour le bien public; des hommes qui, ſéparés de la foule, ramaſſent les lumières des pays & des ſiècles, & dont les idées doivent, ſur tous les grands objets, repréſenter,

pour ainſi-dire, à la Patrie, les idées de l'eſpèce humaine entière. Voilà, MESSIEURS, la fonction de l'Homme de lettres citoyen. L'utilité en fait la grandeur. Elle demande un génie profond, une ame élevée, un courage intrépide. Elle ſuppoſe un ſentiment plus tendre, & la vertu la plus digne de l'homme, le deſir du bonheur des hommes. J'aime à me peindre ce citoyen généreux méditant dans ſon cabinet ſolitaire. La Patrie eſt à ſes côtés. La juſtice & l'humanité ſont devant lui. Les images des malheureux l'environnent; la pitié l'agite, & des larmes coulent de ſes yeux. Alors il apperçoit de loin le puiſſant & le riche. Dans ſon obſcurité, il leur envie le privilège qu'ils ont de pouvoir diminuer les maux de la terre. Et moi, dit-il, je n'ai rien pour les ſoulager; je n'ai que ma penſée; ah! du moins rendons-la utile aux malheureux. Auſſi-tôt ſes idées ſe préci-

pitent en foule ; & ſon ame ſe répand au dehors.

Il peint les infortunés qui gémiſſent. Il attaque les erreurs, ſource de tous les maux. Il entreprend de diriger les opinions. Il s'élève contre les préjugés, non pas contre ces préjugés utiles qui ont fait quelquefois la grandeur des peuples, & qui ſont un reſſort pour la vertu, mais contre ces préjugés honteux qui, ſans élever l'ame, rétréciſſent la raiſon, & aſſerviſſent l'eſprit humain, pendant des ſiècles, à des erreurs héréditaires. Il remue ces ames indolentes & froides qui, gouvernées par l'habitude, n'ont jamais fait un pas qui n'ait été tracé; qui ne connoiſſent que des uſages & jamais des principes ; pour qui c'eſt une raiſon de plus de faire le mal, lorſqu'il ſe fait depuis des ſiècles. Il combat cette prévention contre les nouveautés utiles ; cette ſuperſtition politique qui s'attache invinciblement

à tout ce qui n'a que le mérite d'être ancien, & proſcrit le bien même qui ne s'eſt pas encore fait. Citoyens, leur dit-il, quelle erreur vous ſéduit? Quoi! vous permettez des découvertes à vos phyſiciens & à vos artiſtes; vous admirez le géomètre qui a démontré les rapports d'une nouvelle courbe, & vous défendriez d'acquérir de nouvelles lumières ſur l'art de vous rendre heureux! Ne voyez-vous pas que tout ſe perfectionne par le temps? le temps ſoulève lentement le voile qui couvre les vérités. Il en laiſſe échapper une ou deux pour chaque ſiècle. Voulez-vous repouſſer les préſens qu'il fait à l'homme? Les mœurs changent. Les beſoins d'un ſiècle ne ſont pas ceux d'un autre. Oſez donc admettre tout ce qui ſera utile. Que parlez-vous de nouveauté? Tout ce qui eſt bon, eſt de tous les âges: tout ce qui eſt vrai, eſt éternel.

Tels ſont les ſentimens & les vœux

de l'Homme de lettres citoyen. Tous ceux qui comme lui ſont animés du même zèle, travailleront ſur le même plan. Chaque partie des travaux littéraires correſpondra à une partie des travaux politiques. L'Homme d'Etat a beſoin de l'expérience des ſiècles: que parmi les gens de lettres, il y en ait donc qui s'appliquent à l'hiſtoire, mais qu'ils vous imitent, MESSIEURS; qu'ils ne ſe traînent pas ſur des événemens ſtériles; qu'ils offrent le tableau raiſonné des gouvernemens & des nations. Qu'ils fixent ces grandes époques qui ſont comme des hauteurs d'où l'on découvre une vaſte étendue de faits enchaînés l'un à l'autre. Qu'ils nous expliquent comment une ſeule idée d'un homme de génie a quelquefois changé un ſiècle. La légiſlation occupe l'Homme d'Etat. Quel ſera l'Homme de lettres digne de le précéder ou de le ſuivre? S'il en eſt un, qu'il ſe livre à l'étude des loix. Qu'il y porte cet eſprit étendu & libre, qui ne voit rien

par les préjugés, & cherche tout dans la nature, qui s'élève au deſſus de tout ce qui eſt, pour voir tout ce qui doit être; qui dans chaque cauſe voit les effets, dans chaque partie l'enſemble, dans le bien même les abus. Qu'il cherche comment on peut rendre les loix ſimples à la fois & profondes, leur donner du poids contre la mobilité du temps, leur imprimer ſurtout ce caractère d'unité qui fait tout partir d'un principe, dirige tout à un but, de toutes les loix ne fait qu'une loi. Tandis qu'il méditera ſur la légiſlation, que d'autres creuſent les fondemens de la morale, de la politique, de la ſcience du commerce, de celle des finances; qu'ils cherchent dans les ſillons & les tréſors des Princes, & la grandeur des Peuples. Ainſi les idées ſe multiplient; & de toutes les lumières diſperſées, il ſe forme une maſſe générale de lumières. Alors vient l'Homme d'Etat: il deſcend de la hau-

teur où il eſt placé, & promène ſes
regards ſur ce vaſte dépôt des connoiſ-
ſances publiques. C'eſt le génie qui
éclaire, mais ce ſont les ames fortes
qui gouvernent. Le Philoſophe, par
ſa vie obſcure, doit mieux juger les
choſes que les hommes. L'Homme
d'Etat exercé par les événemens, ac-
coutumé à voir les projets ſe choquer
contre les paſſions, à ſentir les réſiſ-
tances, à trouver dans la machine po
litique, des grains de ſable qui arrêten
les mouvemens d'une roue, occupé
tantôt de réſultats qu'on ne peut bien
voir que d'où il eſt, tantôt de détail
que l'homme qui médite ne devin
point, l'Homme d'Etat ſeul choiſir
dans la foule des idées, tout ce qu
peut s'appliquer aux beſoins du gou
vernement & de la Patrie.

La gloire de l'Homme qui écrit
MESSIEURS, eſt donc de prépare
des matériaux utiles à l'Homme qu
gouverne. Il fait plus; en rendant le

peuples éclairés, il rend l'autorité plus sûre. Tous les temps d'ignorance ont été des temps de férocité. L'empire de celui qui commande, n'eſt alors que l'empire de la force. Alors il ſe fait un choc continuel d'un ſeul contre tous. C'eſt alors que le ſang coule, que les trônes ſe renverſent, que des pouvoirs rivaux s'élèvent. C'eſt alors le temps des grandes impoſtures qui trompent les nations & les ſiècles, des maximes qui arment les peuples contre les Rois, & les Rois contre les peuples. Alors on ne connoît ni les fondemens des loix, ni les rapports de la nation avec le Souverain, ni le bien, ni le mal, ni le remède, ni l'abus. Le peuple inſenſé & barbare eſt, à chaque inſtant, prêt à égorger l'Homme d'Etat qui veut lui être utile, & qui oſe lui préſenter un bien qu'il ne conçoit pas. O vous qui calomniez les lumières, voilà le tableau de l'ignorance! Mais chez un peuple

éclairé, la force du pouvoir n'eſt pas dans le pouvoir même ; elle eſt dans l'ame de celui à qui l'on commande. Plus on connoît la ſource de l'autorité, & plus on la reſpecte. On adore dans la loi, la volonté générale. On ſe ſoumet à des conventions d'où doit naître le bonheur. L'homme altier ſait qu'en obéiſſant, il ſacrifie une portion de ſa liberté pour conſerver l'autre ; l'homme avare, que l'impôt qu'il paye eſt le garant de ſa propriété ; l'homme robuſte & méchant, qu'il ne ſeroit plus que foible & malheureux, s'il ne mettoit ſes forces en dépôt dans la maſſe publique. Les lumières apprennent qu'il n'y a dans l'Etat qu'une loi, qu'une force, qu'un pouvoir ; elles adouciſſent les mœurs, & ôtent aux ames cette activité inquiète & féroce, qui oſe tout parce qu'elle ne prévoit rien.

Auſſi, MESSIEURS, les grands Hommes d'état ont-ils toujours protégé

tégé la philoſophie & les lettres. Ils ont regardé comme le bienfaiteur de la Patrie, le Citoyen qui contribuoit à étendre les connoiſſances. Mais je ne puis le diſſimuler, MESSIEURS, cet état ſi noble a ſes dangers. La vérité reſſemble à cet élément utile & terrible qu'il faut manier avec prudence, qui éclaire, mais qui embrâſe, & qui peut dévorer celui même qui ne s'en ſert que pour le bien public. Le jeune homme vertueux & ſimple, & dont le cœur honnête conſerve encore toutes les illuſions du premier âge, croit imprudemment qu'il eſt toujours permis d'être utile, & ſe livre ſans défiance au doux ſentiment qui l'entraîne. Souvent même la vérité lui inſpire une ardeur généreuſe. Alors l'enthouſiaſme s'empare de ſon ame; ſes idées s'élèvent; ſes expreſſions s'animent; il croit pouvoir mener la vérité en triomphe, & briſer les barrières qui ſe trouvent ſur ſon paſ-

ſage. Vaine erreur d'un cœur ſéduit! Tout s'arme; les paſſions s'irritent, l'orgueil menace, l'intérêt combat, l'envie s'éveille, la calomnie accourt; alors la vérité s'enfuit, & ne laiſſe dans le cœur flétri de celui qui l'annonçoit, que le ſentiment triſte & profond de ſon imprudence, & du malheur des hommes. Pour l'intérêt de la vérité même, il faut l'annoncer ſans fanatiſme, comme ſans foibleſſe. Que ſon langage ſoit donc ſimple & touchant comme elle. Qu'elle ne cherche point à étonner; qu'elle ne parle point aux hommes avec empire; qu'elle n'inſulte pas même avec dédain aux erreurs qu'elle combat. Elle a déja aſſez de tort d'être la vérité; qu'à force de douceur, elle mérite qu'on lui pardonne. Qu'elle ſe défende ſur-tout de cette impatience du bien, qui en eſt la plus dangereuſe ennemie. Regardons la nature. Rien ne s'y fait par ſecouſſes, ni par des fermentations précipitées. Tout ſe prépare en ſilence. Tou

ſe mûrit par des progrès inſenſibles & lents. Ainſi la vérité agit. Jettée au milieu d'un peuple, elle y travaille d'abord en ſecret. Elle mine ſourdement les opinions. Elle ſe gliſſe à travers les préjugés. Elle s'inſinue comme les eaux qui ſe filtrent ſans être apperçues, & dépoſent lentement à travers le limon, les germes de fécondité qu'elles portent. Un jour viendra que toutes ces idées utiles raſſemblées, pourront enfin ſe produire au grand jour, & feront peut-être la raiſon commune des peuples. L'autorité ſeule peut avancer ce moment; l'autorité peut commander au génie, & hâter les lumières. Quoi! l'eſprit humain a calculé les mouvemens des cieux! Seroit-il donc plus difficile de calculer tous les mouvemens du corps politique, & d'aſſigner tout ce qui en retarde, ou en accélère la marche? C'eſt en travaillant d'après un plan éternel, que la nature produit tous les grands

effets de l'univers phyſique : il faudroit que l'autorité eſſayât de même ce que produiroient dans l'ordre moral la philoſophie & les lettres, dirigeant leurs travaux ſur un plan fixe pendant des ſiècles. Ce ſont les connoiſſances qui ſont l'éducation de chaque individu ; ce ſeroit à elles à former l'éducation du genre-humain. Pourquoi borner ſes vues à la ſociété qui nous environne ? Oſons former des vœux pour l'humanité entière. Je vois juſques dans notre Europe civiliſée, des traces ſubſiſtantes de la barbarie antique ; je vois l'Amérique ſauvage, l'Aſie eſclave, l'Afrique barbare, partout le genre-humain avili & malheureux. C'eſt aux connoiſſances dirigées par les gouvernemens, à guérir tant de maux ; c'eſt à elles à perfectionner les peuples. O ! ſi de tous les points de l'univers, les hommes réuniſſoient leurs travaux ! ſi toute la force de l'entendement humain développé, pouvoit être appliquée un jour à ce

grand art des sociétés ! quel spectacle préſenteroit alors le globe de la terre! Les trois parties du monde éclairées comme l'Europe, toutes les villes floriſſantes, toutes les campagnes fécondes, les déſerts peuplés, les gouvernemens ſages, les peuples libres, les chefs heureux du bonheur de tous, le concert & l'harmonie admirable de tout le genre-humain, & la terre digne enfin des regards de Dieu. Telle eſt l'influence que les connoiſſances & les lettres dirigées par les Princes pourroient avoir un jour ſur le bonheur des hommes. Mais cette idée ſi conſolante n'eſt peut-être qu'un vain ſonge. Peut-être que ce grand édifice reſtera toujours imparfait, parce que le temps qui ne s'arrête pas, détruira toujours un côté, tandis qu'on élevera l'autre. Peut-être même, par une loi éternelle, l'ignorance doit-elle toujours couvrir une partie de la terre; ſemblable à la mer qui fait lentement

le tour du globe, & qui, à mesure qu'elle se retire & découvre à l'œil de nouveaux pays, inonde & engloutit successivement les anciens? Si tel est le malheur de l'humanité; si l'Ecrivain dans ses travaux ne peut se proposer un but si vaste, il en est un du moins qu'il ne perdra jamais de vue, c'est le bonheur de sa nation, c'est la gloire d'étendre les lumières dans son pays, en perfectionnant les mœurs.

Différentes causes, MESSIEURS, agissent continuellement sur les mœurs des peuples; le gouvernement qui donne une impulsion générale; les loix qui en servant de frein, dirigent les habitudes; l'exemple des chefs, espèce de législation fondée sur la foiblesse & l'intérêt; le commerce, qui mêle les nations & les vices; le climat, force toujours active & toujours cachée; enfin le plus puissant des ressorts, la religion, qui pénètre où les loix ne vont pas, juge la pensée, éternise le bien comme le mal. Mais chez

une nation où le goût des lettres eſt répandu, l'eſprit général de ceux qui l'éclairent, peut, & doit auſſi influer ſur la partie morale.

Il eſt ſur-tout, il eſt un pouvoir qui diſtingue l'homme de génie & le grand Ecrivain, c'eſt celui d'attacher ſon ame à ſes écrits, de peindre ſa penſée avec ces expreſſions animées & brûlantes qui ſont le langage de la perſuaſion & le cri de la vérité. Alors chaque idée qu'il exprime, va frapper avec force les ames qui l'environnent. Le ſentiment qu'il a ſe communique; on s'étonne d'adopter d'autres idées, d'autres paſſions, que celles qu'on avoit; dans l'émotion qu'on éprouve, le cœur palpite, les traits changent, les larmes coulent; l'ame portée hors d'elle-même ne ſent, ne vit, n'exiſte plus que dans l'ame de l'Ecrivain qui l'anime, & qui lui dicte avec empire tous ſes mouvemens. Quel uſage, MESSIEURS, fera-til d'un

pouvoir ſi noble ? La vertu le réclame. Elle parle à ſon cœur. Elle lui dit : ton génie m'appartient. C'eſt pour moi que la nature te fit ce préſent immortel. Etends mon empire ſur la terre. Que l'homme coupable ne puiſſe te lire ſans être tourmenté ; que tes ouvrages le fatiguent ; qu'ils aillent dans ſon cœur remuer le remords ; mais que l'homme vertueux, en te liſant, éprouve un charme ſecret qui le conſole. Que Caton prêt à mourir, que Socrate buvant la ciguë te liſent, & pardonnent à l'injuſtice des hommes.

Docile à cette voix, MESSIEURS, ſon cœur enflammé tracera tous les devoirs de l'homme, les devoirs tendres d'époux, de père, de fils, les devoirs ſublimes de citoyen. Malheur à l'Ecrivain mercénaire qui trahiroit la cauſe de la Patrie & de l'humanité ! Malheur ſurtout à ceux qui aviliroient les ames ! Ils ſeroient les lâches com-

plices de la corruption de leur siècle. L'amour des loix, la sainteté de la justice, le zèle éclairé dans les magistrats, les dévouemens généreux dans la noblesse, voilà les objets dignes d'être présentés à la nation. Ainsi Démosthène troublant le sommeil de ses concitoyens, les rappelloit sans cesse à leur ancienne grandeur. Il est vrai que le poison fut sa récompense; mais il n'eût point mérité la gloire d'avoir retardé la chûte de sa Patrie, si en mourant il n'eût remercié les Dieux.

Parmi nous, Messieurs, & par la constitution de l'Etat, l'Homme de lettres n'est point appellé à discuter de grands intérêts en présence des peuples. Il ne parle point aux citoyens assemblés. Il ne peut confier son ame qu'à ses écrits. Il faut donc qu'un but moral anime tous ses ouvrages. Il faut que ceux même qui paroissent n'avoir d'autre objet que l'agrément, parlent encore à la raison, & que le

plaiſir même paye un tribut à l'utilité publique. C'eſt par-là, MESSIEURS, que le théâtre bien dirigé pourroit avoir la plus grande influence ſur le caractère moral des nations. C'eſt là que le ſentiment ſe communique par des ſecouſſes promptes & rapides, & que les impreſſions profondes qu'on reçoit, ſe fortifient encore par le nombre de ceux qui les partagent. Que ceux donc qui, entraînés par leur génie, ſe conſacrent à ce grand art, nous peignent la morale en action; qu'ils nous offrent la vertu mâle & généreuſe aux priſes avec les paſſions qui la combattent, & telle qu'un athlète vigoureux, les accablant enfin du poids de ſa force; que le crime ne paroiſſe jamais qu'éperdu devant le remords & fuyant devant lui; que nos larmes de tendreſſe, que nos cris d'admiration ſoient pour l'homme de bien échappé au péril, ou vainqueur de lui-même. Elevez, affermiſſez nos

ames; rapprochez de notre foibleſſe les grandes vertus; apprenez-nous à préférer la gloire du malheur à un ſuccès coupable, & la mort à la honte.

L'hiſtoire, par des moyens différens, produira encore les mêmes effets. L'hiſtoire eſt trop ſouvent un appel que la vertu fait à la poſtérité. L'hiſtorien prononce les jugemens de l'univers, non plus de l'univers foible & corrompu, de l'univers eſclave, mais de l'univers libre & juſte pour qui tout diſparoît, hors la vérité. Qu'après avoir flétri les vices, ſon cœur vienne ſe repoſer ſur la touchante image des vertus. Ainſi Tacite peignoit Burrhus à côté de Néron: ainſi fatigué de malheurs & de crimes, las de peindre ou des tyrans ou des eſclaves, il réſervoit pour le charme & la conſolation de ſa vieilleſſe, l'heureux tableau des vertus de Trajan. Ainſi parmi vous, Messieurs, ceux

qui tranſmettront à la poſtérité les événemens de ce règne, aimeront à s'arrêter ſur l'ame de votre auguſte Protecteur. Dans un Roi ils peindront un homme; ils peindront la ſenſibilité dans la grandeur, l'humanité dans la toute-puiſſance, l'amitié même ſur le trône. Ils peindront cette bonté qui fait diſparoître la crainte, & invite l'amour; ces détails de bienfaiſance pour tous ceux qui l'entourent, beſoins toujours nouveaux d'un cœur toujours ſenſible. Ils feront voir cette humanité appliquée aux peuples, dans ces criſes violentes où les Etats ſe heurtent & ſe choquent; le chef d'une nation guerrière, ami de la paix; un Roi ennemi de cette fauſſe gloire qui ſéduit tous les Rois; dans les guerres néceſſaires, le calcul du ſang des hommes mis à côté des eſpérances & des projets; dans un jour de triomphe, les larmes d'un vainqueur ſur le champ de bataille; dans la paix, l'agriculture

encouragée, le laboureur levant sa tête affoiblie, osant enfin regarder la richesse, & l'or englouti trop longtemps par les artisans du luxe, refluant par le commerce des grains, vers la cabane & les sillons du pauvre.

Ces détails de la bonté des Rois intéresseront toujours l'Homme de lettres citoyen, qui aura le bonheur de les peindre. Quel état, MESSIEURS, que celui où, par devoir, on doit être toujours l'interprête de la morale & de la vertu! Mais pour être digne de la peindre, il faut la sentir. Le véritable Homme de lettres ne se bornera donc point à enseigner la vertu dans ses écrits. On ne verra point ses mœurs contredire ses ouvrages; & lorsqu'un sentiment honnête viendra s'offrir sous sa plume, il ne le repoussera point comme un accusateur. Heureux si, dans la douceur de la vie domestique, il peut épurer son ame! Heureux si sa maison est le sanctuaire de la nature!

ſi tous les jours il peut aimer ce qu'il honore! ſi tous les jours il peut ſerrer dans ſes bras une mère qui répond à ſes careſſes, & dont la vieilleſſe adorée n'offre aux yeux du fils qui la contemple, que l'image des vertus & le ſouvenir attendriſſant des bienfaits! Dans le monde, ſimple & ſans faſte, auſſi éloigné de la fauſſeté que de la rudeſſe, il parlera aux hommes ſans les flatter, comme ſans les craindre. Il ne ſéparera point le reſpect qu'il doit aux titres, du reſpect que tout homme ſe doit. Il ſait que la dignité des rangs eſt à un petit nombre de citoyens, mais que la dignité de l'ame eſt à tout le monde; que la première dégrade l'homme qui n'a qu'elle; que la ſeconde élève l'homme à qui tout le reſte manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ſes ennemis il oppoſera le courage & la douceur; à l'envie, le dévelop-

pement de ſes talens; à la ſatire, le ſilence; aux calomniateurs, ſa vertu. La vertu, dans un cœur noble, ſe nourrit par la liberté. Il ſera donc libre; & ſa liberté ſera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les loix. Jouiroit-il de cette indépendance, s'il pouvoit ouvrir ſon ame au deſir de la fortune, & au vil intérêt? Non. L'intérêt & la liberté ſe combattent. Homme de lettres, ſi tu as de l'ambition, ta penſée devient eſclave, & ton ame n'eſt plus à toi. Va, la richeſſe ne cherche pas les hommes libres. Elle ne pénètre pas dans les ſolitudes. Elle ne court pas après la vertu. Elle fuit ſur-tout la vérité. Si tu t'occupes de fortune, tu te mets toi-même à l'enchère; crains de calculer bientôt le prix d'une baſſeſſe, & le ſalaire d'un menſonge. Si ton ame eſt noble, ta fortune eſt l'honneur; ta fortune eſt l'eſtime de ta Patrie, l'amour de ſes concitoyens, le bien que tu peux

faire. Si elle ne te ſuffit pas, renonce à un état que tu déshonores : tu ſerois à la fois vil & malheureux, tourmenté & coupable; tu ſerois trop à plaindre. Que le véritable Homme de lettres eſt différent, MESSIEURS. Tout ce qui trouble & agite les autres hommes n'a point d'empire ſur lui. Il ne court point après les récompenſes; la ſienne eſt dans ſon cœur. Si les richeſſes s'offrent à lui, il s'honore par leur uſage; ſi elles s'éloignent, il s'honore par ſa pauvreté. Ainſi les jours ſe ſuccèdent, ainſi, les années s'écoulent entre le bonheur & la paix. Enfin la tranquille vieilleſſe vient couronner ſes travaux. Il voit le dernier terme ſans remords & ſans trouble. Il tourne les yeux vers la Patrie dont il ſe ſépare: elle l'a honoré, elle le regrette. Il voit la poſtérité qui s'avance pour recevoir ſon nom. Si, en ramenant ſes regards ſur lui-même, il parcourt toutes les penſées de ſa vie, il

n'en trouve aucune qu'il désirât pouvoir effacer ; toutes ont été utiles, toutes consacrées au bonheur des hommes. La douce idée de l'avenir se joint à celle du passé, & répand la sérénité sur ses derniers momens. Il meurt, mais il laisse son ame à ses concitoyens ; il meurt, mais ses pensées vivent, & feront encore quelque bien à la terre, lorsque ses cendres même ne seront plus. Telle est, MESSIEURS, telle est la carrière de l'Homme de lettres citoyen. Je vous atteste tous : quoi, en est-il une où la gloire soit plus douce, & laisse au fond d'un cœur honnête, une satisfaction plus touchante & plus pure ?

Ces sentimens sont les vôtres, MESSIEURS ; c'étoient ceux de l'Académicien estimable à qui j'ai l'honneur de succéder. A la cour, où l'Homme de lettres est quelquefois si déplacé, il fut toujours ce qu'il dut être. Renfermé dans ses travaux, il vécut sans

intrigue. Il ſe tint à une égale diſtance & de la fierté qui peut nuire, & de la baſſeſſe qui avilit. Il crut, comme vous, que les connoiſſances ne devoient ſervir qu'à orner la probité; que la gloire des mœurs eſt encore préférable à celle des talens; que le génie peut-être a droit d'étonner les hommes, mais que la vertu ſeule a droit à leurs hommages. Nourri de la lecture des anciens, il y avoit puiſé ce goût moral auſſi néceſſaire à l'Ecrivain qu'à l'homme, & cette ſimplicité antique ſi louée de nos pères, dont nous parlons encore, mais que nous ne ſentons plus, & que notre luxe peut-être n'a pas moins éloignée de nos écrits que de nos mœurs. Ce fut cette ſageſſe de caractère qui lui mérita l'honneur d'inſtruire des Perſonnes Royales, en achevant de cultiver leur eſprit par le goût, & leur raiſon par l'hiſtoire. Par cet honorable emploi, MESSIEURS, l'Homme de lettres s'ac-

quitta envers la Patrie, des devoirs de citoyen ; car si les lumières sont utiles aux Etats, c'est servir la Patrie, que de répandre le goût des connoissances autour des trônes. Peut-être même l'exemple des augustes Princesses auxquelles il eut le bonheur de rendre ses travaux utiles, a contribué parmi nous à dissiper, en partie, ce préjugé barbare qui défendoit à la plus belle moitié du genre-humain de s'éclairer. Peut-être c'est à elles que nous devons, en partie, l'usage qui commence à s'établir, de rapprocher par l'éducation, des ames qui se ressemblent par leur nature ; usage que le préjugé combat encore, mais que la raison autorise, & qui multipliera parmi nous le nombre de ces femmes instruites sans vanité comme sans faste, qui font aimer la raison, & joignent le doux empire des lumières à l'empire non moins touchant de la beauté & des mœurs. C'est dans ces

vues ſi ſages, MESSIEURS, c'eſt en même temps pour obéir à des Princeſſes dignes de s'inſtruire, que mon Prédéceſſeur a compoſé le plus grand nombre de ſes ouvrages. C'eſt pour elles qu'il a tracé ce tableau de la mythologie ancienne ; objet intéreſſant pour le Philoſophe même, parce que, ſous le voile des allégories & des fictions, il y retrouve le berceau du monde, l'invention des arts, l'origine des opinions, l'eſquiſſe, pour ainſi-dire, des premiers traits gravés dans les ames humaines, & dont pluſieurs ne ſont point encore effacés par les ſiècles. C'eſt dans les mêmes vues qu'il entreprit de tracer un tableau plus étendu & plus vaſte, celui d'une hiſtoire univerſelle qui devoit embraſſer toute la ſuite du genre-humain, depuis la naiſſance du monde juſqu'à nous ; tableau immenſe, où tout ce qui a exiſté ſe raſſemble ſous un ſeul de nos regards ; où tous les temps

ſemblent renaître ; où un ſeul homme voit d'un clin d'œil les Etats s'élever, ſe choquer & tomber ; où l'on ne marche qu'au bruit de la chûte des empires. M. HARDION, MESSIEURS, dans tous ces ouvrages utiles, ſe défendit avec ſévérité tout ornement. Il vouloit que les mots ne fuſſent que l'expreſſion & jamais la parure de la penſée. Son ſtyle eut la modeſtie de ſa perſonne. Il ſut ſe défendre, & de cette eſpèce de force qui trop ſouvent touche à l'excès ; & de cette rapidité qui, en preſſant trop les objets, les confond ; & de cette fineſſe qui ſupprime trop d'idées intermédiaires, pour en faire deviner d'autres ; & de cette profondeur pénible qui affecte d'enfermer dans une penſée, le germe de vingt penſées. Il s'élevoit ſur-tout contre ce luxe de l'eſprit, qui n'aime à jouir de ſes richeſſes, qu'en les prodiguant. Dans ce ſiècle, il eut le courage de la ſimplicité. Il fut ſage, voilà

ſon caractère ; il voulut être utile, voilà ſa gloire.

C'eſt cette idée d'utilité, MESSIEURS, que ne perdront jamais de vue tous ceux qui auront l'honneur d'être admis parmi vous. C'eſt elle qui préſida à votre établiſſement. Votre inſtitution fut preſque une inſtitution politique. Richelieu, après avoir reſſerré l'Eſpagne, abaiſſé l'Autriche, ébranlé l'Angleterre, raffermi la France, vit qu'il ne manquoit plus à la grandeur de ſa nation que les lumières ; il vous fonda, MESSIEURS. Peut-être cette ame altière & grande, & qui avoit le beſoin de commander aux hommes, ſentant que le fardeau de l'Etat échappoit à ſes mains affoiblies, fut-elle flattée en ſecret de l'idée de diriger encore les eſprits quand il ne ſeroit plus. Après lui, c'eſt le chef de la magiſtrature qui vous adopte, & qui place les lettres à côté des loix, tout près du ſanctuaire de la

Juſtice. Enfin je vous vois adoptés par le chef ſuprême de l'Etat, par ce Roi dont toutes les vues furent élevées; qui, à de grands événemens, mêla toujours un grand caractère; qui, par ſes ſuccès, fit la gloire de ſon pays; qui, par ſes revers, fit la ſienne: plus grand ſans doute, lorſqu'en mourant il avouoit ſes fautes, que lorſque ſes flatteurs & ſon ſiècle l'enivroient d'éloges qu'il eût tous mérités peut-être, s'il n'avoit eu le malheur de les entendre. Ces noms fameux nous rappellent nos devoirs. Un grand homme d'Etat pour fondateur, nous avertit que les lettres doivent être utiles à l'Etat; le ſouvenir du Chancelier Seguier, que l'harmonie doit régner entre les lettres & les loix; le nom des Rois pour protecteurs, que diſtingués comme citoyens, nous devons l'exemple du zèle à la Patrie.

Si je jette les yeux ſur vos faſtes, Messieurs, je retrouve dans tous

les temps, parmi vous, cet esprit de vos fondateurs. Je vois que tous vos grands hommes ont été utiles. A leur tête je vois ce Corneille, qui ouvrit au génie une école de politique, & à l'ame une école de grandeur; Bossuet qui instruisoit les Rois, & qui en étoit digne; Fénélon qui le premier, à la cour, osa parler des peuples. Plus près de vous, MESSIEURS, je vois cet Homme célèbre, qui fut votre confrère & votre ami, le législateur des nations, & dont le livre bien médité peut-être, pourroit retarder la chûte des Etats. Au milieu de vous, & dans cette assemblée, je trouve le même usage des mêmes talens; l'histoire qui parle encore aux peuples & aux Rois; la philosophie tranquille & sage, qui fait le dénombrement des vérités, & qui en crée de nouvelles; les orages des grandes passions, mis sur le théâtre, à côté de nos ridicules; nos mœurs peintes; nos devoirs, ou discutés avec

profondeur,

ou discutés avec profondeur, ou déguisés sous des fictions riantes ; les arts embellis par le charme des vers ; les principes du goût analysés ; le tableau immense de la nature tracé ; l'art de communiquer la pensée par la parole, perfectionné ; l'éloquence aux pieds des autels & dans les tribunaux ; les lettres consacrées à la politique, à la guerre, aux intérêts d'Etat, à l'éducation des Princes ; & sur votre liste, MESSIEURS, un homme qui, du fond de sa retraite, sera toujours, par son grand nom, présent parmi vous, qui le premier a mis sur notre théâtre la morale sensible, comme Corneille y avoit mis la morale raisonnée, qui n'a employé l'art des Homères que pour combattre la tyrannie & la révolte, & dont presque tous les ouvrages ne sont que le cri d'une ame sensible & forte qui réclame par-tout pour le bonheur des

hommes, la sûreté des Rois & la tranquillité des Etats.

Attirés par votre gloire, MESSIEURS, les titres viennent se placer parmi vous à côté des lettres. Je vois les premiers hommes de l'Etat & de l'Eglise satisfaits ici de l'honneur d'être vos égaux. Je vois dans ce moment, à votre tête, l'héritier d'un grand nom, & dont l'éloge est dans le cœur de tous ceux qui m'environnent.

Pour moi, MESSIEURS, dernier citoyen de cette illustre république, je n'apporte ici aucun des grands talens qui vous honorent. Je n'ai à me vanter à vos yeux, d'aucun ouvrage qui ait influé sur mon pays & sur mon siècle. Je ne songerai même jamais à vous disputer cette gloire; elle est trop au dessus de ma foiblesse. Mais il en est une que j'oserai partager avec vous; c'est celle de la vertu & des mœurs; c'est de ne rien faire, c'est de

ne rien écrire dans le cours de ma vie, qui ne puiſſe m'honorer à vos yeux, & à ceux de mes compatriotes. Voilà mon premier ſerment, MESSIEURS, en entrant dans cette illuſtre Compagnie. Si j'y manque un inſtant, puiſſe ce diſcours que je viens de prononcer devant vous, & qui eſt l'interprète le plus fidèle des ſentimens de mon ame, s'élever contre moi, & m'accuſer aux yeux de mon ſiècle & de la poſtérité.

Réponſe de M. le Prince LOUIS DE ROHAN, *Coadjuteur de Strasbourg au Diſcours de* M. THOMAS.

MONSIEUR,

M. le Comte de CLERMONT devoit, en ſa qualité de Directeur, préſider à l'aſſemblée d'aujourd'hui, mais le dérangement de ſa ſanté l'empêche de s'y rendre. Je me trouve donc chargé de tenir ſa place, & ſur-tout d'être l'interprète de ſes regrets, & de ſes ſentimens inaltérables pour l'Académie. Ceux dont je ſuis moi-même pénétré pour elle, me rendent cette fonction chère, & ce ſentiment me facilite le moyen de m'en acquitter.

Le Public qui vient de vous entendre, MONSIEUR, applaudit, & comme votre juge, & comme le nôtre, aux ſuffrages qui vous ont appellé

parmi nous. Vous venez vous-même d'exposer vos titres avec autant d'énergie que de vérité. Quand on remplit avec distinction les devoirs de son état, on en parle toujours dignement. Une ame sensible se pénètre des objets vers lesquels son goût l'entraîne, & les fait aimer par la chaleur avec laquelle elle sait les présenter. Apelle intéressoit en parlant de son art; & Cicéron, en faisant le portrait de l'orateur, pouvoit-il n'être pas éloquent?

En peignant l'Homme de lettres citoyen, vous n'avez eu, MONSIEUR, qu'à exprimer les sentimens gravés dans votre cœur. Vous vous êtes surtout attaché à faire envisager les lettres sous leur rapport avec le bien public. Il est beau sans doute d'étendre les lumières de son siècle, & d'en perfectionner les mœurs; mais ce rôle intéressant & sublime n'est confié qu'à ces hommes rares, pour qui l'Etre suprême a réservé les dons du

génie. Les lettres ont un mérite moins éclatant, mais plus univerſel, celui de faire le bonheur de ceux qui les cultivent.

Le goût des lettres, dit l'orateur romain, eſt propre à tous les temps & à tous les âges. La jeuneſſe y trouve l'aliment de ſon activité, la vieilleſſe l'oubli des biens qu'elle a perdus, & le ſoulagement des maux qui l'aſſiègent. Le favori d'Auguſte s'arrachoit ſouvent au tumulte des affaires & aux troubles de la cour, pour venir reſpirer auprès de Virgile & d'Horace. L'Homme d'Etat envioit dans ces momens le ſort de l'Homme de lettres, & le courtiſan avoit quelquefois beſoin d'être conſolé par le philoſophe.

Le ſage ne connoît ni le vuide, ni le cruel ennui de ſoi-même ; il ſait le prix du temps, & l'employe à cultiver en paix les lettres & ſa raiſon. Il ne s'expoſe ni à l'orgueil du crédit qui

veut protéger, ni à l'orgueil du crédit qui s'irrite de ce qu'on le dédaigne. La vérité fait ſon étude & ſa force. Il s'eſt formé avec la chaîne de ſes penſées, un caractère de grandeur & d'immobilité que rien n'ébranle & que rien n'altère. Toujours calme au ſein même des orages qui le menacent, il plaint les perturbateurs ſans les craindre, ni les braver; & tandis que tout s'agite, ou ſe bouleverſe autour de lui, ſon ame tranquille ſe livre aux douceurs de l'étude, & jouit des conſolations de la vertu.

Vous avez des droits, MONSIEUR, & à la gloire que donnent les lettres, & au bonheur qu'elles aſſurent. L'Académie, en vous accordant ſes ſuffrages, a voulu récompenſer des talens utiles, & couronner des vertus connues. Des prix remportés avec éclat, des applaudiſſemens mérités, l'heureux talent de la poéſie réuni à celui de l'éloquence, l'eſtime publi-

que, celle des gens de lettres, tout ſollicitoit pour vous la place honorable que vous occupez aujourd'hui. Une louable émulation excitée par l'Académie, a fait connoître vos talens, dans ces monumens durables que vous avez élevés à la mémoire de tant de grands hommes. Vous avez fait plus : par l'enthouſiaſme avec lequel vous en avez parlé, vous avez fait connoître votre cœur. Une ame médiocre ne conçoit pas aiſément les vertus ſublimes ; & ſi elle veut les peindre, elle les affoiblit.

Enfin, MONSIEUR, je dirois volontiers que nous avons cru entendre la voix de ces grands hommes que vous avez loués, s'élever en votre faveur, & nous dire : « Il nous a peints » comme s'il eût vécu auprès de nous » & avec nous. Il a parlé de nos tra- » vaux, comme s'il les eût partagés » lui-même. Il nous a jugés comme » nous demandons que la poſtérité

» nous juge. Notre gloire eſt devenue » la ſienne, puiſqu'il a ſu la célébrer ».

Il vous falloit tous ces titres, MONSIEUR, pour nous conſoler de la perte que nous venons de faire. L'Académicien eſtimable que nous regrettons, cultiva les lettres avec ſuccès ; il en recueillit la gloire, & fut heureux par elles. Il les fit aimer à la cour, & y inſpira le goût de l'étude à d'illuſtres Princeſſes qui ſavent unir à l'éclat du rang & des vertus le mérite de la culture de l'eſprit. M. HARDION porta dans ſa conduite la ſimplicité noble qui fait le caractère de ſes écrits. Cette ſimplicité ſi louable eſt peut-être la ſeule reſſource des grands Ecrivains depuis que les rafinemens de l'Art ſemblent épuiſés. Rien de plus rare, mais auſſi rien de plus beau que l'accord du naturel & du ſublime, de la nobleſſe & de l'aménité.

Vous nous montrerez, MONSIEUR, cet heureux accord. Une imagination

hardie & féconde a caractériſé les premiers eſſais de votre plume énergique & brillante. Ces premiers ouvrages annonçoient en vous le germe de ce talent ſi précieux que la nature donne, il eſt vrai, mais qui ſe perfectionne par la réflexion & par l'étude; je parle de ce goût ſage & épuré qui empêche le génie de s'égarer dans ſon eſſor, & qui le contient dans les bornes du naturel & du vrai. L'Académie a vu avec ſatisfaction ce goût s'accroître en vous par degrés. Et, dans ce Poëme ſi déſiré, où marchant ſur les traces de Virgile & d'Homère, vous avez de grandes paſſions à mettre aux priſes avec de grands obſtacles, les reſſorts d'une politique ſublime à développer & à faire mouvoir, les mœurs d'une nation nouvelle à peindre, toutes les fineſſes de l'art à cacher ſous les traits du génie créateur; le Public attend que tout y ſera ſubordonné aux règles du goût, & que la ſévère critique y

applaudira comme au chef-d'œuvre de vos talens perfectionnés. Ainſi, lorſqu'une plante vigoureuſe a jetté avec ſurabondance ſes premières productions, la sève ſe calme, & l'arbre conſervant toujours la même vigueur, ne ſe couvre de fleurs que pour donner autant de fruits.

FIN.

76-248a

E773
T454a
v.4